COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
de Mr. de ***VOLTAIRE,***

PREMIERE EDITION.

TOME CINQUIEME.

SUITE
DES MELANGES
DE
LITTERATURE,
D'HISTOIRE
ET DE PHILOSOPHIE.





MDCCLVI.



SUITE DES MELANGES DE LITTERATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE SOIXANTIEME.

DES JUIFS.



Ous m'ordonnez de vous faire un tableau fidèle de l'esprit des Juifs, & de leur histoire: & sans entrer dans les voies ineffables de la Providence, vous cherchez dans les mœurs de ce Peuple la source des événements que cette Providence a préparés.

Il est certain que la Nation Juive est la plus singulière qui jamais ait été dans le Monde.

Quoiqu'elle ſoit la plus mépriſable aux yeux de la Politique, elle eſt à bien des égards conſidérable aux yeux de la Philoſophie.

Les Guébres, les Banians, & les Juifs ſont les ſeuls Peuples qui ſubſiſtent diſperſés, & qui n'ayant d'alliance avec aucune Nation ſe perpétuent au milieu des Nations étrangères, & ſoient toujours à part du reſte du Monde.

Les Guébres ont été autrefois infiniment plus conſidérables que les Juifs, puiſque ce ſont des reſtes des anciens Perſes, qui eurent les Juifs ſous leur domination; mais ils ne ſont aujourdhui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui deſcendent des anciens Peuples chez qui *Pythagore* puiſa ſa Philoſophie, n'exiſtent que dans les Indes, & en Perſe: mais les Juifs ſont diſperſés ſur la face de toute la Terre; & s'ils ſe raſſemblaient, ils compoſeraient une Nation beaucoup plus nombreuſe qu'elle ne le fut jamais dans le court eſpace où ils furent Souverains de la Paleſtine. Preſque tous les Peuples qui ont écrit l'hiſtoire de leur origine, ont voulu la relever par des prodiges: tout eſt Miracle chez eux: leurs Oracles ne leur ont prédit que des conquêtes: ceux qui en effet ſont devenus conquérants, n'ont pas eu de peine à croire ces anciens Oracles que l'événement juſtifiait. Ce qui diſtingue les Juifs des autres Nations, c'eſt que leurs Oracles ſont les ſeuls véritables: il ne nous eſt pas permis d'en douter. Ces Oracles, qu'ils n'entendent que dans le ſens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils ſeraient les Maîtres du Monde: cependant

pendant ils n'ont jamais possédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années; ils n'ont pas aujourdhui un village en propre. Ils doivent donc croire, & ils croyent en effet, qu'un jour leurs prédictions s'accompliront, & qu'ils auront l'Empire de la Terre.

Ils sont le dernier de tous les Peuples parmi les Musulmans & les Chrêtiens, & ils se croyent le premier. Cet orgueil dans leur abaissement est justifié par une raison sans replique, c'est qu'ils sont réellement les péres des Chrêtiens & des Musulmans. Les Religions Chrêtienne & Musulmane reconnaissent la Juive pour leur Mére; & par une contradiction singuliére, elles ont à la fois pour cette Mére du respect & de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette suite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, & qui exercent la foi. Il n'est question que des événements purement historiques, dépouillés du concours Céleste & des Miracles que DIEU daigna si longtems opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de soixante & dix personnes, produire au bout de deux-cent-quinze ans une nation dans laquelle on compte six-cent-mille combattans, ce qui fait avec les femmes, les vieillards & les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple sur la Terre d'une population si prodigieuse: cette multitude sortie d'Egypte demeura quarante ans dans les déserts de l'Arabie pétrée: & le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui resta de la Nation, avança un peu au

Nord de ces déſerts. Il parait qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les Peuples de l'Arabie pétrée & déſerte, de maſſacrer ſans miſéricorde les habitans des petites bourgades ſur leſquels ils avaient de l'avantage, & de réſerver ſeulement les filles. L'intérêt de la population a toûjours été le but principal des uns & des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Eſpagne, ils impoſèrent dans les Provinces des tributs de filles nubiles; & aujourdhui les Arabes du deſert ne font point de Traités ſans ſtipuler qu'on leur donnera quelques filles & des préſents.

Les Juifs arrivèrent dans un pays ſablonneux, hériſſé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé *les Madianites*. Ils prirent dans un ſeul camp de Madianites ſix-cent-ſoixante & quinze-mille moutons, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux-mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes & les enfans mâles furent maſſacrés: les filles, & le butin, furent partagés entre le peuple & les Sacrificateurs.

Ils s'emparèrent enſuite, dans le même pays, de la ville de Jéricho; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème, ils maſſacrèrent tout juſqu'aux filles mêmes, & ne pardonnèrent qu'à une Courtiſane nommée *Raab*, qui les avait aidés à ſurprendre la ville.

Les ſavants ont agité la queſtion, ſi les Juifs ſacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres Nations: c'eſt une queſ-

tion

tion de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathême n'étaient pas égorgés sur un Autel avec des rites religieux : mais ils n'en é-taient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément au *verset* 27. *du chapitre* 29e. de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles, *Il faut qu'ils meurent.* C'est en vertu de cette Loi que *Jephté* voua & égorgea sa fille, que *Saül* voulut tuer son fils, & que le Prophête *Samuel* coupa par morceaux le Roi *Agag* prisonnier de *Saül.* Il est bien certain que DIEU est le Maître de la vie des hommes, & qu'il ne nous apartient pas d'examiner ses Loix : nous devons nous borner à croire ces faits, & à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de Canaan ? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho & Laïs, qu'ils ont entre eux une guerre civile, dans laquelle la Tribu de *Benjamin* est presque toute exterminée, hommes, femmes, & enfans ; il n'en resta que six-cent mâles ; mais le peuple ne voulant point qu'une des Tribus fût anéantie, s'avisa pour y remédier de mettre à feu & à sang une ville entiére de la Tribu de *Manassé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, & d'y prendre six-cent vierges, qu'ils donnèrent aux six-cent survivants de

A 3 *Benja-*

Benjamin pour refaire cette Tribu, afin que le nombre de leurs douze Tribus fût toûjours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puiſſant, établis ſur les côtes de tems immémorial, allarmés des déprédations & des cruautés de ces nouveaux venus, les châtièrent ſouvent: les Princes voiſins ſe réunirent contre eux, & ils furent réduits ſept fois en ſervitude, pendant plus de deux cent années.

Enfin ils ſe font un Roi, & l'éliſent par le ſort. Ce Roi ne devait pas être fort puiſſant; car à la premiére bataille que les Juifs donnèrent ſous lui aux Philiſtins leurs Maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée & qu'une lance, & pas un ſeul inſtrument de fer. Mais leur ſecond Roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, ſi célèbre depuis ſous le nom de Jéruſalem; & alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie.

Leur Gouvernement & leur Religion prennent une forme plus auguſte. Juſques-là ils n'avaient pû avoir de Temples, quand toutes les Nations voiſines en avaient. *Salomon* en bâtit un ſuperbe, & régna ſur ce peuple environ quarante ans.

Le tems de *Salomon* eſt non ſeulement le tems le plus floriſſant des Juifs; mais tous les Rois de la Terre enſemble ne pouraient étaler un tréſor qui aprochât de celui de *Salomon*. Son Pére *David*, dont le prédéceſſeur n'avait pas même de fer, laiſſa à *Salomon* vingt-cinq-milliards

milliards six-cent-quarante-huit millions de livres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui raportaient par an soixante & huit millions en or pur, sans compter l'argent & les pierreries. Il avait quarante mille écuries, & autant de remises pour ses chariots, douze mille écuries pour sa cavalerie, sept-cent femmes, & trois-cent concubines. Cependant il n'avait ni bois, ni ouvriers pour bâtir son Palais & le Temple: il en emprunta d'*Hiram* Roi de Tyr, qui fournit même de l'or: & *Salomon* donna vingt villes en payement à *Hiram.* Les Commentateurs ont avoué que ces faits avaient besoin d'explication, & ont soupçonné quelque erreur de chifre dans les copistes, qui seuls ont pu se tromper.

A la mort de *Salomon* douze Tribus qui composaient la Nation, se divisent. Le Royaume est déchiré. Il se sépara en deux petites Provinces, dont l'une est appellée *Juda*, & l'autre *Israël.* Neuf Tribus & demie composent la Province *Israëlite*, & deux & demie seulement font celle de *Juda.* Il y eut alors entre ces deux petits Peuples une haine d'autant plus implacable, qu'ils étaient parents & voisins, & qu'ils eurent des Religions différentes: car à Sichem, à Samarie, on adorait *Baal* du nom Sidonien, tandis qu'à Jérusalem on adorait *Adonaï.* On avait consacré à Sichem deux *Veaux*, & on avait à Jérusalem consacré deux *Chérubins*, qui étaient deux animaux aîlés à double tête, placés dans le Sanctuaire: chaque faction ayant donc ses Rois, son Dieu, son Culte & ses Pro-

 phètes,

phêtes, ſe fit une guerre cruelle.

Tandis qu'elles ſe faiſaient cette guerre, les Rois d'Aſſyrie qui conqueraient la plus grande partie de l'Aſie, tombèrent ſur les Juifs comme un aigle enlève deux lezards qui ſe battent. Les neufs Tribus & demie de Samarie & de Sichem furent enlevées & diſperſées ſans retour, & ſans que jamais on ait ſçu précisément en quels lieux elles furent menées en eſclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jéruſalem ; & leurs territoires ſe touchaient ; ainſi quand l'une de ces deux villes était écraſée par de puiſſants Conquérants, l'autre ne devait pas tenir longtems. Auſſi Jéruſalem fut pluſieurs fois ſaccagée ; elle fut tributaire des Rois *Hazaël* & *Razin*, eſclave ſous *Teglat-phael-aſſer*, trois fois priſe par *Nabucodonoſor*, ou *Nebucodon-aſſer*, & enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi Roi ou Gouverneur par ce Conquérant, fut emmené lui & tout ſon peuple en captivité dans la Babylonie ; de ſorte qu'il ne reſtait de Juifs dans la Paleſtine que quelques familles de payſans eſclaves pour enſemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie & de Sichem, plus fertile que celle de Jéruſalem, elle fut repeuplée par des Colonies étrangères, que les Rois Aſſyriens y envoyèrent, & qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux Tribus & demie, eſclaves dans Babylone, & dans les villes voiſines, pendant ſoixante & dix ans, eurent le tems d'y prendre les uſages de leurs Maîtres ; elles enrichirent leur

leur langue du mélange de la langue Caldéenne. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet & les caractères Caldéens; ils oublièrent même la dialecte Hébraïque pour la langue Caldéenne: cela est incontestable. L'Historien *Joseph* dit qu'il a d'abord écrit en Caldéen, qui est la langue de son pays. Il paraît que les Juifs aprirent peu de chose de la science des Mages. Ils s'adonnèrent au métier de courtiers, de changeurs, & de fripiers: par-là ils se rendirent nécessaires, comme ils le sont encor, & ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir sous *Cyrus* la liberté de rebâtir Jérusalem; mais quand il falut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babylone, ne voulurent point quitter un si beau pays pour les montagnes de la Célosyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate & du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la Nation qui revint avec *Zorobabel.* Les Juifs de Babylone contribuèrent seulement de leurs aumônes pour rebâtir la Ville & le Temple; encor la collecte fut-elle médiocre; & *Esdras* rapporte qu'on ne put ramasser que soixante & dix mille écus, pour relever ce Temple, qui devait être le Temple de l'Univers.

Les Juifs restèrent toujours sujets des Perses; ils le furent de même d'*Alexandre*; & lorsque ce grand-homme, le plus excusable des Conquérants, eut commencé dans les premiéres années de ses victoires à élever Alexandrie, & à la rendre le centre du commerce du Monde, les

Juifs

Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de courtiers; & leurs Rabins y aprirent enfin quelque chose des sciences des Grecs. La langue Grecque devint absolument nécessaire à tous les Juifs commerçants.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura soumis aux Rois de Syrie dans Jérusalem, & aux Rois d'Egypte dans Alexandrie; & lorsque ces Rois se faisaient la guerre, ce peuple subissait toujours le sort des sujets, & apartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jérusalem n'eut plus de Gouverneurs particuliers qui prissent le nom de Roi. Les Pontifes eurent l'administration intérieure, & ces Pontifes étaient nommés par leurs Maîtres: ils achetaient quelquefois très cher cette Dignité, comme le Patriarche Grec de Constantinople achète la sienne.

Sous *Antiochus Epiphane* ils se révoltèrent; la Ville fut encor une fois pillée, & les murs démolis.

Après une suite de pareils désastres, ils obtiennent enfin pour la premiére fois, environ cent-cinquante ans avant l'Ere vulgaire, la permission de battre monnoie; c'est d'*Antiochus Sidêtes* qu'ils tinrent ce privilège. Ils eurent alors des Chefs qui prirent le nom de *Rois*, & qui même portèrent un Diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable sans la puissance.

Les Romains dans ce tems-là commençaient à devenir redoutables aux Rois de Syrie Maîtres des Juifs; ceux-ci gagnèrent le Sénat de

Rome par des foumiffions & des préfents. Les guerres des Romains dans l'Afie Mineure femblaient devoir laiffer refpirer ce malheureux peuple; mais à peine Jérufalem jouït-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent fous leurs fantômes de Rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une fi longue fuite de différents efclavages.

Dans leurs troubles inteftins, ils prirent les Romains pour juges. Déja la plupart des Royaumes de l'Afie Mineure, de l'Afrique Méridionale, & des trois quarts de l'Europe, reconnaiffaient les Romains pour arbitres & pour Maitres.

Pompée vint en Syrie juger les Nations, & dépofer plufieurs petits Tyrans. Trompé par *Ariftobule*, qui difputait la Royauté de Jérufalem, il fe vengea fur lui & fur fon parti. Il prit la Ville, fit mettre en croix quelques féditieux, foit Prêtres, foit Pharifiens, & condamna longtems après le Roi des Juifs *Ariftobule* au dernier fuplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours efclaves, & toujours révoltés, attirent encor fur eux les armes Romaines. *Craffus* & *Caffius* les puniffent; & *Metellus Scipion* fait crucifier un fils du Roi *Ariftobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *Céfar* ils furent entiérement foumis & paifibles. *Hérode* fameux parmi eux & parmi nous, longtems fimple Tétrarque, obtint d'*Antoine* la Couronne de Judée, qu'il paya chérement: mais Jérufalem ne voulut pas reconnaître

connaître ce nouveau Roi, parce qu'il était defcendu d'*Efaü*, & non pas de *Jacob*, & qu'il n'était qu'Iduméen : c'était précifément fa qualité d'étranger qui l'avait fait choifir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le Roi de leur nomination avec une armée. Jérufalem fut encor prife d'affaut, faccagée & pillée.

Hérode protégé depuis par *Augufte* devint un des plus puiffants Princes parmi les petits Rois de l'Arabie. Il répara Jérufalem ; il rebâtit la fortereffe qui entourait ce Temple fi cher aux Juifs, qu'il conftruifit auffi de nouveau, mais qu'il ne put achever : l'argent & les ouvriers lui manquèrent. C'eft une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, & que les Juifs qui aimaient leur Temple, aimaient encor plus leur argent comptant.

Le nom de Roi n'était qu'une faveur que faifaient les Romains : cette grace n'était pas un titre de fucceffion. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en Province Romaine fubalterne par le Proconful de Syrie ; quoique de tems en tems on accordât le titre de Roi tantôt à un Juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainfi qu'on l'accorda au Juif *Agrippa* fous l'Empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs Empereurs dont Rome fe vante. Ce fut elle qui par les injuftices qu'elle effuya de fes compatriotes attira les vengeances des Romains fur Jérufalem. Elle demanda juftice. Les factions de la Ville la

lui

lui refusèrent. L'esprit séditieux de ce peuple se porta à de nouveaux excès; son caractère en tout tems était d'être cruel, & son sort d'être puni.

Vespasien & *Titus* firent ce siége mémorable, qui finit par la destruction de la Ville. *Joseph* l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un Auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui resta, fut exposé dans les marchés publics, & chaque Juif fut vendu à peu près au même prix que l'animal immonde dont ils n'osent manger.

Dans cette derniére dispersion ils espérèrent encor un Libérateur; & sous *Adrien*, qu'ils maudissent dans leurs priéres, il s'éleva un *Barcochebas*, qui se dit un nouveau *Moïse*, un *Shilo*, un *Christ*. Ayant rassemblé beaucoup de ces malheureux sous ses étendarts, qu'ils crurent sacrés, il périt avec tous ses suivants: ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion constante que la stérilité est un oprobre, l'a conservée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfants & de l'argent.

Il résulte de ce tableau racourci, que les Hébreux ont presque toujours été ou errants, ou brigands, ou esclaves, ou séditieux: ils sont encor vagabonds aujourdhui sur la Terre, & en horreur aux hommes, assûrant que le Ciel & la Terre, & tous les hommes ont été créés pour eux seuls.

On voit évidemment, par la situation de la Judée, & par le génie de ce peuple, qu'il devait

vait être toujours ſubjugué. Il était environné de Nations puiſſantes & belliqueuſes qu'il avait en averſion. Ainſi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impoſſible de ſe ſoutenir par la Marine, puiſqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du tems de *Salomon* ſur la Mer Rouge; & que *Salomon* même ſe ſervit toujours des Tyriens pour bâtir & pour conduire ſes vaiſſeaux, ainſi que pour élever ſon Palais & le Temple. Il eſt donc manifeſte que les Hébreux n'avaient aucune induſtrie, & qu'ils ne pouvaient compoſer un Peuple floriſſant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement ſous le drapeau, comme les Aſſyriens, les Médes, les Perſes, les Syriens, & les Romains. Les artiſans & les cultivateurs prenaient les armes dans les occaſions, & ne pouvaient par conſéquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne ſont ni d'une aſſez grande hauteur, ni aſſez contigus, pour avoir pû défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuſe partie de la Nation tranſportée à Babylone, dans la Perſe, & dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de ſon commerce & de ſon courtage pour ſonger à la guerre. Leur Gouvernement civil, tantôt Républicain, tantôt Pontifical, tantôt Monarchique, & très ſouvent réduit à l'Anarchie, ne parait pas meilleur que leur diſcipline militaire.

Vous demandez quelle était la Philoſophie des Hébreux; l'article ſera bien court; ils n'en avaient aucune. Leur Légiſlateur même ne par-

le

le expressément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenses d'une autre vie. *Joseph* & *Philon* croyent les ames matérielles : leurs Docteurs admettaient des Anges corporels; & dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces Anges les noms que leur donnaient les Caldéens, *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* est Babylonien, & c'est en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroastre*. Le nom d'*Asmodée* est aussi Caldéen; & *Tobie*, qui demeurait à Ninive, est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se dévelopa que dans la suite des tems chez les Pharisiens. Les Saducéens nièrent toujours cette spiritualité, cette immortalité, & l'existence des Anges. Cependant les Saducéens communiquèrent sans interruption avec les Pharisiens: ils eurent même des Souverains Pontifes de leur secte. Cette prodigieuse différence entre les sentiments de ces deux grands corps ne causa aucun trouble. Les Juifs n'étaient attachés scrupuleusement, dans les derniers tems de leur séjour à Jérusalem, qu'à leurs cérémonies Légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé; & celui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être Grand-Prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres Nations venait de leur horreur pour l'idolatrie: mais il est bien plus vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, & la haine que les Nations voisines conçurent pour eux, furent la cause de cette aversion invincible qu'ils

eurent

eurent pour elles. Comme ils ne connaiſſaient de peuples que leurs voiſins, ils crurent en les abhorrant déteſter toute la Terre, & s'accoûtumèrent ainſi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolatrie des Nations n'était point la cauſe de cette haine, c'eſt que par l'hiſtoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-ſouvent idolâtres. *Salomon* lui-même ſacrifiait à des Dieux étrangers. Depuis lui on ne voit preſque aucun Roi dans la petite Province de *Juda*, qui ne permette le culte de ces Dieux, & qui ne leur offre de l'encens. La Province d'*Iſraël* conſerva ſes deux veaux & ſes bois ſacrés, ou adora d'autres Divinités.

Cette idolatrie qu'on reproche à tant de Nations, eſt encor une choſe bien peu éclaircie. Il ne ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la Théologie des Anciens. Toutes les Nations policées eurent la connaiſſance d'un DIEU ſuprême, Maître des Dieux ſubalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un Premier Principe, qu'ils appelaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le bon Principe nommé *Oroſmade*, & ils étaient très éloignés de ſacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu près comme nous regardons le *Diable*. Les Guèbres encor aujourdui ont conſervé le dogme ſacré de l'unité de DIEU. Les anciens Bracmanes reconnaiſſaient un ſeul Etre Suprême: les Chinois n'aſſocièrent aucun être ſubalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole juſqu'aux tems où le culte

culte de *Fo*, & les ſuperſtitions des Bonzes ont ſéduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs Dieux, reconnaiſſaient dans *Jupiter* le Souverain abſolu du Ciel & de la Terre. *Homère* meme, dans les plus abſurdes fictions de la Poeſie, ne s'eſt jamais écarté de cette vérité. Il repréſente toujours *Jupiter* comme le ſeul tout-puiſſant, qui envoye le bien & le mal ſur la Terre, & qui d'un mouvement de ſes ſourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dreſſait des Autels; on faiſait des ſacrifices à des Dieux ſubalternes, & dépendants du DIEU ſuprême. Il n'y a pas un ſeul monument de l'Antiquité, où le nom de Souverain du Ciel ſoit donné à un DIEU ſecondaire, à *Mercure*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du Maître.

L'idée d'un Etre Souverain, de ſa providence, de ſes décrets éternels, ſe trouve chez tous les Philoſophes, & chez tous les Poetes. Enfin il eſt peut-être auſſi injuſte de penſer que les Anciens égalaſſent les Héros, des Génies, les Dieux inférieurs, à celui qu'ils apellaient le Pére & le Maître des Dieux, qu'il ſerait ridicule de penſer que nous aſſocions à DIEU les Bienheureux & les Anges.

Vous demandez enſuite ſi les anciens Philoſophes & les Légiſlateurs ont puiſé chez les Juifs, ou ſi les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon*: il avoüe qu'avant la traduction des Septante, les étrangers n'avaient aucune connaiſſance des livres de ſa Nation. Les grands Peuples ne peuvent tirer leurs Loix & leurs connaiſſances d'un petit peuple obſcur & eſclave. Les Juifs

n'avaient pas même de livres du tems d'*Ofias*. On trouva par hazard fous fon Régne le feul exemplaire de la Loi qui exiftât. Ce peuple depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le Chaldéen: il ne fut renommé pour aucun Art, pour aucune manufacture de quelque efpèce qu'elle pût être; & dans le tems même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chérement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perfes, les Grecs furent inftruits par les Juifs, c'eft dire que les Romains aprirent les Arts des Bas-Brétons. Les Juifs ne furent jamais ni Phyficiens, ni Géomètres, ni Aftronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'inftruction de la jeuneffe, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette inftitution. Les Peuples du Pérou & du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur féjour dans Babylone & dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'inftruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'ufure. Ils ne furent jamais fraper des efpèces: & quand *Antiochus Sidètes* leur permit d'avoir de la monnoie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permiffion pendant quatre ou cinq ans; encor on prétend que ces efpèces furent frapées dans Samarie. De là vient que les médailles Juives font fi rares, & prefque toutes fauffes. Enfin vous ne trouverez en eux qu'un Peuple ignorant & barbare, qui joint depuis longtems la plus fordide avarice à la plus déteftable fuperftition, & à la plus invincible haine pour tous les Peuples qui les tolèrent & qui les enrichiffent. *Il ne faut pourtant pas les bruler.*

D U

DU SIECLE DE CONSTANTIN. DE JULIEN.



DU SIECLE DE CONSTANTIN.

CHAPITRE SOIXANTE-UNIEME.



Armi les siécles qui suivirent celui d'*Auguste*, vous avez raison de distinguer celui de *Constantin*. Il est à jamais célèbre, par les grands changements qu'il apporta sur la Terre. Il commençait, il est vrai, à ramener la barbarie: non-seulement on ne retrouvait plus des *Cicerons*, des *Horaces*, & des *Virgiles*; mais il n'y avait pas même de *Lucains*, ni de *Sénéques*; pas un Historien sage & exact: on ne voit que des satires suspectes, ou des panégiriques encor plus hazardés.

Les Chrètiens commençaient alors à écrire l'Histoire; mais ils n'avaient pris ni *Tite-Live*, ni *Thucidide* pour modèle. Les sectateurs de

l'ancienne Religion de l'Empire n'écrivaient ni avec plus d'éloquence, ni avec plus de vérité. Les deux partis animés l'un contre l'autre n'examinaient pas bien ſcrupuleuſement les calomnies dont on chargeait leurs adverſaires. De-là vient que le même homme eſt regardé tantôt comme un Dieu, tantôt comme un monſtre.

La décadence en toute choſe, & dans les moindres Arts mécaniques, comme dans l'éloquence & dans la vertu, arriva après *Marc-Aurèle*. Il avait été le dernier Empereur de cette ſecte Stoïque qui élevait l'homme au-deſſus de lui-même, en le rendant dur pour lui ſeul, & compatiſſant pour les autres. Ce ne fut plus depuis la mort de cet Empereur, vraiment Philoſophe, que tyrannie & confuſion. Les ſoldats diſpoſaient ſouvent de l'Empire. Le Sénat tomba dans un tel mépris, que du tems de *Galien* il fut deffendu par une loi expreſſe aux Sénateurs d'aller à la guerre. On vit à la fois trente Chefs de partis prendre le titre d'Empereur, dans trente Provinces de l'Empire. Les Barbares fondaient déja de tous côtés au milieu du troiſiéme ſiécle ſur cet Empire déchiré. Cependant il ſubſiſta par la ſeule diſcipline militaire qui l'avait fondé.

Pendant tous ces troubles le Chriſtianiſme s'établiſſait par degrés, ſurtout en Egypte, dans la Syrie, & ſur les côtes de l'Aſie Mineure. L'Empire Romain admettait toute ſorte de Religions, ainſi que toute ſorte de Sectes Philoſophiques. On permettait le culte d'*Oſiris*: on laiſſait même aux Juifs de grands privilèges malgré

gré leurs révoltes : mais les Peuples s'élevèrent ſouvent dans les Provinces contre les Chrêtiens. Les Magiſtrats les perſécutaient ; & on obtint même ſouvent contre eux des Edits émanés des Empereurs. Il ne faut pas être étonné de cette haine générale qu'on portait d'abord au Chriſtianiſme, tandis qu'on tolerait tant d'autres Religions. C'eſt que ni les Egyptiens, ni les Juifs, ni les adorateurs de la Déeſſe de Syrie, & de tant d'autres Dieux étrangers, ne déclaraient une guerre ouverte aux Dieux de l'Empire. Ils ne s'élevaient point contre la Religion dominante ; mais un des premiers devoirs des Chrêtiens était d'exterminer le Culte reçû dans l'Empire. Les Prêtres des Dieux jettaient des cris quand ils voyaient diminuer les ſacrifices, & les offrandes ; le Peuple toujours fanatique, & toujours emporté, ſe ſoulevait contre les Chrêtiens : cependant pluſieurs Empereurs les protégèrent. *Adrien* défendit expreſſément qu'on les perſécutât. *Marc-Aurèle* ordonna qu'on ne les pourſuivît point pour cauſe de Religion. *Caracalla*, *Heliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Galien*, leur laiſſèrent une liberté entiére ; ils avaient au troiſiéme ſiécle des Egliſes publiques très fréquentées, & très riches ; & leur liberté fut ſi grande, qu'ils tinrent ſeize Conciles dans ce ſiécle. Le chemin des Dignités étant fermé aux premiers Chrêtiens, qui étaient preſque tous d'une condition obſcure, ils ſe jettèrent dans le Commerce, & il y en eut qui amaſſèrent de grandes richeſſes. C'eſt la reſſource de toutes les ſociétés qui ne peuvent avoir de Charges dans l'E-

l'Etat : c'eſt ainſi qu'en ont uſé les Calviniſtes en France, tous les Nonconformiſtes en Angleterre, les Catholiques en Hollande, les Arminiens en Perſe, les Banians dans l'Inde, & les Juifs dans toute la Terre. Cependant à la fin la tolérance fut ſi grande, & les mœurs du Gouvernement ſi douces, que les Chrêtiens furent admis à tous les honneurs & à toutes les Dignités. Ils ne ſacrifiaient point aux Dieux de l'Empire ; on ne s'embarraſſait pas s'ils allaient aux Temples, ou s'ils les fuyaient ; il y avait parmi les Romains une liberté abſolue ſur les exercices de leur Religion ; perſonne ne fut jamais forcé de les remplir. Les Chrêtiens jouïſſaient donc de la même liberté que les autres : il eſt ſi vrai qu'ils parvinrent aux honneurs, que *Dioclétien* & *Galerius* les en privèrent en 303. dans la perſécution dont nous parlerons.

Il faut adorer la Providence dans toutes ſes voies ; mais je me borne, ſelon vos ordres, à l'Hiſtoire politique.

Manès ſous le régne de *Probus* vers l'an 278. forma une Religion nouvelle dans *Alexandrie.* Cette Secte était compoſée des anciens principes des Perſans, & de quelques dogmes du Chriſtianiſme. *Probus* & ſon ſucceſſeur *Carus* laiſſèrent en paix *Manès* & les Chrêtiens. *Numerien* leur laiſſa une liberté entiére. *Dioclétien* protégea les Chrêtiens, & toléra les Manichéens, pendant douze années : mais en 296. il donna un Edit contre les Manichéens, & les proſcrivit comme des ennemis de l'Empire attachés aux Perſes. Les Chrêtiens ne furent point compris

pris dans l'Edit ; ils demeurèrent tranquilles ſous *Dioclètien* , & firent une profeſſion ouverte de leur Religion dans tout l'Empire , juſqu'aux deux derniéres années du régne de ce Prince.

Pour achever l'eſquiſſe du tableau que vous demandez, il faut vous repréſenter quel était alors l'Empire Romain. Malgré toutes les ſecouſſes intérieures & étrangères, malgré les incurſions des Barbares, il comprenait tout ce que poſſéde aujourdhui le Sultan des Turcs, excepté l'Arabie; tout ce que poſſède la Maiſon d'Autriche en Allemagne, & toutes les Provinces d'Allemagne juſqu'à l'Elbe, l'Italie, la France, l'Eſpagne, l'Angleterre & la moitié de l'Ecoſſe; toute l'Afrique, juſqu'au déſert de Dara, & même les Iſles Canaries. Tant de pays étaient tenus ſous le joug par des corps d'armée moins conſidérables que l'Allemagne & la France n'en mettent aujourdhui ſur pied quand elles ſont en guerre.

Cette grande puiſſance s'affermit & s'augmenta même depuis *Céſar* juſqu'à *Théodoſe*, autant par les Loix, par la Police, & par les bienfaits, que par les armes & par la terreur. C'eſt encor un ſujet d'étonnement, qu'aucun de ces Peuples conquis n'ait pu, depuis qu'ils ſe gouvernent par eux-mêmes, ni conſtruire des grands chemins, ni élever des amphithéatres & des bains publics, tels que leurs vainqueurs leur en donnèrent. Des contrées qui ſont aujourdhui preſque barbares & déſertes, étaient peuplées & policées: telles furent l'Epire, la Macédoine, la

Theſ-

Theſſalie, l'Illyrie, la Pannonie, ſurtout l'Aſie Mineure, & les côtes de l'Afrique; mais auſſi il s'en falait beaucoup que l'Allemagne, la France & l'Angleterre fuſſent ce qu'elles ſont aujourdhui. Ces trois Etats ſont ceux qni ont le plus gagné à ſe gouverner par eux-mêmes; encor a-t-il falu près de douze ſiécles pour mettre ces Royaumes dans l'état floriſſant où nous les voyons; mais il faut avouer que tout le reſte a beaucoup perdu à paſſer ſous d'autres Loix. Les ruines de l'Aſie Mineure & de la Grèce, la dépopulation de l'Egypte, & la barbarie de l'Afrique, atteſtent aujourdhui la grandeur Romaine. Le grand nombre des villes floriſſantes qui couvraient ces pays, eſt changé en villages malheureux; & le terrain même eſt devenu ſtérile ſous les mains des Peuples abrutis.

Il faut maintenant tâcher de vous donner quelques éclairciſſements ſur *Dioclétien*, qui fut un des plus puiſſans Empereurs de Rome, & dont on a dit tant de mal & tant de bien.



DE

DE DIOCLETIEN.

Après plusieurs Régnes faibles, ou tyranniques, l'Empire eut un bon Empereur dans *Probus*; & les Légions le massacrèrent. Ils élurent *Carus*, qui fut tué d'un coup de tonnerre vers le Tygre, lorsqu'il faisait la guerre aux Perses. Son fils *Numérien* fut proclamé par les soldats. Les Historiens nous disent sérieusement, qu'à force de pleurer la mort de son pére il en perdit presque la vuë, & qu'il fut obligé en faisant la guerre de demeurer toujours entre quatre rideaux. Son beau-pére, nommé *Aper*, le tua dans son lit pour se mettre sur le Trône: mais un Druide avait prédit dans les Gaules à *Dioclétien*, l'un des Généraux de l'armée, qu'il serait immédiatement Empereur après avoir tué un sanglier; or un sanglier se nomme en Latin *Aper*. *Dioclétien* assembla l'armée, tua de sa main *Aper* en présence des soldats, & accomplit ainsi la prédiction du Druide. Les Historiens qui rapportent cet Oracle méritaient de se nourir du fruit de l'arbre que les Druides révéraient. Il est certain que *Dioclétien* tua le beaupére de son Empereur: ce fut là son premier droit au Trône: le second c'est que *Numérien* avait un frére nommé *Carin*, qui était aussi Empereur, & qui s'étant oposé à l'élévation de *Dioclétien*; fut tué par un des Tribuns de son armée. Voilà les droits de *Dioclétien* à

l'Em-

l'Empire. Depuis longtems il n'y en avait guères d'autres.

Il était originaire de Dalmatie, de la petite ville Dioclée dont il avait pris le nom. S'il est vrai que son pére ait été un laboureur, & que lui-même dans sa jeunesse ait été l'esclave d'un Sénateur nommé *Anulinus*, c'est-là son plus bel éloge: il ne pouvait devoir son élévation qu'à lui-même: il est bien clair qu'il s'était concilié l'estime de son armée, puisqu'on oublia sa naissance pour lui donner le Diadème. *Lactance*, Auteur Chrètien, mais un peu partial, prétend que *Dioclétien* était le plus grand poltron de l'Empire. Il n'y a guères d'aparence que des soldats Romains ayent choisi un poltron pour les gouverner; & que ce poltron eût passé par tous les degrés de la milice. Le zèle de *Lactance* contre un Empereur Payen est très louable, mais il n'est pas adroit.

Dioclètien contint en Maître pendant vingt années ces fiéres Légions, qui défaisaient leurs Empereurs avec autant de facilité qu'elles les faisaient: c'est encor une preuve, malgré *Lactance*, qu'il fut aussi grand Prince que brave soldat. L'Empire reprit bientôt sous lui sa premiére splendeur. Les Gaulois, les Africains, les Egyptiens, les Anglais soulevés en divers temps, furent tous remis sous l'obéissance de l'Empire: les Perses mêmes furent vaincus. Tant de succès au dehors, une administration encor plus heureuse au dedans, des loix aussi humaines que sages qu'on voit encor dans le *Code Justinien*, Rome, Milan, Autun, Nicomédie,

médie, Carthage, embellies par ſa munificence; tout lui concilia le reſpect & l'amour de l'Orient & de l'Occident, au point que deux-cent-quarante ans après ſa mort on comptait encor & on datait de la premiére année de ſon Régne, comme on comptait auparavant depuis la fondation de Rome. C'eſt ce qu'on appelle l'Ere de *Dioclétien*; on l'a appellée auſſi l'Ere des Martyrs: mais c'eſt ſe tromper évidemment de dix-huit années; car il eſt certain qu'il ne perſécuta aucun Chrétien pendant dix-huit ans. Il en était ſi éloigné, que la premiére choſe qu'il fit étant Empereur, ce fut de donner une compagnie de Gardes Prétoriennes à un Chrêtien nommé *Sébaſtien*, qui eſt au Catalogue des Saints.

Il ne craignit point de ſe donner un collégue à l'Empire dans la perſonne d'un ſoldat de fortune comme lui; c'était *Maximien Hercule* ſon ami. La conformité de leurs fortunes avait fait leur amitié. *Maximien Hercule* était auſſi né de parens obſcurs & pauvres, & s'était élevé comme *Dioclétien* de grade en grade par ſon courage. On n'a pas manqué de reprocher à ce *Maximien* d'avoir pris le ſurnom d'*Hercule*, & à *Dioclétien* d'avoir accepté celui de *Jovien*. On ne daigne pas s'appercevoir que nous avons tous les jours des gens d'Egliſe qui s'appellent *Hercule*, & des bourgeois qui s'appellent *Céſar* & *Auguſte*.

Dioclétien créa encor deux *Céſars*; le premier fut un autre *Maximien* ſurnommé *Galérius*, qui avait commencé par être gardeur de troupeaux. Il ſemblait que *Dioclétien*, le plus fier & le plus faſ-

faſtueux des hommes, lui qui le premier introduiſit l'uſage de ſe faire baiſer les pieds, mit ſa grandeur à placer ſur le Trône des *Céſars* des hommes nés dans la condition la plus abjecte. Un eſclave & deux payſans étaient à la tête de l'Empire, & jamais il ne fut plus floriſſant.

Le ſecond *Céſar* qu'il créa était d'une naiſſance diſtinguée ; c'était *Conſtance Chlore*, petit-neveu par ſa mére de l'Empereur *Claude II.* L'Empire fut gouverné par ces quatre Princes. Cette aſſociation pouvait produire par année quatre guerres civiles ; mais *Dioclétien* ſut tellement être le Maître de ſes aſſociés, qu'il les obligea toujours à le reſpecter, & même à vivre unis entre eux. Ces Princes avec le nom de *Céſars* n'étaient au fonds que ſes premiers ſujets : on voit qu'il les traitait en Maître abſolu ; car lorſque le *Céſar Galerius* ayant été vaincu par les Perſes vint en Méſopotamie lui rendre compte de ſa défaite, il le laiſſa marcher l'eſpace d'un mille auprès de ſon char, & ne le reçut en grace que quand il eut reparé ſa faute & ſon malheur.

Galére les repara en effet l'année d'après en 297. d'une maniére bien ſignalée. Il battit le Roi de Perſe en perſonne. Ces Rois de Perſe ne s'étaient pas corrigés depuis la bataille d'Arbelles, de mener dans leurs armées leurs femmes, leurs filles, & leurs eunuques. *Galère* prit comme *Alexandre* la femme & toute la famille du Roi de Perſe, & les traita avec le même reſpect. La paix fut auſſi glorieuſe que la victoire : les vaincus cédèrent cinq Provinces aux Romains, des

ſables

fables de Palmyrene jusqu'à l'Arménie.

Dioclétien & *Galère* allèrent à Rome étaler un Triomphe inouï jusqu'alors : c'était la premiére fois qu'on montrait au Peuple Romain la femme d'un Roi de Perse & ses enfans enchainés. Tout l'Empire était dans l'abondance & dans la joie. *Dioclétien* en parcourait toutes les Provinces ; il allait de Rome en Egypte, en Syrie, dans l'Asie Mineure : sa demeure ordinaire n'était point à Rome ; c'était à Nicomédie près du Pont Euxin, soit pour veiller de plus près sur les Perses & sur les Barbares, soit qu'il s'affectionnât à un séjour qu'il avait embelli.

Ce fut au milieu de ces prospérités que *Galère* commença la persécution contre les Chrètiens. Pourquoi les avait-on laissé en repos jusques-là, & pourquoi furent-ils maltraités alors ? *Eusébe* dit qu'un Centurion de la Légion Trajane nommé *Marcel*, qui servait dans la Mauritanie, assistant avec sa troupe à une fète qu'on donnait pour la victoire de *Galère*, jetta par terre sa ceinture militaire, ses armes & sa baguette de sarment qui était la marque de son office, disant tout haut qu'il était Chrêtien, & qu'il ne voulait plus servir des Payens. Cette désertion fut punie de mort par le Conseil de guerre. C'est là le premier exemple avéré de cette persécution si fameuse. Il est certain qu'il y avait un grand nombre de Chrêtiens dans les armées de l'Empire ; & l'intérêt de l'Etat demandait qu'une telle désertion publique ne fût point autorisée. Le zéle de *Marcel* était très-pieux, mais il n'était pas raisonnable. Si dans la fète qu'on don-

donnait en Mauritanie on mangeait des viandes offertes aux Dieux de l'Empire, la Loi n'ordonnait point à *Marcel* d'en manger; le Christianisme ne lui ordonnait point de donner l'exemple de la sédition; & il n'y a point de pays au Monde, où l'on ne punit une action si téméraire.

Cependant depuis l'avanture de *Marcel*, il ne parait pas qu'on ait recherché les Chrètiens jusqu'à l'an 303. Ils avaient à Nicomédie une superbe Eglise Cathédrale vis-à-vis le Palais, & même beaucoup plus élevée. Les Historiens ne nous disent point les raisons pour lesquelles *Galère* demanda instamment à *Dioclétien* qu'on abattit cette Eglise; mais ils nous apprennent que *Dioclétien* fut très longtems à se déterminer: il résista près d'une année. Il est bien étrange qu'àprès cela ce soit lui qu'on appelle persécuteur. Enfin, en 303. l'Eglise fut abattue; & on afficha un Edit par lequel les Chrètiens seraient privés de tout honneur & de toute dignité. Puisqu'on les en privait, il est évident qu'ils en avaient. Un Chrètien arracha & mit en piéces publiquement l'Edit Impérial: ce n'était pas là un acte de Religion; c'était un emportement de révolte. Il est donc très vraisemblable qu'un zéle indiscret, & qui n'était pas selon la science, attira cette persécution funeste. Quelque tems après le Palais de *Galère* brula; il en accusa les Chrètiens; & ceux-ci accusérent *Galère* d'avoir mis lui-même le feu à son Palais, pour avoir un prétexte de les calomnier. L'accusation de *Galère* parait fort injuste; celle

qu'on

qu'on intente contre lui ne l'eſt pas moins ; car l'Edit étant déja porté, de quel nouveau prétexte avait-il beſoin ? S'il lui avait falu en effet une nouvelle raiſon pour engager *Dioclétien* à perſécuter, ce ſerait ſeulement une nouvelle preuve de la peine qu'eut *Dioclétien* à abandonner les Chrêtiens qu'il avait toujours protégés ; cela ferait voir évidemment qu'il avait falu de nouveaux reſſorts pour le déterminer à la violence.

Il parait certain qu'il y eut beaucoup de Chrêtiens tourmentés dans l'Empire. Mais il eſt difficile de concilier avec les Loix Romaines tous ces tourments recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés & grillés, & tous ces attentats à la pudeur faits publiquement contre l'honnèteté publique. Aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels ſuplices. Il ſe peut que l'averſion des peuples contre les Chrêtiens les ait portés à des excès horribles ; mais on ne trouve nulle part que ces excès ayent été ordonnés par les Empereurs ni par le Sénat.

Il eſt bien vraiſemblable que la juſte douleur des Chrêtiens ſe répandit en plaintes exagerées. *Les Actes ſincères* nous racontent que l'Empereur étant dans Antioche, le Préteur condamna un petit enfant Chrêtien nommé *Romain* à être brûlé ; que des Juifs préſens à ce ſuplice ſe mirent méchamment à rire, en diſant ; *Nous avons eu autrefois trois petits enfans*, Sidrac, Midrac, & Abdenago, *qui ne brûlèrent point dans la fournaiſe ardente, mais ceux-ci y brûlent.* Dans l'inſ-

tant, pour confondre les Juifs, une grande pluie éteignit le bucher ; & le petit garçon en sortit sain & sauf, en demandant, *Où est donc le feu?* *Les Actes sincères* ajoutent que l'Empereur le fit délivrer, mais que le Juge ordonna qu'on lui coupât la langue. Il n'est guères possible de croire qu'un Juge ait fait couper la langue à un petit garçon à qui l'Empereur avait pardonné.

Ce qui suit est plus singulier. On prétend qu'un vieux Médecin Chrètien nommé *Ariston*, qui avait un bistouri tout prêt, coupa la langue de l'enfant pour faire sa cour au Préteur. Le petit *Romain* fut aussitôt renvoyé en prison. Le Géolier lui demanda de ses nouvelles. L'enfant raconta fort au long comment un vieux Médecin lui avait coupé la langue. Il faut noter que le petit avant cette opération était extrémement bégue, mais qu'alors il parlait avec une volubilité merveilleuse. Le Géolier ne manqua pas d'aller raconter ce miracle à l'Empereur. On fit venir le vieux Médecin ; il jura que l'opération avait été faite dans les régles de l'Art, & montra la langue de l'enfant, qu'il avait conservée proprement dans une boëte comme une relique. *Qu'on fasse venir*, dit-il, *le premier venu; je m'en vais lui couper la langue en présence de Vòtre Majesté, & vous verrez s'il poura parler.* La proposition fut acceptée. On prit un pauvre homme, à qui le Médecin coupa juste autant de langue qu'il en avait coupé au petit enfant; l'homme mourut sur le champ.

Je veux croire que les *Actes* qui raportent ce fait,

fait, sont aussi *sincères* qu'ils en portent le titre: mais ils sont encor plus simples que sincères; & il est bien étrange que *Fleury* dans son Histoire Ecclésiastique raporte un si prodigieux nombre de faits semblables, bien plus propres au scandale qu'à l'édification.

Vous remarquerez encor, que dans cette année 303. où l'on prétend que *Dioclétien* était présent à toute cette belle avanture dans Antioche, il était à Rome, & qu'il passa toute l'année en Italie. On dit que ce fut à Rome en sa présence que *St. Genest* Comédien se convertit sur le Théatre, en jouant une Comédie contre les Chrêtiens. Cette Comédie montre bien que le goût de *Plaute* & de *Térence* ne subsistait plus. Ce qu'on apelle aujourdhui la Comédie, ou la farce Italienne, semble avoir pris naissance dans ce tems-là. *St. Genest* représentait un malade: le Médecin lui demandait ce qu'il avait: *Je me sens pesant*, dit Genest: *Veux-tu que nous te rabotions pour te rendre plus leger?* lui dit le Médecin: *Non*, répond Genest, *je veux mourir Chrêtien, pour ressusciter avec une belle taille.* Alors des Acteurs habillés en Prêtres & en Exorcistes viennent pour le batiser; dans le moment *Genest* devint en effet Chrêtien; & au lieu d'achever son rolle, il se mit à prêcher l'Empereur & le Peuple. Ce sont encor les *Actes sincères* qui raportent ce miracle.

Il est certain qu'il y eut beaucoup de vrais Martyrs: mais aussi il n'est pas vrai que les Provinces fussent inondées de sang, comme on se l'imagine. Il est fait mention d'environ deux

cent martyres, vers ces derniers tems de *Dioclétien*, dans toute l'étendue de l'Empire Romain ; & il eſt averé, par les lettres de *Conſtantin* même, que *Dioclétien* eut bien moins de part à la perſécution que *Galére*.

Dioclétien tomba malade cette année ; & ſe ſentant affaibli, il fut le premier qui donna au monde l'exemple de l'abdication de l'Empire. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir ſi cette abdication fut forcée, ou non. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ayant recouvré ſa ſanté, il vécut encor neuf ans, auſſi honoré que paiſible dans ſa retraite de Salone au pays de ſa naiſſance. Il diſait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de ſa retraite ; & lorſqu'on le preſſa de remonter ſur le Trône, il répondit que le Trône ne valait pas la tranquilité de ſa vie, & qu'il prenait plus de plaiſir à cultiver ſon jardin, qu'il n'en avait eu à gouverner la Terre. Que conclurez-vous de tous ces faits, ſinon, qu'avec de très grands défauts il régna en grand Empereur, & qu'il acheva ſa vie en Philoſophe ?



D E

DE CONSTANTIN.

Je ne vous parlerai point ici de la confuſion qui agita l'Empire depuis l'abdication de *Dioclétien.* Il y eut après ſa mort ſix Empereurs à la fois. *Conſtantin* triompha d'eux tous, changea la Religion & l'Empire, & fut l'auteur non ſeulement de cette grande révolution, mais de toutes celles qu'on a vues depuis dans l'Occident. Vous voudriez ſavoir quel était ſon caractère: demandez-le à *Julien*, à *Zozime*, à *Sozoméne*, à *Victor* : ils vous diront qu'il agit d'abord en grand Prince, enſuite en voleur public, & que la derniére partie de ſa vie fut d'un voluptueux, d'un efféminé, & d'un prodigue. Ils le peindront toujours ambitieux, cruel, & ſanguinaire. Demandez-le à *Euſébe*, à *Grégoire de Nazianze*, à *Lactance*: ils vous diront que c'était un homme parfait. Entre ces deux extrêmes il n'y a que les faits avérés qui puiſſent vous faire trouver la vérité. Il avait un beau-pére, il l'obligea de ſe pendre; il avait un beau-frére, il le fit étrangler; il avait un neveu de douze à treize ans, il le fit égorger; il avait un fils ainé, il lui fit couper la tète; il avait une femme, il la fit étouffer dans un bain. Un vieil Auteur Gaulois dit, *qu'il aimait à faire maiſon nette.*

Si vous ajoutez à toutes ces affaires domeſtiques, qu'ayant été ſur les bords du Rhin, à la chaſſe de quelque horde de Francs qui habitaient dans ces quartiers-là, & ayant pris

leurs Rois, qui probablement étaient de la famille de nôtre *Pharamond* & de nôtre *Clodion le chevelu*, il les exposa aux bêtes pour son divertissement; vous pourez inferer de tout cela, sans craindre de vous tromper, que ce n'était pas l'homme du monde le plus accommodant.

Examinons à présent les principaux événemens de son Règne. Son pére *Constance Chlore* était au fond de l'Angleterre, où il avait pris pour quelques mois le titre d'Empereur. *Constantin* était à Nicomédie, auprès de l'Empereur *Galère*; il lui demanda la permission d'aller trouver son pére qui était malade; *Galère* n'en fit aucune difficulté: *Constantin* partit avec les relais de l'Empire qu'on appellait *Veredarii.* On pourait dire qu'il était aussi dangereux d'être cheval de poste, que d'être de la famille de *Constantin*; car il faisait couper les jarrets à tous les chevaux après s'en être servi, de peur que *Galère* ne révoquât sa permission, & ne le fit revenir à Nicomédie. Il trouva son pére mourant, & se fit reconnaitre Empereur par le petit nombre de troupes Romaines qui étaient alors en Angleterre.

Une élection d'un Empereur Romain faite à Yorck par cinq ou six mille hommes, ne devait guères paraitre légitime à Rome: il y manquait au moins la formule du *Senatus Populusque Romanus.* Le Sénat, le Peuple, & les Gardes Prétoriennes élurent d'un consentement unanime *Maxence*, fils du César *Maximian Hercule*, déja César lui-même, & frére de cette *Fausta* que *Constantin* avait épousée, & qu'il fit depuis étouffer.

fer. Ce *Maxence* eſt apellé Tyran, Uſurpateur, par nos Hiſtoriens, qui ſont toujours pour les gens heureux. Il était le protecteur de la Religion Payenne, contre *Conſtantin* qui déja commençait à ſe déclarer pour les Chrêtiens. Payen & vaincu, il fallait bien qu'il fût un homme abominable.

Euſébe nous dit que *Conſtantin* en allant à Rome combattre *Maxence*, vit dans les nuées, auſſi-bien que toute ſon armée, la grande enſeigne des Empereurs nommée le *Labarum*, ſurmontée d'un Platin, ou d'un grand *R* Grec, avec une croix en ſautoir, & deux mots Grecs qui ſignifiaient, *Tu vaincras par ceci.* Quelques Auteurs prétendent que ce ſigne lui aparut à Beſançon, d'autres diſent à Cologne, quelques-uns à Tréves, d'autres à Troye. Il eſt étrange que le Ciel ſe ſoit expliqué en Grec dans tous ces pays-là. Il eût paru plus naturel aux faibles lumiéres des hommes, que ce ſigne eût paru en Italie le jour de la bataille; mais alors il eût falu que l'inſcription eût été en Latin. Un ſavant Antiquaire nommé *Loiſel* a refuté cette antiquité; mais on l'a traité de ſcélerat.

On pourait cependant conſidérer que cette guerre n'était pas une guerre de Religion, que *Conſtantin* n'était pas un Saint, qu'il eſt mort ſoupçonné d'être Arien, après avoir perſécuté les Ortodoxes; & qu'ainſi on n'a pas un intérèt bien évident à ſoutenir ce prodige.

Après ſa victoire, le Sénat s'empreſſa d'adorer le vainqueur & de déteſter la mémoire du vaincu. On ſe hâta de dépouiller l'arc de triomphe

de *Marc Aurèle*, pour orner celui de *Conſtantin*; on lui dreſſa une ſtatue d'or, ce qu'on ne faiſait que pour les Dieux; il la reçut malgré le *Labarum*, & reçut encor le titre de Grand Pontife, qu'il garda toute ſa vie. Son premier ſoin, à ce que diſent *Nazaire* & *Zozime*, fut d'exterminer toute la race du Tyran & ſes principaux amis; après quoi il aſſiſta très humainement aux ſpectacles & aux jeux publics.

Le vieux *Dioclétien* était mourant alors dans ſa retraite de Salone. *Conſtantin* aurait pû ne ſe pas tant preſſer d'abattre ſes images dans Rome; il eût pû ſe ſouvenir que cet Empereur oublié avait été le bienfaiteur de ſon pére, & qu'il lui devait l'Empire. Vainqueur de *Maxence*, il lui reſtait à ſe défaire de *Licinius* ſon beau-frére, Auguſte comme lui; & *Licinius* ſongeait à ſe défaire de *Conſtantin*, s'il pouvait. Cependant leurs querelles n'éclatant pas encor, ils donnèrent conjointement en 313. à Milan le fameux Edit de liberté de conſcience. *Nous donnons*, diſent-ils, *à tout le monde la liberté de ſuivre telle Religion que chacun voudra, afin d'attirer la bénédiction du Ciel ſur nous & ſur tous nos ſujets; nous déclarons que nous avons donné aux Chrétiens la faculté libre & abſolue d'obſerver leur Religion; bien entendu que tous les autres auront la même liberté, pour maintenir la tranquilité de nôtre Régne.* On pourait faire un livre ſur un tel Edit; mais je ne veux pas ſeulement y hazarder deux lignes.

Conſtantin n'était pas encor Chrêtien. *Licinius* ſon collègue ne l'était pas non plus. Il y avait

avait encor un Empereur ou un Tyran à exterminer ; c'était un Payen déterminé, nommé *Maximin*. *Licinius* le combattit avant de combattre *Constantin*. Le Ciel lui fut encor plus favorable qu'à *Constantin* même ; car celui-ci n'avait eu que l'aparition d'un étendart, & *Licinius* eut celle d'un Ange. Cet Ange lui aprit une priére avec laquelle il vaincrait furement le barbare *Maximin*. *Licinius* la mit par écrit, la fit réciter trois fois à son armée, & remporta une victoire complette. Si ce *Licinius*, beau-frére de *Constantin*, avait régné heureusement, on n'aurait parlé que de son Ange : mais *Constantin* l'ayant fait pendre, ayant égorgé son jeune fils, & devenu Maître absolu de tout, on ne parle que du *Labarum* de *Constantin*.

On croit qu'il fit mourir son fils ainé *Crispus*, & sa femme *Fausta*, la même année qu'il assembla le Concile de Nicée. *Zozime*, & *Sozoméne* prétendent que les Prêtres des Dieux lui ayant dit qu'il n'y avait pas d'expiations pour de si grands crimes, il fit alors profession ouverte du Christianisme, & démolit plusieurs Temples dans l'Orient. Il n'est guère vraisemblable que des Pontifes Payens eussent manqué une si belle occasion d'amener à eux leur Grand Pontife qui les abandonnait. Cependant il n'est pas impossible qu'il s'en fût trouvé quelques-uns de févères ; il y a partout des hommes difficiles. Ce qui est bien plus étrange, c'est que *Constantin* Chrètien n'ait fait aucune pénitence de ses parricides. Ce fut à Rome qu'il commit cette barbarie ; & depuis ce tems le féjour de Ro-

Rome lui devint odieux ; il la quitta pour jamais, & alla fonder Conſtantinople. Comment oſe-t-il dire, dans un de ſes reſcrits, qu'il tranſporte le ſiége de l'Empire à Conſtantinople *par ordre de* DIEU *même?* n'eſt-ce pas ſe jouer impudemment de la Divinité & des hommes? Si DIEU lui avait donné quelque ordre, ne lui aurait-il pas donné celui de ne point aſſaſſiner ſa femme & ſon fils?

Dioclétien avait déja donné l'exemple de la tranſlation de l'Empire vers les côtes de l'Aſie. Le faſte, le deſpotiſme & les mœurs Aſiatiques effarouchaient encor les Romains, tout corrompus & tout eſclaves qu'ils étaient. Les Empereurs n'avaient oſé ſe faire baiſer les pieds dans Rome, & introduire une foule d'eunuques dans leurs palais ; *Dioclétien* commença dans Nicomédie, & *Conſtantin* acheva dans Conſtantinople, de mettre la Cour Romaine ſur le pied de celle des Perſes. Rome languit dès-lors dans la décadence. L'ancien eſprit Romain tomba avec elle. Ainſi *Conſtantin* fit à l'Empire le plus grand mal qu'il pouvait lui faire.

De tous les Empereurs ce fut ſans contredit le plus abſolu. *Auguſte* avait laiſſé une image de liberté : *Tibère*, *Néron* même, avaient ménagé le Sénat & le Peuple Romain. *Conſtantin* ne ménagea perſonne. Il avait affermi d'abord ſa puiſſance dans Rome, en caſſant ces fiers Prétoriens, qui ſe croyaient les Maitres des Empereurs. Il ſépara entiérement la robe & l'épée. Les dépoſitaires des Loix écraſés alors par le militaire, ne furent plus que des Juriſconſultes eſcla-

esclaves. Les Provinces de l'Empire furent gouvernées sur un plan nouveau. La grande vûe de *Constantin* était d'ètre le Maître en tout; il le fut dans l'Eglise comme dans l'Etat. On le voit convoquer & ouvrir le Concile de Nicée, entrer au milieu des Péres tout couvert de pierreries, le Diadème sur la tète, prendre la première place, exiler indifféremment, tantôt *Arius*, tantôt *St. Athanase*. Il se mettait à la tête du Christianisme sans ètre Chrètien: car c'était ne pas l'ètre dans ce tems-là, que de n'ètre pas batisé; il n'était que Catéchumène. L'usage même d'attendre les aproches de la mort pour se faire plonger dans l'eau de régénération, commençait à s'abolir pour les particuliers. Si *Constantin*, en différant son Batême jusqu'à la mort, crut pouvoir tout faire impunément, dans l'espérance d'une expiation entiére, il était triste pour le Genre humain, qu'une telle opinion eût été mise dans la tète d'un homme tout-puissant.



CHA-

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME.

DE JULIEN.

QU'on ſuppoſe un moment que *Julien* a quitté les faux Dieux pour la Religion Chrètienne; qu'alors on examine en lui l'homme, le Philoſophe, & l'Empereur, & qu'on cherche le Prince qu'on oſera lui préférer. Il n'y a pas encor longtems qu'on ne citait ſon nom qu'avec l'épithéte d'*Apoſtat*; & c'eſt peut-être le plus grand effort de la raiſon, qu'on ait enfin ceſſé de le déſigner de ce ſurnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'eſprit de tolérance chez les ſavans. Qui croirait que dans un Mercure de Paris de l'année 1741. l'Auteur reprend vivement un Ecrivain d'avoir manqué aux bienſéances les plus communes, en appellant cet Empereur *Julien l'Apoſtat?* Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'*Apoſtat*, eût été traité d'*Athée*.

Ce qui eſt très-ſingulier & très-vrai, c'eſt que ſi vous faites abſtraction de ſon malheureux changement, ſi vous ne ſuivez cet Empereur ni dans les Egliſes Chrètiennes, ni aux Temples idolâtres; ſi vous le ſuivez dans ſa maiſon, dans les camps, dans les batailles, dans ſes mœurs, dans ſa conduite, dans ſes écrits; vous le trouvez partout égal à *Marc-Aurèle.* Ainſi cet homme qu'on a peint abominable, eſt peut-être le premier des hommes, ou du moins

le

le ſecond. Toujours ſobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maitreſſes, couchant ſur une peau d'ours, & y donnant, à regret encore, peu d'heures au ſommeil; partageant ſon tems entre l'étude & les affaires; généreux, capable d'amitié, ennemi du faſte; on l'eût admiré, s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le Héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétabliſſant la diſcipline militaire ſans rigueur, aimé des ſoldats, & les contenant; conduiſant preſque toujours à pied ſes armées, & leur donnant l'exemple de toutes les fatigues; toujours victorieux dans toutes ſes expéditions juſqu'au dernier moment de ſa vie, & mourant enfin en faiſant fuir les Perſes. Sa mort fut d'un Héros, & ſes derniéres paroles d'un Philoſophe: *Je me ſoumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du Ciel, convaincu que celui qui eſt épris de la vie quand il faut mourir, eſt plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à ſa derniére heure de l'immortalité de l'ame; nuls regrets, nulle faibleſſe; il ne parle que de ſa ſoumiſſion à la Providence. Qu'on ſonge que c'eſt un Empereur de trente-deux ans qui meurt ainſi, & qu'on voye s'il eſt permis d'inſulter ſa mémoire.

Si on le conſidére comme Empereur, on le voit refuſer le titre de *Dominus* qu'affectait *Conſtantin*, ſoulager les Peuples, diminuer les impôts, encourager les Arts, réduire à ſoixante & dix onces ces préſents de Couronnes d'or de trois à quatre-cent marcs, que ſes Prédéceſſeurs exi-

exigeaient de toutes les Villes, faire obſerver les Loix, contenir ſes Officiers & ſes Miniſtres, & prévenir toute corruption.

Dix ſoldats Chrêtiens complotent de l'aſſaſſiner ; ils ſont découverts, & *Julien* leur pardonne. Le Peuple d'Antioche qui joignait l'inſolence à la volupté, l'inſulte ; il ne s'en venge qu'en homme d'eſprit, & pouvant lui faire ſentir la puiſſance impériale, il ne fait ſentir a ce peuple que la ſupériorité de ſon génie. Comparez à cette conduite les ſupplices que *Théodoſe* (dont on a preſque fait un Saint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Theſſalonique égorgés pour un ſujet à peu près ſemblable ; & jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze & *Théodoret* ont cru qu'il falait le calomnier, parce qu'il avait quitté la Religion Chrêtienne. Ils n'ont pas ſongé que le triomphe de cette Religion était de l'emporter ſur un grand-homme, & même ſur un ſage, après avoir réſiſté aux Tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de ſang, par une vengeance barbare. Comment un fait ſi public eût-il échapé à tous les autres Hiſtoriens ? On ſait qu'il ne verſa dans Antioche que le ſang des victimes. Un autre oſe aſſûrer qu'avant d'expirer il jetta ſon ſang contre le Ciel, & s'écria ; *Tu as vaincu, Galiléen.* Comment un conte auſſi inſipide a-t-il pû être accrédité ? Etait-ce contre des Chrêtiens qu'il combattait ? & une telle action, & de tels mots étaient-ils dans ſon caractère ?

Des eſprits plus ſenſés que les détracteurs de *Julien*

Julien demanderont comment il ſe peut faire, qu'un homme d'Etat tel que lui, un homme de tant d'eſprit, un vrai Philoſophe, pût quitter le Chriſtianiſme dans lequel il avait été élevé, pour le Paganiſme dont il devait ſentir l'abſurdité & le ridicule. Il ſemble que ſi *Julien* écouta trop ſa raiſon contre les myſtères de la Religion Chrètienne, il devait écouter bien davantage cette mème raiſon plus éclairée contre les fables des Payens.

Peut-etre en ſuivant le cours de ſa vie, & en obſervant ſon caractère, on verra ce qui lui inſpira tant d'averſion contre le Chriſtianiſme. L'Empereur *Conſtantin* ſon grand-oncle, qui avait mis la nouvelle Religion ſur le Trône, s'était ſouillé du meurtre de ſa femme, de ſon fils, de ſon beau-frére, de ſon neveu, & de ſon beau-pére. Les trois enfans de *Conſtantin* commencèrent leur funeſte régne par égorger leur oncle & leurs couſins. On ne vit enſuite que des guerres civiles & des meurtres. Le pére, le frére ainé de *Julien*, tous ſes parents, & lui-même encor enfant, furent condamnés à périr par *Conſtance* ſon oncle. Il échapa à ce maſſacre général. Ses premiéres années ſe paſſèrent dans l'exil; & enfin il ne dut la conſervation de ſa vie, ſa fortune & le titre de *Céſar* qu'à l'Impératrice *Euſébie* femme de ſon oncle *Conſtance*, qui après avoir eu la cruauté de proſcrire ſon enfance, eut l'imprudence de le faire *Céſar*, & enſuite l'imprudence plus grande de le perſécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur ſinguliére

re

re avec laquelle un Evèque traita *Eusébie* sa bienfaitrice. C'était un nommé *Léontius* Evèque de Tripoli. Il fit dire à l'Impératrice, qu'il *n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle vint au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle reçût sa bénediction en se courbant, & qu'elle se tint debout jusqu'à-ce qu'il lui permît de s'asseoir.* Les Pontifes Payens n'en usaient point ainsi avec les Impératrices. Cet orgueil si opposé au Christianisme dut faire des impressions profondes dans l'esprit d'un jeune homme, amoureux déja de la Philosophie, & de la simplicité.

S'il se voyait dans une famille Chrêtienne, c'était dans une famille fameuse par des parricides; s'il voyait des Evèques de Cour, c'étaient des audacieux & des intriguans, qui tous s'anathématisaient les uns les autres; les partis d'*Arius* & d'*Athanase* remplissaient l'Empire de confusion & de carnage. Les Payens au contraire n'avaient jamais eu de querelles de Religion. Il est donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des Philosophes Payens, fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion malheureuse que les abus de la Religion Chrêtienne lui inspirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus surpris de voir *Julien* quitter le Christianisme pour les faux Dieux, que de voir *Constantin* quitter les faux Dieux pour le Christianisme. Il est fort vraisemblable que tous les deux changèrent par intérèt d'Etat, & que cet intérèt se mèla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque. Les

Les Prêtres Payens n'avaient point de dogmes; ils ne demandaient que des ſacrifices; & ces ſacrifices n'étaient point commandés ſous des peines rigoureuſes. Les Prêtres ne formaient point un Etat dans l'Etat. Voila bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs ſi condamnable. Il avait beſoin d'un parti; & s'il ne ſe fût piqué que d'être Stoïcien, il aurait eu contre lui les Prêtres des deux Religions, & tous les faux zélés de l'une & de l'autre. Le Peuple n'aurait pu alors ſupporter qu'un Prince ſe contentat de l'adoration pure d'un Etre pur, & de l'obſervation de la juſtice. Il falut opter entre deux partis qui ſe combattaient. Il eſt donc à croire que *Julien* ſe ſoumit aux cérémonies Payennes, comme la plûpart des Princes & des Grands vont dans les Temples: ils y ſont menés par le peuple même, & ſont forcés de paraître ſouvent ce qu'ils ne ſont pas. Le Sultan des Turcs doit bénir *Omar*, le Sophi de Perſe doit bénir *Ali*: *Marc-Aurèle* lui-même s'était fait initier aux miſtères d'*Eleuſine*.

Il ne faut donc pas être ſurpris que *Julien* ait avili ſa raiſon juſqu'à deſcendre à des pratiques ſuperſtitieuſes: mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodoret*, qui ſeul de tous les Hiſtoriens raporte qu'il ſacrifia une femme dans le Temple de la Lune à Carrès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte abſurde d'*Ammien*, que le Génie de l'Empire apparut à *Julien* avant ſa mort; & avec cet autre conte non moins ridicule, que quand *Julien*

voulut faire rebâtir le Temple de Jérufalem, il fortit de terre des globes de feu qui confumèrent les ouvrages & les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Les Chrêtiens & les Payens débitaient également des fables fur *Julien*: mais les fables des Chrêtiens fes ennemis étaient toutes calomnieufes. Qui pourra jamais fe perfuader qu'un Philofophe ait immolé une femme à la Lune, & déchiré de fes mains fes entrailles? Une telle horreur eft-elle dans le caractère d'un Stoïcien rigide?

Il ne fit jamais mourir aucun Chrêtien : il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les perfécutait pas. Il les laiffait jouïr de leurs biens comme Empereur jufte, & écrivait contre eux comme Philofophe. Il leur défendait d'enfeigner dans les écoles les Auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être perfécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur Religion, & les empêchait de fe déchirer par leurs querelles fanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche, que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même. Cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la poftérité un Prince dont le nom aurait été cher à l'Univers, fans fon changement de Religion, qui fut la feule tache de ce grand homme.

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

Hiſtoire Orientale.

E T

LE MONDE COMME IL VA,

Viſion de Babouc, *écrite par lui-même.*

APPROBATION.

JE soussigné, qui me suis fait passer pour savant, & même pour homme d'esprit, ai lû ce manuscrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux-mêmes qui haïssent les Romans. Ainsi je l'ai décrié, & j'ai assuré Monsieur le Cadi-Lesquier, que c'est un ouvrage détestable.

EPI-

EPITRE DEDICATOIRE
A LA
SULTANE SHERAA,
PAR SADI.

Le 18. du mois de Schewal. L'an 837. de l'Hégire.

Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guères, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien Sage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de ZADIG; *ouvrage, qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire & d'en juger; car quoique vous soyez dans le printems de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, & que vos talens ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous louë du soir au matin, & que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun; cependant vous avez l'esprit très-sage, & le goût très-fin, & je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux Derviches à longue barbe & à bonnet pointu; vous êtes discrette, & vous n'êtes point défiante; vous êtes douce sans être faible; vous êtes bienfaisante avec discernement; vous aimez vos amis, & vous ne vous faites point d'ennemis.*

mis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la médisance; vous ne dites de mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme vôtre beauté. Vous avez même un petit fonds de Philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un Sage.

Il fut écrit d'abord en ancien Caldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en Arabe, pour amuser le célèbre Sultan Oulougbeg. *C'était du tems où les Arabes & les Persans commençaient à écrire des mille & une nuit, des mille & un jour, &c.* Ouloug *aimait mieux la lecture de* Zadig; *mais les Sultanes aimaient mieux les mille & un. Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage* Ouloug, *des contes qui sont sans raison, & qui ne signifient rien? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les Sultanes.*

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, & que vous serez un vrai Ouloug. *J'espére même, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux mille & un, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été* Taleftris *du tems de* Scander *fils de* Philippe, *si vous aviez été la Reine de Sabée, du tems de* Soleiman, *c'eussent été ces Rois qui auraient fait le voyage.*

Je prie les Vertus Célestes, que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, & votre bonheur sans fin.

SADI.

ZADIG,



ZADIG,

OU LA DESTINÉE.

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE SOIXANTE - TROISIEME.

Le Borgne.



DU tems du Roi *Moabdar* il y avait à Babylone un jeune homme nommé ZADIG, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche & jeune, il favait modérer fes paffions, il n'affectait rien, il ne voulait point toujours avoir raifon, & favait refpecter la faibleffe des hommes. On était étonné de voir, qu'avec beaucoup d'efprit, il n'infultât jamais par des railleries, à ces propos fi vagues, fi rompus, fi tumultueux, à ces médifances téméraires, à ces décifions ignorantes, à ces tur-

lupinades grossiéres, à ce vain bruit de paroles, qu'on appellait converſation dans Babylone. Il avait apris dans le premier livre de *Zoroaſtre*, que l'amour propre eſt un ballon gonflé de vent, dont il ſort des tempètes, quand on lui a fait une piquure. *Zadig* ſur-tout ne ſe vantait pas de mépriſer les femmes & de les ſubjuguer. Il était généreux: il ne craignait point d'obliger des ingrats, ſuivant ce grand précepte de *Zoroaſtre*: *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.* Il était auſſi ſage qu'on peut l'ètre; car il cherchait à vivre avec des ſages. Inſtruit dans les ſciences des anciens Caldéens, il n'ignorait pas les principes phyſiques de la Nature tels qu'on les connaiſſait alors, & ſavait de la Métaphyſique ce qu'on en a ſû dans tous les âges, c'eſt-à-dire fort peu de choſe. Il était fermement perſuadé que l'année était de trois-cent ſoixante & cinq jours & un quart, malgré la nouvelle Philoſophie de ſon tems, & que le Soleil était au centre du Monde; & quand les principaux Mages lui diſaient avec une hauteur inſultante, qu'il avait de mauvais ſentimens, & que c'était ètre ennemi de l'Etat que de croire que le Soleil tournait ſur lui-mème, & que l'année avait douze mois, il ſe taiſait ſans colère & ſans dédain.

Zadig avec de grandes richeſſes, & par conſéquent avec des amis, ayant de la ſanté, une figure aimable, un eſprit juſte & modéré, un cœur ſincère & noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait ſe marier à *Sémire*, que ſa beau-

beauté, sa naissance & sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide & vertueux, & *Sémire* l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres & de flèches. C'était les satellites du jeune *Orcan*, neveu d'un Ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des graces ni des vertus de *Zadig*; mais croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, & dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, & firent couler le sang d'une personne dont la vûe aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le Ciel de ses plaintes. Elle s'écriait: Mon cher époux? on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger : elle ne pensait qu'à son cher *Zadig*. Celui-ci dans le même tems la défendait avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, & ramena chez elle *Sémire* évanouïe & sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit: O *Zadig* ! je vous aimais comme mon époux: je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus

plus pénétré que celui de *Sémire*. Jamais bouche plus raviſſante n'exprima des ſentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inſpirent le ſentiment du plus grand des bienfaits, & le tranſport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa bleſſure était légére, elle guérit bientôt. *Zadig* était bleſſé plus dangereuſement; un coup de fléche reçû près de l'œil lui avait fait une playe profonde. *Sémire* ne demandait aux Dieux que la guériſon de ſon amant. Ses yeux étaient nuit & jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pouraient joüir de ſes regards: mais un abſcès ſurvenu à l'œil bleſſé fit tout craindre. On envoya juſqu'à Memphis chercher le grand Médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortège. Il viſita le malade, & déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour & l'heure, où ce funeſte accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les playes de l'œil gauche ſont incurables. Tout Babylone en plaignant la deſtinée de *Zadig*, admira la profondeur de la ſcience d'*Hermès*. Deux jours après l'abſcès perça de lui-même, *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point: mais dès qu'il put ſortir, il ſe prépara à rendre viſite à celle qui faiſait l'eſpérance du bonheur de ſa vie, & pour qui ſeule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il aprit en chemin que cette belle Dame ayant déclaré hautement qu'elle avait une averſion inſurmontable pour les borgnes, venait de ſe

se marier à *Orcan*, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance; sa douleur le mit au bord du tombeau; il fut longtems malade: mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, & l'atrocité de ce qu'il éprouvait, servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la Cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora*, la plus sage & la mieux née de la ville; il l'épousa, & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légéreté, & beaucoup de panchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit & de vertu.



Le

Le Nez.

UN jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, & faiſant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouſe? qui vous peut mettre ainſi hors de vous-même? Hélas! dit-elle, vous ſeriez indigné comme moi, ſi vous aviez vû le ſpectacle dont je viens d'etre témoin. J'ai été conſoler la jeune veuve *Coſrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau a ſon jeune époux auprès du ruiſſeau qui borde cette prairie. Elle a promis aux Dieux dans ſa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruiſſeau coulerait auprès. Eh bien, dit *Zadig*, voilà une femme eſtimable, qui aimait véritablement ſon mari! Ah, reprit *Azora*, ſi vous ſaviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu viſite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle faiſait détourner le ruiſſeau. *Azora* ſe répandit en des invectives ſi longues, éclata en reproches ſi violens contre la jeune veuve, que ce faſte de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui ſa femme trouvait plus de probité & de mérite qu'aux autres: il le mit dans ſa confidence, & s'aſſura, autant qu'il le pouvait, de ſa fidélité par un préſent conſidérable. *Azora* ayant paſſé deux jours chez une de ſes amies à la campagne, revint le troiſiéme

jour

jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, & qu'on venait d'enseve-lir *Zadig* dans le tombeau de ses péres au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, & jura de mourir. Le soir, *Cador* lui deman-da la permission de lui parler, & ils pleurèrent tous deux. Le lendemain, ils pleurèrent moins, & dinèrent ensemble. *Cador* lui confia, que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, & lui fit entendre qu'il mettrait son bon-heur à partager sa fortune avec elle. La Dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de con-fiance: *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exemt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de râte violent; la Dame inquiéte & em-pressée fit aporter toutes les essences dont el-le se parfumait, pour essayer, s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de râte; elle regretta beaucoup que le grand *Her-mès* ne fût pas encor à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vi-ves douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répon-dit *Cador*, & il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'apliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veil-le. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus

plus étrange, répondit-il, que les ſachets du Sieur *Arnou* (*) contre l'apoplexie. Cette raiſon jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la Dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari paſſera du monde d'hier dans le monde du lendemain ſur le pont Tchinavar, l'Ange *Aſraël* lui accordera-t-il moins le paſſage, parce que ſon nez ſera un peu moins long dans la ſeconde vie que dans la premiére ? Elle prit donc un raſoir ; elle alla au tombeau de ſon époux, l'arroſa de ſes larmes, & s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* ſe relève en tenant ſon nez d'une main, & arrètant le raſoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Coſrou* ; le projet de me couper le nez, vaut bien celui de détourner un ruiſſeau.

(*) Il y avait dans ce tems un Babylonien nommé *Arnou*, qui guériſſait & prévenait toutes les apopléxies, dans les gazettes, avec un ſachet pendu au cou.



Le

Le Chien & le Cheval.

ZAdig éprouva que le premier mois du mariage, comme il eſt écrit dans le livre du *Zend*, eſt la Lune du miel, & que le ſecond eſt la Lune de l'abſinthe. Il fut quelque tems après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, & il chercha ſon bonheur dans l'étude de la Nature. Rien n'eſt plus heureux, diſait-il, qu'un Philoſophe qui lit dans ce grand livre, que DIEU a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui: il nourit & il élève ſon ame; il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, & ſa tendre épouſe ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il ſe retira dans une maiſon de campagne ſur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une ſeconde ſous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la ſouris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la ſoie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles caſſées; mais il étudia ſurtout les proprietés des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une ſagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voyent rien que d'uniforme.

Un jour ſe promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un Eunuque de la Reine, ſuivi

fuivi de plufieurs Officiers qui paraiffaient dans la plus grande inquiétude, & qui couraient ça & là, comme des hommes égarés, qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vû le chien de la Reine? *Zadig* répondit modeftement: c'eft une chienne, & non pas un chien. Vous avez raifon, reprit le premier eunuque. C'eft une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens, elle boite du pié gauche de devant, & elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vûë, dit le premier eunuque tout effouflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vûë, & je n'ai jamais fû fi la Reine avait une chienne.

Précifément dans le même tems, par une bizarerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du Roi s'était échapé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylone. Le grand Veneur, & tous les autres Officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand Veneur s'adreffa à *Zadig*, & lui demanda, s'il n'avait point vû paffer le cheval du Roi. C'eft, répondit *Zadig*, le cheval qui galope le mieux. Il a cinq pieds de haut, le fabot fort petit; il porte une queue de trois pieds & demi de long: les boffettes de fon mords font d'or à vingt-trois carats, fes fers font d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris? où eft-il? demanda le grand Veneur. Je ne l'ai point vû, répondit *Zadig*, & je n'en ai jamais entendu parler.

Le

Le grand Veneur & le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du Roi, & la chienne de la Reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand *Desterham*, qui le condamna au Knout, & à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval & la chienne. Les Juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt. Mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre-cent onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vû ce qu'il avait vû; il falut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider sa cause au Conseil du grand *Desterham*; il parla en ces termes:

Etoiles de justice, abîmes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, & beaucoup d'affinité avec l'or. Puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par *Orosmade*, que je n'ai jamais vû la chienne respectable de la Reine, ni le cheval sacré du Roi des Rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque, & le très-illustre grand Veneur. J'ai vû sur le sable les traces d'un animal, & j'ai jugé aisément que c'était celles d'un petit chien. Des sillons légers & longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pates, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mammelles étaient pendantes, & qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'au-

tres traces en un ſens différent, qui paraiſſaient toujours avoir raſé la ſurface du ſable à côté des pates de devant, m'ont apris qu'elle avait les oreilles très-longues; & comme j'ai remarqué que le ſable était toujours moins creuſé par une pate que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguſte Reine était un peu boiteuſe, ſi je l'oſe dire.

A l'égard du cheval du Roi des Rois, vous ſaurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçû les marques de fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales diſtances. Voila, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſiére des arbres, dans une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, était un peu enlevée à droite & à gauche à trois pieds & demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queuë de trois pieds & demi, qui par ſes mouvemens de droite & de gauche a balayé cette pouſſiére. J'ai vû ſous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; & j'ai connu que ce cheval y avait touché; & qu'ainſi il avait cinq pieds de haut. Quant à ſon mords, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les boſſettes contre une pierre que j'ai reconnuë être une pierre de touche, & dont j'ai fait l'eſſai. J'ai jugé enfin par les marques que ſes fers ont laiſſé ſur des cailloux d'une autre eſpèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les Juges admirèrent le profond & ſubtil diſcernement de *Zadig*; la nouvelle en vint juſqu'au Roi, & à la Reine. On ne parlait

lait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre & dans le cabinet; & quoique plusieurs Mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le Roi ordonna qu'on lui rendit l'amende des quatre-cent onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le Greffier, les Huissiers, les Procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui raporter ses quatre-cent onces; ils en retinrent seulement trois-cent-quatre-vingt-dix-huit pour les frais de Justice; & leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, & se promit bien à la premiére occasion de ne point dire ce qu'il avait vû.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échapa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq-cent onces d'or, & il remercia ses Juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois, où la chienne de la Reine & le cheval du Roi ont passé! Qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! Et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!



L'Envieux.

Z*Adig* voulut se consoler, par la Philosophie & par l'amitié, des maux que lui avait fait la fortune. Il avait dans un fauxbourg de Babylone une maison ornée avec gout, où il rassemblait tous les Arts, & tous les plaisirs dignes d'un honnète homme. Le matin sa bibliothéque était ouverte à tous les savans ; le soir sa table l'était à la bonne compagnie; mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux: il s'éleva une grande dispute sur une loi de *Zoroastre*, qui défendait de manger du grifon. Comment défendre le grifon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas? Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque *Zoroastre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur disant: S'il y a des grifons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encor moins, & par-là nous obéirons tous à *Zoroastre*.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du grifon, & qui de plus était grand Theürgite, se hâta d'aller accuser *Zadig* devant un Archimage nommé *Yébor*, le plus sot des Caldéens, & partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler *Zadig* pour la plus grande gloire du Soleil, & en aurait recité le Bréviaire de *Zoroastre* d'un ton plus satisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent Pré-

Prètres) alla trouver le vieux *Tébor*, & lui dit: Vivent le Soleil & les grifons, gardez vous bien de punir *Zadig*: c'eſt un Saint; il a des grifons dans ſa baſſe-cour, & il n'en mange point; & ſon accuſateur eſt un hérétique qui oſe ſoutenir que les lapins ont le pied fendu, & ne ſont point immondes. Eh bien, dit *Tébor*, en branlant ſa tète chauve, il faut empaler *Zadig*, pour avoir mal penſé des grifons, & l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* appaiſa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, & qui avait beaucoup de crédit dans le Collège des Mages. Perſonne ne fut empalé; de quoi pluſieurs Docteurs murmurèrent, & en préſagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria, A quoi tient le bonheur! tout me perſécute dans ce monde, juſqu'aux ètres qui n'exiſtent pas. Il maudit les ſavans, & ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il raſſemblait chez lui les plus honnètes gens de Babylone, & les Dames les plus aimables; il donnait des ſoupers délicats, ſouvent précédés de concerts, & animés par des converſations charmantes, dont il avait ſû bannir l'empreſſement de montrer de l'eſprit, qui eſt la plus ſûre manière de n'en point avoir, & de gâter la ſociété la plus brillante. Ni le choix de ſes amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité; car en tout il préférait l'ètre au paraître, & par-là il s'attirait la conſidération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis ſa maiſon demeurait *Arimaze*, per-

perſonnage dont la méchante ame était peinte ſur ſa groſſiére phyſionomie. Il était rongé de fiel & bouffi d'orgueil; & pour comble c'était un bel eſprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réuſſir dans le monde, il ſe vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à raſſembler chez lui des flateurs. Le bruit des chars qui entraient le ſoir chez *Zadig* l'importunait, le bruit de ſes louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez *Zadig*, & ſe mettait à table ſans être prié: il y corrompait toute la joie de la ſociété, comme on dit que les Harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fète à une Dame, qui, au-lieu de la recevoir, alla ſouper chez *Zadig*. Un autre jour, cauſant avec lui dans le Palais, ils abordèrent un Miniſtre, qui pria *Zadig* à ſouper, & ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas ſouvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appellait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appellait l'*Heureux*. L'occaſion de faire du mal ſe trouve cent fois par jour, & celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroaſtre*.

L'Envieux alla chez *Zadig*, qui ſe promenait dans ſes jardins avec deux amis & une Dame, à laquelle il diſait ſouvent des choſes galantes, ſans autre intention que celle de les dire. La converſation roulait ſur une guerre que le Roi venait de terminer heureuſement contre le Prince d'Hircanie ſon vaſſal. *Zadig* qui avait ſignalé ſon courage dans cette courte guerre, louait

louait beaucoup le Roi, & encore plus la Dame. Il prit ſes tablettes, & écrivit quatre vers qu'il fit ſur le champ, & qu'il donna à lire à cette belle perſonne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modeſtie, ou plûtôt un amour-propre bien entendu l'en empêcha. Il ſavait que des vers impromtus ne ſont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils ſont faits : il briſa en deux la feuille des tablettes ſur laquelle il venait d'écrire, & jetta les deux moitiés dans un buiſſon de roſes où on les chercha inutilement. Une petite pluie ſurvint, on regagna la maiſon. L'Envieux qui reſta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui rempliſſait la ligne, faiſait un ſens, & même un vers d'une plus petite meſure : mais par un hazard encor plus étrange, ces petits vers ſe trouvaient former un ſens qui contenait les injures les plus horribles contre le Roi ; on y liſait :

Par les plus grands forfaits
Sur le Trône affermi,
Dans la publique paix
C'eſt le ſeul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de ſa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir juſqu'au Roi cette ſatire écrite de la main de *Zadig* : on le fit mettre en priſon, lui, ſes deux amis, & la Dame.

Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignat l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'Envieux se trouva sur son passage, & lui dit tout haut, que ses vers ne valaient rien. *Zadig* ne se piquait pas d'être bon Poëte; mais il était au desespoir d'être condamné comme criminel de Léze-Majesté, & de voir qu'on retint en prison une belle Dame & deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la Loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'osait le plaindre, & qui se précipitaient pour examiner son visage, & pour voir s'il mourrait avec bonne grace. Ses parens seulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du Roi, & l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le tems qu'il se préparait à la mort, le perroquet du Roi s'envola de son balcon, & s'abattit dans le jardin de *Zadig* sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent: elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche & la tablette, & les porta sur les genoux du Monarque. Le Prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, & qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la Poësie, & il y a toujours de la ressource avec les Princes qui aiment les vers: l'avanture de son perroquet le fit rêver. La Reine qui se souvenait de ce qui avait été écrit

sur

ſur une piéce de la tablette de *Zadig*, ſe la fit aporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajuſtaient enſemble parfaitement; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits:

Par les plus grands forfaits j'ai vû troubler la Terre.
Sur le Trône affermi le Roi ſait tout domter.
Dans la publique paix l'amour ſeul fait la guerre:
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit à redouter.

Le Roi ordonna auſſitôt qu'on fit venir *Zadig* devant lui, & qu'on fit ſortir de priſon ſes deux amis, & la belle Dame. *Zadig* ſe jetta le viſage contre terre aux pieds du Roi & de la Reine: il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers: il parla avec tant de grace, d'eſprit & de raiſon, que le Roi & la Reine voulurent le revoir. Il revint, & plut encor davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux qui l'avait injuſtement accuſé: mais *Zadig* les rendit tous; & l'Envieux ne fut touché que du plaiſir de ne pas perdre ſon bien. L'eſtime du Roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ſes plaiſirs, & le conſultait dans toutes ſes affaires. La Reine le regarda dès-lors avec une complaiſance qui pouvait devenir dangereuſe pour elle, pour le Roi ſon auguſte époux, pour *Zadig* & pour le Royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'eſt pas ſi difficile d'être heureux.



Les

Les Généreux.

LE tems arriva où l'on célèbrait une grande fète, qui revenait tous les cinq ans. C'etait la coutume à Babylone de déclarer folemnellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreufe. Les Grands & les Mages étaient les juges. Le premier Satrape chargé du foin de la ville, expofait les plus belles actions qui s'étaient paffées fous fon gouvernement. On allait aux voix: le Roi prononçait le jugement. On venait à cette folemnité des extrémités de la Terre. Le vainqueur recevait des mains du Monarque une coupe d'or garnie de pierreries, & le Roi lui difait ces paroles: *Recevez ce prix de la générofité, & puiffent les Dieux me donner beaucoup de fujets qui vous reffemblent!*

Ce jour mémorable venu, le Roi parut fur fon Trône, environné des Grands, des Mages, & des Députés de toutes les Nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait non par la légéreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier Satrape rapporta à haute voix les actions, qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix ineftimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'Envieux toute fa fortune: ce n'était pas une action qui méritât de difputer le prix.

Il

Il préſenta d'abord un Juge, qui ayant fait perdre un procès conſidérable à un citoyen, par une mépriſe dont il n'était pas même reſponſable, lui avait donné tout ſon bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produiſit enſuite un jeune homme, qui étant éperdûment épris d'une fille qu'il allait épouſer, l'avait cédée à un ami près d'expirer d'amour pour elle, & qui avait encor payé la dot en cédant la fille.

Enſuite il fit paraître un ſoldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encor un plus grand exemple de généroſité. Des ſoldats ennemis lui enlevaient ſa maîtreſſe, & il la défendait contr'eux: on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevaient ſa mére à quelques pas de-là: il quitta en pleurant ſa maîtreſſe, & courut délivrer ſa mére: il retourna enſuite vers celle qu'il aimait, & la trouva expirante. Il voulut ſe tuer; ſa mére lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout ſecours, & il eut le courage de ſouffrir la vie.

Les Juges panchaient pour ce ſoldat. Le Roi prit la parole, & dit: Son action & celle des autres ſont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais diſgracié depuis quelques jours mon Miniſtre & mon Favori *Coreb.* Je me plaignais de lui avec violence, & tous mes courtiſans m'aſſûraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb.* Je demandai à *Zadig* ce qu'il en penſait, & il oſa en dire du bien. J'avouë que j'ai vû, dans nos hiſtoires, des

des exemples qu'on a payé de ſon bien une erreur; qu'on a cédé ſa maîtreſſe; qu'on a préferé une mére à l'objet de ſon amour: mais je n'ai jamais lû qu'un Courtiſan ait parlé avantageuſement d'un Miniſtre diſgracié, contre qui ſon Souverain était en colère. Je donne vingt mille piéces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuſes: mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'eſt votre Majeſté ſeule qui mérite la coupe, c'eſt elle qui a fait l'action la plus inouïe, puiſqu'étant Roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre eſclave, lorſqu'il contrediſait votre paſſion. On admira le Roi & *Zadig*. Le Juge qui avait donné ſon bien, l'amant qui avait marié ſa maîtreſſe à ſon ami, le ſoldat qui avait préféré le ſalut de ſa mére à celui de ſa maîtreſſe, reçurent les préſens du Monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des Généreux. *Zadig* eut la coupe. Le Roi acquit la réputation d'un bon Prince, qu'il ne garda pas longtems. Ce jour fut conſacré par des fêtes plus longues que la Loi ne le portait. La mémoire s'en conſerve encor dans l'Aſie. *Zadig* diſait: Je ſuis donc enfin heureux; mais il ſe trompait.



Le

Le Miniſtre.

LE Roi avait perdu ſon premier Miniſtre. Il choiſit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles Dames de Babylone aplaudirent à ce choix; car depuis la fondation de l'Empire il n'y avait jamais eu de Miniſtre ſi jeune. Tous les Courtiſans furent fâchés; l'Envieux en eut un crachement de ſang, & le nez lui enfla prodigieuſement. *Zadig* ayant remercié le Roi & la Reine, alla remercier auſſi le perroquet: Bel oiſeau, lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, & qui m'avez fait premier Miniſtre: la chienne & le cheval de leurs Majeſtés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait plus de bien. Voila donc de quoi dépendent les deſtins des hommes: mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanouï. Le perroquet répondit, Oui. Ce mot frapa *Zadig*; cependant comme il était bon Phyſicien, & qu'il ne croyait pas que les perroquets fuſſent Prophètes, il ſe raſſura bientôt, & ſe mit à exercer ſon Miniſtère de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des Loix, & ne fit ſentir à perſonne le poids de ſa Dignité. Il ne gêna point les voix du Divan, & chaque Viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la Loi; mais

mais quand elle était trop févère, il la tempérait ; & quand on manquait de Loix, fon équité en faifait qu'on aurait prifes pour celles de *Zoroaftre.*

C'eft de lui que les Nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hazarder de fauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les Loix étaient faites pour fecourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obfcurcir. Dès les premiers jours de fon adminiftration il mit ce grand talent en ufage. Un fameux Négociant de Babylone était mort aux Indes ; il avait fait fes héritiers fes deux fils par portions égales, après avoir marié leur fœur ; & il laiffait un préfent de trente mille piéces d'or à celui de fes deux fils qui ferait jugé l'aimer davantage. L'ainé lui bâtit un tombeau : le fecond augmenta d'une partie de fon héritage la dot de fa fœur : chacun difait, C'eft l'aîné qui aime le mieux fon père ; le cadet aime mieux fa fœur ; c'eft à l'aîné qu'appartiennent les trente mille piéces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'eft point mort, il eft guéri de fa derniére maladie, il revient à Babylone. Dieu foit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! *Zadig* dit enfuite la même chofe au cadet. Dieu foit loué, répondit-il, je vais rendre à mon pére tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laiffât à ma fœur ce que je lui ai donné.
Vous

Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, & vous aurez les trente mille piéces; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux Mages, & après avoir reçû quelques mois des instructions de l'un & de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'Empire. C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un: c'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle; je reconnais pour pére de l'enfant celui des deux qui lui poura donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des Mages veut l'élever: la cause est portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux Mages. Qu'enseigneras-tu à ton pupille? dit-il au premier. Je lui aprendrai, dit le Docteur, les huit parties d'Oraison, la Dialectique, l'Astrologie, la Démonomanie, ce que c'est que la Substance & l'Accident, l'Abstrait & le Concret, les Monades & l'Harmonie Préétablie. Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste & digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça, *Que tu sois son pére ou non tu épouseras sa mére.*



Les Disputes & les Audiences.

C'Eſt ainſi qu'il montrait tous les jours la ſubtilité de ſon génie & la bonté de ſon ame ; on l'admirait, & cependant on l'aimait. Il paſſait pour le plus fortuné des tous les hommes ; tout l'Empire était rempli de ſon nom ; toutes les femmes le lorgnaient ; tous les citoyens célébraient ſa juſtice ; les ſavants le regardaient comme leur oracle, les Prêtres même avouaient qu'il en ſavait plus que le vieux Archimage *Yebor*. On était bien loin alors de lui faire des procès ſur les grifons ; on ne croyait que ce qui lui ſemblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cent années, & qui partageait l'Empire en deux ſectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne falait jamais entrer dans le Temple de *Mitra* que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, & n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête ſolemnelle du feu ſacré, pour ſavoir quelle ſecte ſerait favoriſée par *Zadig*. L'Univers avait les yeux ſur ſes deux pieds, & toute la ville était en agitation & en ſuſpens. *Zadig* entra dans le Temple en ſautant à pieds joints, & il prouva enſuite par un diſcours éloquent que le Dieu du Ciel & de la Terre, qui n'a acception de perſonne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite.
L'En-

L'Envieux & sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes & les collines. Il est sec & sans génie, disaient-ils, on ne voit chez lui ni la Mer s'enfuir, ni les Etoiles tomber, ni le Soleil se fondre comme de la cire: il n'a point le bon stile Oriental. *Zadig* se contentait d'avoir le stile de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier Visir.

Il terminat aussi heureusement le grand procès entre les Mages blancs & les Mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner en priant DIEU vers l'Orient d'hiver: les noirs assuraient que DIEU avait en horreur les priéres des hommes, qui se tournaient vers le Couchant d'Eté. *Zadig* ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouvat ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particuliéres & les générales: le reste du jour il s'occupait des embellissements de Babylone: il faisait représenter des Tragédies où l'on pleurait, & des Comédies où l'on riait, ce qui était passé de mode depuis longtems, & ce qu'il fit renaitre parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en savoir plus que les Artistes; il les récompensait par des bienfaits & des distinctions, & n'était point jaloux en secret de leurs talents. Le soir il amusait beaucoup le Roi, & surtout la Reine. Le Roi disait, le grand Ministre! la Reine disait, l'aimable Ministre! &

tous deux ajoutaient, C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux Dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y présenta des premières; elle lui jura par *Mitra*, par *Zenda Vesta*, & par le feu facré, qu'elle avait détefté la conduite de fon mari; elle lui confia enfuite que ce mari était un jaloux, un brutal; elle lui fit entendre que les Dieux le puniffaient, en lui refufant les précieux effets de ce feu facré par lequel feul l'homme eft femblable aux immortels: elle finit par laiffer tomber fa jarretière; *Zadig* la ramaffa avec fa politeffe ordinaire, mais il ne la rattacha point au genou de la Dame; & cette petite faute, fi c'en eft une, fut la caufe des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y penfa pas, & la femme de l'Envieux y penfa beaucoup.

D'autres Dames fe préfentaient tous les jours. Les Annales fecrettes de Babylone prétendent qu'il fuccomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir fans volupté, & d'embraffer fon amante avec diftraction. Celle à qui il donna, fans prefque s'en apercevoir, des marques de fa protection, était une femme de chambre de la Reine *Aftarté*. Cette tendre Babylonienne fe difait à elle-même pour fe confoler: Il faut que cet homme-là ait prodigieufement d'affaires dans la tête, puifqu'il y fonge encor, même en faifant l'amour. Il échapa à *Zadig*, dans les inftants où plufieurs perfonnes ne difent mot, &

où

& où d'autres ne prononcent que des paroles ſacrées, de s'écrier tout d'un coup, *La Reine.* La Babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, & qu'il lui diſait, *Ma Reine.* Mais *Zadig* toûjours très diſtrait, prononça le nom d'*Aſtarté.* La Dame qui dans ces heureuſes circonſtances interprétait tout à ſon avantage, s'imagina que cela voulait dire, Vous êtes plus belle que la Reine *Aſtarté*; elle ſortit du Serrail de *Zadig* avec de très beaux préſens. Elle alla conter ſon avanture à l'Envieuſe, qui était ſon amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence: Il n'a pas daigné ſeulement, dit-elle, me r'attacher cette jarretière que voici, & dont je ne veux plus me ſervir. Oh! oh! dit la fortunée à l'Envieuſe, vous portez les mêmes jarretières que la Reine! Vous les prenez donc chez la même faiſeuſe? L'Envieuſe rêva profondément, ne répondit rien, & alla conſulter ſon mari l'Envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toûjours des diſtractions quand il donnait des audiences, & quand il jugeait; il ne ſavait à quoi les attribuer: c'était là ſa ſeule peine.

Il eut un ſonge: il lui ſemblait qu'il était couché d'abord ſur des herbes ſéches, parmi leſquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient, & qu'enſuite il repoſait mollement ſur un lit de roſes dont il ſortait un ſerpent qui le bleſſait au cœur de ſa langue acerée & envenimée. Hélas, diſait-il, j'ai été longtems couché ſur ces herbes ſéches & piquantes, je ſuis maintenant ſur le lit de roſes; mais quel ſera le ſerpent?

 La

La Jalousie.

LE malheur de *Zadig* vint de ſon bonheur même, & ſurtout de ſon mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le Roi & avec *Aſtarté* ſon auguſte épouſe. Les charmes de ſa converſation redoublaient encor par cette envie de plaire qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté ; ſa jeuneſſe & ſes graces firent inſenſiblement ſur *Aſtarté* une impreſſion dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa paſſion croiſſait dans le ſein de l'innocence. *Aſtarté* ſe livrait ſans ſcrupule & ſans crainte au plaiſir de voir & d'entendre un homme cher à ſon époux & à l'Etat ; elle ne ceſſait de le vanter au Roi ; elle en parlait à ſes femmes, qui enchériſſaient encor ſur ſes louanges ; tout ſervait à enfoncer dans ſon cœur le trait qu'elle ne ſentait pas. Elle faiſait des préſens à *Zadig*, dans leſquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne penſait ; elle croyait ne lui parler qu'en Reine contente de ſes ſervices, & quelquefois ſes expreſſions étaient d'une femme ſenſible..

Aſtarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïſſait tant les borgnes, & que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité d'*Aſtarté*, ſes diſcours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, & qui ſe fi-

fixaient ſur les ſiens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il apella à ſon ſecours la Philoſophie, qui l'avait toujours ſecouru; il n'en tira que des lumiéres, & n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnaiſſance, la Majeſté ſouveraine violée ſe préſentaient à ſes yeux comme des Dieux vengeurs; il combattait, il triomphait, mais cette victoire qu'il falait remporter à tous momens lui coutait des gémiſſemens & des larmes. Il n'oſait plus parler à la Reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ſes yeux ſe couvraient d'un nuage; ſes diſcours étaient contraints & ſans ſuite; il baiſſait la vûe; & quand malgré lui ſes regards ſe tournaient vers *Aſtarté*, ils rencontraient ceux de la Reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme: ils ſemblaient ſe dire l'un à l'autre; Nous nous adorons & nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig ſortait d'auprès d'elle, égaré, éperdu, le cœur ſurchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter: dans la violence de ces agitations, il laiſſa pénétrer ſon ſecret à ſon ami *Cador*, comme un homme qui ayant ſoutenu longtems les atteintes d'une vive douleur fait enfin connaître ſon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, & par la ſueur froide qui coule ſur ſon front.

Cador lui dit: J'ai déja démêlé les ſentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même; les paſſions ont des ſignes auxquels on ne peut

ſe méprendre; jugez, mon cher *Zadig*, puiſque j'ai lû dans votre cœur, ſi le Roi n'y découvrira pas un ſentiment qui l'offenſe. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous réſiſtez à votre paſſion avec plus de force que la Reine ne combat la ſienne, parce que vous êtes Philoſophe, & parce que vous êtes *Zadig*. *Aſtarté* eſt femme, elle laiſſe parler ſes regards avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne ſe croit pas encor coupable. Malheureuſement raſſûrée ſur ſon innocence, elle néglige des dehors néceſſaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à ſe reprocher. Si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous ſauriez tromper tous les yeux: une paſſion naiſſante & combattuë éclate; un amour ſatisfait ſait ſe cacher. *Zadig* frémit à la propoſition de trahir le Roi ſon bienfaiteur; & jamais il ne fut plus fidèle à ſon Prince, que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la Reine prononçait ſi ſouvent le nom de *Zadig*; ſon front ſe couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt ſi animée, tantôt ſi interdite, quand elle lui parlait en préſence du Roi; une rêverie ſi profonde s'emparait d'elle, quand il était ſorti, que le Roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, & imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua ſurtout, que les babouches de ſa femme étaient bleuës, & que les babouches de *Zadig* étaient bleues; que les rubans de ſa femme étaient jaunes, & que le bonnet de *Zadig* était jaune: c'était-là de terribles indices pour un Prin-

Prince délicat. Les ſoupçons ſe tournèrent en certitude dans ſon eſprit aigri.

Tous les eſclaves des Rois & des Reines ſont autant d'eſpions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Aſtarté* était tendre, & que *Moabdar* était jaloux. L'Envieux engagea l'Envieuſe à envoyer au Roi ſa jarretière, qui reſſemblait à celle de la Reine. Pour ſurcroit de malheur cette jarretière était bleuë. Le Monarque ne ſongea plus qu'à la manière de ſe venger. Il réſolut une nuit d'empoiſonner la Reine, & de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable Eunuque, exécuteur de ſes vengeances. Il y avait alors dans la chambre du Roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas ſourd. On le ſouffrait toujours: il était témoin de ce qui ſe paſſait de plus ſecret, comme un animal domeſtique. Ce petit muet était très attaché à la Reine & à *Zadig*. Il entendit avec autant de ſurpriſe que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures? Il ne ſavait pas écrire, mais il avait apris à peindre, & ſavait ſurtout faire reſſembler. Il paſſa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la Reine. Son deſſein repréſentait le Roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à ſon eunuque; un cordeau bleu, & un vaſe ſur une table, avec des jarretiéres bleues, & des rubans jaunes; la Reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ſes femmes;

& *Zadig* étranglé à ſes pieds. L'Horiſon repréſentait un Soleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait ſe faire aux premiers rayons de l'Aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Aſtarté*, la réveilla, & lui fit entendre qu'il falait dans l'inſtant même porter ce tableau à la Reine.

Cependant au milieu de la nuit, on vient fraper à la porte de *Zadig*; on le réveille; on lui donne un billet de la Reine; il doute ſi c'eſt un ſonge; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut ſa ſurpriſe, & qui pourait exprimer la conſternation & le deſeſpoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'inſtant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez*, Zadig, *je vous l'ordonne au nom de nôtre amour & de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable; mais je ſens que je vais mourir criminelle?*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fit venir *Cador*; & ſans lui rien dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir, & de prendre ſur le champ la route de Memphis. Si vous oſez aller trouver la Reine, lui dit-il, vous hâtez ſa mort; ſi vous parlez au Roi, vous la perdez encore. Je me charge de ſa deſtinée: ſuivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, & je vous aprendrai ce qui ſe ſera paſſé à Babylone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la courſe vers une porte ſecrette du Palais; il fit monter *Za*-

dig,

dig, qu'il falut porter, & qui était prêt de rendre l'ame. Un ſeul domeſtique l'accompagna: & bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement & dans la douleur, perdit ſon ami de vûë.

Cet illuſtre fugitif arrivé ſur le bord d'une colline, dont on voyait Babylone, tourna la vûë ſur le Palais de la Reine, & s'évanoüit: il ne reprit ſes ſens que pour verſer des larmes, & pour ſouhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la deſtinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la premiére Reine du Monde, il fit un moment de retour ſur lui-même, & s'écria: Qu'eſt-ce donc que la vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous ſervi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troiſiéme qui n'eſt point coupable, & qui eſt plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une ſource de malédictions, & je n'ai été élevé au comble de la grandeur, que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'euſſe été méchant, comme tant d'autres, je ſerais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funeſtes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort ſur le viſage, & l'ame abîmée dans l'excès d'un ſombre déſeſpoir, il continuait ſon voyage vers l'Egypte.



La

La Femme battuë.

ZAdig dirigeait ſa route ſur les Etoiles. La Conſtellation d'*Orion*, & le brillant Aſtre de *Syrius* le guidaient vers le pôle de *Canope*. Il admirait ces vaſtes globes de lumiére qui ne paraiſſent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la Terre, qui n'eſt en effet qu'un point imperceptible dans la Nature, paraît à notre cupidité quelque choſe de ſi grand, & de ſi noble. Il ſe figurait alors les hommes tels qu'ils ſont en effet, des inſectes ſe dévorant les uns les autres ſur un petit atome de bouc. Cette image vraie ſemblait anéantir ſes malheurs en lui retraçant le néant de ſon être & celui de Babylone. Son ame s'élançait juſques dans l'infini, & contemplait, détachée de ſes ſens, l'ordre immuable de l'Univers. Mais lorſqu'enſuite rendu à lui-même, & rentrant dans ſon cœur, il penſait qu'*Aſtarté* était peut-être morte pour lui, l'Univers diſparaiſſait à ſes yeux, & il ne voyait dans la Nature entiére qu'*Aſtarté* mourante & *Zadig* infortuné. Comme il ſe livrait à ce flux & à ce reflux de Philoſophie ſublime & de douleur accablante, il avançait vers les frontiéres de l'Egypte; & déja ſon domeſtique fidéle était dans la premiére bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant ſe promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin, une femme

me éplorée qui appellait le Ciel & la Terre à ſon ſecours, & un homme furieux qui la ſuivait. Elle était déja atteinte par lui; elle embraſſait ſes genoux. Cet homme l'accablait de coups & de reproches. Il jugea à la violence de l'Egyptien, & aux pardons réitérés que lui demandait la Dame, que l'un était un jaloux, & l'autre une infidéle; mais quand il eut conſidéré cette femme, qui était d'une beauté touchante, & qui même reſſemblait un peu à la malheureuſe *Aſtarté*, il ſe ſentit pénétré de compaſſion pour elle, & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des ſanglots: tirez-moi des mains du plus barbare des hommes: ſauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut ſe jetter entre elle & ce barbare. Il avait quelque connaiſſance de la langue Egyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de reſpecter la beauté & la faibleſſe. Pouvez-vous outrager ainſi un chef-d'œuvre de la Nature, qui eſt à vos pieds, & qui n'a pour ſa défenſe que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc auſſi, & c'eſt de toi qu'il faut que je me venge. En diſant ces paroles, il laiſſe la Dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, & prenant ſa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de ſang froid, évitat aiſément le coup d'un furieux. Il ſe ſaiſit de la lance près du fer dont elle eſt armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle ſe briſe entre leurs mains. L'Egyptien tire ſon épée: *Zadig* s'arme de la ſienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-

ci

ci porte cent coups précipités; celui-là les pare avec adreſſe. La Dame aſſiſe ſur un gazon, rajuſte ſa coëffure, & les regarde. L'Egyptien était plus robuſte que ſon adverſaire; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci ſe battait en homme dont la tète conduiſait le bras, & celui-là comme un emporté, dont une colére aveugle guidait les mouvemens au hazard. *Zadig* paſſe à lui, & le déſarme; & tandis que l'Egyptien devenu plus furieux veut ſe jetter ſur lui, il le ſaiſit, le preſſe, le fait tomber en lui tenant l'épée ſur la poitrine, il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui, tire ſon poignard; il en bleſſe *Zadig* dans le tems même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné, lui plonge ſon épée dans le ſein. L'Egyptien jette un cri horrible, & meurt en ſe débattant. *Zadig* alors s'avança vers la Dame, & lui dit d'une voix ſoumiſe: Il m'a forcé de le tuer: je vous ai vengée; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aye jamais vû. Que voulez-vous maintenant de moi, Madame? Que tu meures, ſcélérat, lui répondit-elle, que tu meures; tu as tué mon amant; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig*; il vous battait de toutes ſes forces, & il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'avez conjuré de vous ſecourir. Je voudrais qu'il me battît encor, reprit la Dame, en pouſſant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalouſie. Plût au Ciel qu'il me battît, & que tu fuſ-

ſes

ſes à ſa place. *Zadig* plus ſurpris & plus en colére qu'il ne l'avait été de ſa vie, lui dit: Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battiſſe à mon tour, tant vous êtes extravagante: mais je n'en prendrai pas la peine. Là-deſſus, il remonta ſur ſon chameau, & avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il ſe retourne au bruit que faiſaient quatre couriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria: C'eſt elle-même; elle reſſemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarraſſérent pas du mort, & ſe ſaiſirent incontinent de la Dame. Elle ne ceſſait de crier à *Zadig*: Secourez-moi encore une fois, étranger généreux: je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, & je ſuis à vous juſqu'au tombeau. L'envie avait paſſé à *Zadig* de ſe battre deſormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs, il était bleſſé; ſon ſang coulait; il avait beſoin de ſecours; & la vûë des quatre Babyloniens probablement envoyés par le Roi *Moabdar*, le rempliſſaient d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babylone venaient prendre cette Egyptienne, mais encor plus étonné du caractère de cette Dame.



L'Eſ-

L'Esclavage.

Comme il entrait dans la Bourgade Egyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait: Voilà celui qui a enlevé la belle *Missouf*, & qui vient d'assassiner *Clétofis*. Messieurs, dit-il, Dieu me préserve d'enlever jamais votre belle *Missouf*; elle est trop capricieuse; & à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point assassiné; je me suis défendu seulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grace pour la belle *Missouf*, qu'il battait impitoyablement. Je suis un étranger, qui vient chercher un azile dans l'Egypte ; & il n'y a pas d'aparence, qu'en venant demander votre protection, j'aye commencé par enlever une femme, & par assassiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors justes & humains. Le peuple conduisit *Zadig* à la Maison de Ville. On commença par le faire panser de sa blessure, & ensuite on l'interrogea, lui & son domestique séparément, pour savoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un assassin; mais il était coupable du sang d'un homme; la loi le condamnait à être esclave. On vendit au profit de la Bourgade ses deux chameaux. On distribua aux habitans tout l'or qu'il avait aporté ; sa personne fut exposée en vente dans la place

place publique, ainſi que celle de ſon compagnon de voyage. Un Marchand Arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère; mais le valet plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chérement que le maître. On ne faiſait pas de comparaiſon entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc eſclave ſubordonné à ſon valet: on les attacha enſemble avec une chaîne qu'on leur paſſa aux pieds, & en cet état ils ſuivirent le Marchand Arabe dans ſa maiſon. *Zadig* en chemin conſolait ſon domeſtique, & l'exhortait à la patience; mais ſelon ſa coutume, il faiſait des réflexions ſur la vie humaine. Je vois, lui diſait-il, que les malheurs de ma deſtinée ſe répandent ſur la tienne. Tout m'a tourné juſqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu paſſer une chienne; j'ai penſé être empalé pour un grifon; j'ai été envoyé au ſuplice, parce que j'avais fait des vers à la louange du Roi; j'ai été ſur le point d'être étranglé, parce que la Reine avait des rubans jaunes; & me voici eſclave avec toi, parce qu'un brutal a battu ſa maîtreſſe. Allons, ne perdons point courage; tout ceci finira peut-être; il faut bien que les Marchands Arabes ayent des eſclaves; & pourquoi ne le ſerais-je pas comme un autre, puiſque je ſuis homme comme un autre? Ce Marchand ne ſera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ſes eſclaves, s'il en veut tirer des ſervices. Il parlait ainſi, & dans le fond de ſon cœur, il était

était occupé du fort de la Reine de Babylone.

Sétoc le Marchand partit deux jours après pour l'Arabie déferte, avec fes efclaves & fes chameaux. Sa Tribu habitait vers le défert d'Oreb. Le chemin fut long & pénible. *Sétoc* dans la route faifait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux ; & toutes les petites diftinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb : on repartit fa charge fur le dos de chacun des ferviteurs; *Zadig* en eut fa part. *Sétoc* fe mit à rire en voyant tous fes efclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raifon, & lui aprit les loix de l'équilibre. Le Marchand étonné, commença à le regarder d'un autre œuil. *Zadig* voyant qu'il avait excité fa curiofité , la redoubla, en lui aprenant beaucoup de chofes qui n'étaient point étrangères à fon commerce; les pefanteurs fpécifiques des métaux & des denrées, fous un volume égal; les propriétés de plufieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un Sage. *Setoc* lui donna la préférence fur fon camarade, qu'il avait tant eftimé. Il le traita bien, & n'eut pas fujet de s'en repentir.

Arrivé dans fa Tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq-cent onces d'argent à un Hébreu, auquel il les avait prètées en préfence de deux témoins ; mais ces deux témoins étaient morts, & l'Hébreu ne pouvant être con-

convaincu, s'apropriait l'argent du Marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. *Sétoc* confia sa peine à *Zadig*, qui était devenu son conseil. En quel endroit, demanda *Zadig*, pretates-vous vos cinq-cent onces à cet infidéle? Sur une large pierre, répondit le Marchand, qui est auprès du mont Oreb. Quel est le caractère de votre débiteur? dit *Zadig*: Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*: mais je vous demande, si c'est un homme vif ou flegmatique, avisé ou imprudent. C'est de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaisse. Eh bien, insista *Zadig*, permettez que je plaide votre cause devant le Juge. En effet, il cita l'Hébreu au Tribunal, & il parla ainsi au Juge: Oreiller du Trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq-cent onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins? dit le Juge. Non, ils sont morts: mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; & s'il plait à Votre Grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage. Nous resterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne: je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très-volontiers, répondit le Juge, & il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience; Eh bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'est pas encore venue? L'Hébreu en riant répondit: Votre Grandeur

reſterait ici juſqu'à demain, que la pierre ne ſerait pas encor arrivée ; elle eſt à plus de ſix milles d'ici ; & il faudrait quinze hommes pour la remuer. Eh bien, s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage : puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avoue donc que c'eſt ſur elle que l'argent fut compté. L'Hébreu déconcerté, fut bientôt contraint de tout avouer. Le Juge ordonna qu'il ſerait lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu les cinq-cent onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave *Zadig* & la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.



Le

Le Bucher.

SEtoc enchanté, fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui, qu'avait fait le Roi de Babylone; & *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture & de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée Céleste, c'est-à-dire, le Soleil, la Lune & les Etoiles, selon l'ancien usage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, disait *Sétoc*, ce sont des ètres éternels dont nous tirons tous nos avantages: ils animent la Nature: ils réglent les Saisons: ils sont d'ailleurs si loin de nous, qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la Mer Rouge qui porte vos marchandises aux Indes. Pourquoi ne serait-elle pas aussi ancienne que les Etoiles? Et si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui est aux extrémités du Monde. Non, disait *Sétoc*, les Etoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le soir venu, *Za-*

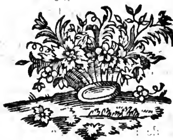
dig alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec *Sétoc*; & dès que son patron parut, il se jetta à genoux devant ces cires allumées, & leur dit, Eternelles & brillantes clartés, soyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il se mit à table, sans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc? lui dit *Sétoc* étonné. Je fais comme vous, répondit *Zadig*; j'adore ces chandèles, & je néglige leur Maître & le mien. *Sétoc* comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de son esclave entra dans son ame; il ne prodigua plus son encens aux créatures, & adora l'Etre éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse venue originairement de Scythie, & qui s'étant établie dans les Indes par le crédit des Bracmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, & que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fete solemnelle, qui s'appellait *le Bucher du veuvage*: La Tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brulées, était la plus considérée. Un Arabe de la Tribu de *Sétoc* étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour & l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours & des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc*, combien cette horrible coutume était contraire au bien du Genre humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves, qui pouvaient donner des enfans à l'Etat, ou du moins

moins élever les leurs; & il le fit convenir qu'il falait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. *Sétoc* répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le tems a consacrée? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux Chefs des Tribus, & je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle; & après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encor sur sa constance & sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari? lui dit-il. Moi? point du tout, répondit la Dame Arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insuportable; mais je suis fermement résolue de me jetter sur son bucher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. Ah! cela fait frémir la Nature, dit la Dame; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote; je serais perdue de réputation; & tout le monde se moquerait de moi, si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres, & par vanité, lui parla longtems d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, & parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? Hélas! dit la Dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Astarté*, pour ne pas éluder cette déclaration ; mais il alla dans l'instant trouver les Chefs des Tribus, leur dit ce qui s'était passé, & leur conseilla de faire une loi, par laquelle il ne serait permis à une veuve de se bruler, qu'après avoir entretenu un jeune homme, tete à tete, pendant une heure entiére. Depuis ce tems, aucune Dame ne se brula en Arabie. On eut au seul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siécles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.



Le

Le Souper.

SEtoc, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande Foire de Balzora, où devaient se rendre les plus grands Négocians de la Terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'Univers était une grande famille qui se rassemblait à Balzora. Il se trouva à table dès le second jour, avec un Egyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay, un Grec, un Celte, & plusieurs autres étrangers, qui dans leurs fréquens voyages vers le Golfe Arabique avaient apris assez d'Arabe pour se faire entendre. L'Egyptien paraissait fort en colére. Quel abominable pays que Balzora! disait-il; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde? Comment donc? dit *Sétoc*; sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? Sur le corps de ma tante, répondit l'Egyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; & je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide.

de. Tout en se courouçant, il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien le prenant par la main s'écria avec douleur : Ah! qu'allez-vous faire? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous en bien, dit le Gangaride. Il se pourait faire que l'ame de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, & vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la Nature. Que voulez-vous dire avec votre Nature & vos poules? reprit le colérique Egyptien; nous adorons un bœuf, & nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf; est il possible? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre; il y a cent-trente-cinq-mille ans que nous en usons ainsi; & personne parmi nous n'y trouve à redire. Ah! cent-trente-cinq-mille ans! dit l'Indien; ce compte est un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingt-mille que l'Inde est peuplée, & assurément nous sommes vos anciens; & *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels & à la broche. Voilà un plaisant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'Egyptien; qu'a donc fait votre *Brama* de si beau? Le Bramin répondit : C'est lui qui a apris aux hommes à lire & à écrire, & à qui toute la Terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un Caldéen qui était auprès de lui, c'est *le poisson Oannés* à qui on doit de si grands bienfaits; & il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde

vous

vous dira que c'était un Etre divin, qu'il avait la queuë dorée, avec une belle tête d'homme, & qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfans, qui furent Rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assûrément une très grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble & trop récente pour me rien disputer. La Nation Egyptienne ne compte que cent-trente-cinq-mille ans, & les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt-mille, tandis que nous avons des almanacs de quatre-mille siécles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, & je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannés*.

L'homme de Cambalu prenant la parole dit, Je respecte fort les Egyptiens, les Caldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poisson *Oannés*; mais peut-être que le *Li* (*), ou le *Tien*, comme on voudra l'apeller, vaut bien les bœufs & les poissons. Je ne dirai rien de mon pays; il est aussi grand que la terre d'Egypte, la Caldée & les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien: mais s'il falait parler d'almanacs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, & que nous

(*) Mots Chinois qui signifient proprement, *Li*, la lumiére naturelle, la raison, & *Tien*, le Ciel, & qui signifient aussi Dieu.

nous en avions de fort bons avant qu'on sût l'Arithmétique en Caldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le Grec : est-ce que vous ne savez pas que le Cahos est le pére de tout, & que la forme & la matiére ont mis le Monde dans l'état où il est? Ce Grec parla longtems; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui ayant beaucoup bû pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, & dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* & le Gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât; que pour lui il avait toujours du Gui dans sa poche; que les Scythes ses ancêtres étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation; & qu'enfin si quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui aprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, & *Sétoc* vit le moment où la table allait être ensanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin. Il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux; il lui dit qu'il avait raison, & lui demanda du Gui; il loua le Grec sur son éloquence, & adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très-peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit; Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils se récrièrent tous. N'est-il pas vrai, dit-il au Cel-

Celte, que vous n'adorez pas ce Gui, mais celui qui a fait le Gui & le chène? Affûrément, répondit le Celte. Et vous, Monfieur l'Egyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs? Oui, dit l'Egyptien. Le poiffon *Oannès*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la Mer & les poiffons. D'accord, dit le Caldéen. L'Indien, ajouta-t-il, & le Cathayen reconnaiffent comme vous un Premier Principe; je n'ai pas trop bien compris les chofes admirables que le Grec a dites, mais je fuis fûr qu'il admet auffi un Etre fupérieur, de qui la forme & la matiére dépendent. Le Grec qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris fa penfée. Vous ètes donc tous de même avis, repliqua *Zadig*, & il n'y a pas là de quoi fe quereller. Tout le monde l'embraffa. *Setoc* après avoir vendu fort cher fes denrées reconduifit fon ami *Zadig* dans fa Tribu. *Zadig* aprit en arrivant qu'on lui avait fait fon procès en fon abfence, & qu'il allait être brûlé à petit feu.



Les

Les Rendez-vous.

PEndant ſon voyage à Balzora les Prêtres des étoiles avaient réſolu de le punir. Les pierreries & les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bucher leur appartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fiſſent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accuſèrent donc *Zadig* d'avoir des ſentimens erronés ſur l'armée Céleſte ; ils dépoſèrent contre lui, & jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les Etoiles ne ſe couchaient pas dans la Mer. Ce blaſphême effroyable fit frémir les Juges ; ils furent prêts de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouïrent ces paroles impies, & ils l'auraient fait ſans doute, ſi *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur ils ſe contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* déſeſpéré employa en vain ſon crédit pour ſauver ſon ami, il fut bientôt obligé de ſe taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, & qui en avait l'obligation à *Zadig*, réſolut de le tirer du bucher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula ſon deſſein dans ſa tête, ſans en parler à perſonne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le ſauver : voici comme elle s'y prit en femme charitable & prudente.

Elle

Elle se parfuma; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche & le plus galant, & alla demander une audience secrette au Chef des Prètres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes: Fils ainé de la grande Ourse, frére du Taureau, cousin du grand Chien, (c'étaient les titres de ce Pontife) je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bucher de mon cher mari. En effet qu'avais-je à conserver? Une chair périssable, & qui est déja toute flétrie. En disant ces paroles elle tira, de ses longues manches de soye, ses bras nuds d'une forme admirable & d'une blancheur éblouïssante. Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le Pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, & sa bouche le confirma; il jura qu'il n'avait vû de sa vie de si beaux bras. Hélas! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reste; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la Nature eut jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'yvoire n'eût paru auprès que de la garence sur du buis, & les agneaux sortant du lavoir, auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ses grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre, ses joues animées de la plus belle pourpre mèlée au blanc de lait le plus pur, son nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ses lévres qui étaient comme deux bor-

bordures de corail renfermant les plus belles perles de la Mer d'Arabie, tout cela ensemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grace de *Zadig*. Hélas! dit-il, ma belle Dame, quand je vous accorderais sa grace, mon indulgence ne servirait de rien; il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le Pretre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona*; ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le Soleil sera couché, & dès que la brillante étoile *Sheat* sera sur l'Horison. Vous me trouverez sur un sopha couleur de rose, & vous en userez comme vous pourez avec votre servante. Elle sortit alors emportant avec elle la signature, & laissa le vieillard plein d'amour & de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner; il but une liqueur composée de la canelle de Ceilan, & des précieuses épices de Tidor & de Ternate, & attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vint à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le second Pontife. Celui-ci l'assûra que le Soleil, la Lune & tous les feux du Firmament n'étaient que des feux folets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grace, & on lui proposa d'en donner le même prix. Elle se laissa vaincre, & donna rendez-vous au second Pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De-là elle passa chez

chez le troisiéme & chez le quatriéme Prêtre, prenant toujours une signature, & donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les Juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent: elle leur montra les quatre noms, & leur dit à quel prix les Prêtres avaient vendu la grace de *Zadig*; chacun d'eux arriva à l'heure prescrite. Chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères, & plus encor d'y trouver les Juges devant qui leur honte fut manifestée. *Zadig* fut sauvé. *Sétoc* fut si charmé de l'habileté d'*Almona*, qu'il en fit sa femme. *Zadig* partit après s'être jetté aux pieds de sa belle libératrice. *Sétoc* & lui se quittèrent en pleurant, en se jurant une amitié éternelle, & en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours pensant à la malheureuse *Astarté*, & toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui & à le persécuter. Quoi, disait-il, quatre-cent onces d'or pour avoir vû passer une chienne! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du Roi! prêt à être étranglé, parce que la Reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet! réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait; & sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves Arabes!

Le Brigand.

EN arrivant aux frontiéres qui séparent l'Arabie Pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des Arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait: Tout ce que vous avez nous apartient, & votre personne apartient à notre maître. *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversérent morts les premiers Arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point & résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer longtems. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vû d'une fenètre les prodiges de valeur que faisait *Zadig*, conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, & vint lui-même écarter ses gens, & délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi-bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paraissez un si brave homme, que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter; & le soir *Arbogad* voulut souper avec *Zadig*.

Le Seigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle voleurs; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de

mau-

mauvaises; il volait avec une rapacité furieuse, & donnait libéralement: intrépide dans l'action, assez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, & surtout plein de franchise. *Zadig* lui plut beaucoup; sa conversation qui s'anima fit durer le repas: enfin *Arbogad* lui dit: Je vous conseille de vous enrôler sous moi, vous ne sauriez mieux faire; ce métier-ci n'est pas mauvais, vous pourez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel tems vous exercez cette noble profession? Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le Seigneur. J'étais valet d'un Arabe assez habile; ma situation m'était insupportable. J'étais au désespoir de voir que dans toute la Terre qui apartient également aux hommes, la Destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe, qui me dit: Mon fils, ne désespérez pas; il y avait autrefois un grain de sable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts; au bout de quelques années il devint diamant; & il est à présent le plus bel ornement de la Couronne du Roi des Indes. Ce discours me fit impression; j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux; je m'associai des camarades; je me mis en état de voler de petites caravanes; ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes & moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, & je fus même dédommagé avec usure: on me considéra beaucoup; je devins Seigneur Bri-

gand; j'acquis ce château par voie de fait. Le Satrape de Syrie voulut m'en déposséder; mais j'étais déja trop riche pour avoir rien à craindre; je donnai de l'argent au Satrape, moyennant quoi je conservai ce château, & j'agrandis mes domaines; il me nomma même Trésorier des tributs que l'Arabie Pétrée payait au Roi des Rois. Je fis ma Charge de receveur, & point du tout celle de payeur.

Le grand Desterham de Babylone envoya ici au nom du Roi *Moabdar* un petit Satrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre: j'étais instruit de tout: je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cent pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand; il est aujourdhui un de mes meilleurs officiers, & des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* est tué, & que tout est en confusion dans Babylone.

Moabdar est tué! dit *Zadig*; & qu'est devenue la Reine *Astarté*? Je n'en sais rien, reprit *Arbogad*. Tout ce que je sais, c'est que *Moabdar* est devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone est un grand coupe-gorge, que tout l'Empire est désolé, qu'il y a de beaux coups à faire encor, & que pour ma part j'en ai fait d'admira-

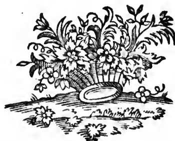
bles.

bles. Mais la Reine ? dit *Zadig*; de grace, ne favez-vous rien de la destinée de la Reine ? On m'a parlé d'un Prince d'Hyrcanie, reprit-il; elle est probablement parmi ses concubines, si elle n'a pas été tuée dans le tumulte; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses; je n'en garde aucune; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang; une Reine qui serait laide ne trouverait pas marchand; peut-être ai-je vendu la Reine *Astarté*, peut-être est-elle morte; mais peu m'importe, & je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il bûvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* bûvait toujours, faisait des contes, répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à se rendre aussi heureux que lui. Enfin doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil tranquille. *Zadig* passa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, disait-il, le Roi est devenu fou ? il est tué ? Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'Empire est déchiré, & ce brigand est heureux. O Fortune ! ô Destinée ! Un voleur est heureux, & ce que la Nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse, ou vit dans un état pire que la mort. O *Astarté* ! qu'êtes-vous devenue ?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé, perſonne ne lui répondit ; on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquètes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confuſion tumultueuſe, ce fut la permiſſion de partir. Il en profita ſans tarder, plus abîmé que jamais dans ſes réflexions douloureuſes.

Zadig marchait inquiet, agité, l'eſprit tout occupé de la malheureuſe *Aſtarté*, du Roi de Babylone, de ſon fidéle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme ſi capricieuſe que des Babyloniens avaient enlevée ſur les confins de l'Egypte ; enfin de tous les contretems & de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.



Le Pêcheur.

A Quelques lieues du château d'*Arbogad* il se trouva sur le bord d'une petite riviére, toujours déplorant sa destinée, & se regardant comme le modéle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, & levant les yeux vers le Ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crème dans Babylone, & j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme de ma sorte pût posséder ; & j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vûe pillée & détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, & je ne prends pas un poisson. O mon filet ! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jetter. En disant ces mots il se léve, & s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter & finir sa vie.

Eh quoi ! se dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi ? L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi promte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri & consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul. Mais, selon

lon *Zoroastre*, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs? dit *Zadig* au pecheur. C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback auprès de Babylone, & je faisais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la creme de l'Empire. La Reine *Astarté* & le fameux Ministre *Zadig* les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six-cent fromages. J'allai un jour à la ville pour etre payé; j'apris en arrivant dans Babylone que la Reine & *Zadig* avaient disparu. Je courus chez le Seigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vû; je trouvai les Archers du grand Desterham, qui munis d'un papier royal pillaient sa maison loyalement & avec ordre. Je volai aux cuisines de la Reine; quelques-uns des Seigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte; d'autres dirent qu'elle était en prison; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite; mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le Seigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques: nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrace. Il l'accorda à ma femme, & me la refusa. Elle était plus blanche que ses fromages à la crème, qui commen-

mencèrent mon malheur ; & l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'eſt ce qui fit qu'*Orcan* la retint, & me chaſſa de ſa maiſon. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un déſeſpéré. Elle dit au porteur: Ah, ah, oui, je ſai quel eſt l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crème excellens ; qu'on m'en apporte, & qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adreſſer à la Juſtice. Il me reſtait ſix onces d'or : il falut en donner deux onces à l'Homme de Loi que je conſultai, deux au Procureur qui entreprit mon affaire, deux au Sécretaire du premier Juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encor commencé, & j'avais déja dépenſé plus d'argent que mes fromages & ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maiſon pour avoir ma femme.

Ma maiſon valait bien ſoixante onces d'or : mais on me voyait pauvre & preſſé de vendre ; le premier à qui je m'adreſſai m'en offrit trente onces, le ſecond vingt, & le troiſiéme dix. J'étais prêt enfin de conclure, tant j'étais aveuglé, lorſqu'un Prince d'Hyrcanie vint à Babylone, & ravagea tout ſur ſon paſſage. Ma maiſon fut d'abord ſaccagée, & enſuite brûlée.

Ayant ainſi perdu mon argent, ma femme & ma maiſon, je me ſuis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de ſubſiſter du métier de pêcheur : les poiſſons ſe moquent de moi comme les hommes. Je ne prens rien, je

meurs de faim; & ſans vous, auguſte conſolateur, j'allais mourir dans la riviére.

Le pècheur ne fit point ce récit tout de ſuite; car à tout moment *Zadig* émû & tranſporté lui diſait; Quoi! vous ne ſavez rien de la deſtinée de la Reine? Non, Seigneur, répondait le pècheur; mais je ſais que la Reine & *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crème, qu'on a pris ma femme, & que je ſuis au déſeſpoir. Je me flate, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig*; il eſt honnète homme; & s'il retourne à Babylone, comme il l'eſpère, il vous donnera plus qu'il ne ne vous doit: mais pour votre femme qui n'eſt pas ſi honnète, je vous conſeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone; j'y ſerai avant vous, parce que je ſuis à cheval, & que vous êtes à pied. Adreſſez-vous à l'illuſtre *Cador*; dites-lui que vous avez rencontré ſon ami; attendez-moi chez lui; allez, peut-être ne ſerez-vous pas toujours malheureux.

O puiſſant *Oroſmade*, continua-t-il, vous vous ſervez de moi pour conſoler cet homme; de qui vous ſervirez-vous pour me conſoler? En parlant ainſi il donnait au pècheur la moitié de tout l'argent qu'il avait aporté d'Arabie; & le pècheur confondu & ravi, baiſait les pieds de l'ami de *Cador*, & diſait, Vous êtes un Ange ſauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, & verſait des larmes. Quoi, Seigneur, s'écria le pècheur, vous ſeriez donc auſſi malheureux,

heureux, vous qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit ? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, & que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme ? dit le pècheur. Ce mot rappella dans l'esprit de *Zadig* toutes ses avantures ; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la Reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah ! dit-il au pècheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la Destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le Seigneur *Cador*, & attends-moi. Ils se séparèrent : le pècheur marcha en remerciant son destin, & *Zadig* courut en accusant toujours le sien.



Le

Le Basilic.

ARrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes, qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'aprocher de l'une d'elles, & de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien, répondit la Syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig*; oserai-je vous prier de m'aprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? C'est un Basilic, dit-elle. Un Basilic, Madame? Et pour quelle raison, s'il vous plait cherchez-vous un Basilic? C'est pour notre Seigneur & Maitre *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette riviére, au bout de la prairie. Nous sommes ses très-humbles esclaves; le Seigneur *Ogul* est malade; son Médecin lui a ordonné de manger un Basilic cuit dans l'eau rose; & comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le Seigneur *Ogul* a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un Basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plait; car vous voyez ce qu'il m'en couterait, si j'étais prévenuë par mes compagnes.

Zadig laissa cette Syrienne & les autres chercher leur Basilic, & continua de marcher dans

la

la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruiſſeau, il y trouva une autre Dame couchée ſur le gazon, & qui ne cherchait rien. Sa taille paraiſſait majeſtueuſe, mais ſon viſage était couvert d'un voile. Elle était panchée vers le ruiſſeau; de profonds ſoupirs ſortaient de ſa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères ſur un ſable fin qui ſe trouvait entre le gazon & le ruiſſeau. *Zadig* eut la curioſité de voir ce que cette femme écrivait; il s'aprocha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné : puis parut un D, il treſſaillit. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la ſienne, quand il vit les deux derniéres lettres de ſon nom. Il demeura quelque tems immobile; enfin rompant le ſilence d'une voix entrecoupée; O généreuſe Dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oſer vous demander par quelle avanture étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la Dame releva ſon voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jetta un cri d'attendriſſement, de ſurpriſe & de joie, & ſuccombant ſous tous les mouvemens divers qui aſſaillaient à la fois ſon ame, elle tomba évanouïe entre ſes bras. C'était *Aſtarté* elle-même, c'était la Reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, & qu'il ſe reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré, & tant craint la deſtinée. Il fut un moment privé de l'uſage de ſes ſens; & quand il eut attaché ſes regards ſur les yeux d'*Aſtarté*, qui ſe rouvraient avec une langueur mélée de

con-

confusion & de tendresse : O puissances immortelles ! s'écria-t-il, qui présidez aux Destins des faibles humains, me rendez-vous *Astarté?* en quels tems, en quels lieux, en quel état la revois-je ? Il se jetta à genoux devant *Astarté*, & il attacha son front à la poussière de ses pieds. La Reine de Babylone le relève, & le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau ; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux, dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours, que ses gémissemens interrompaient ; elle l'interrogeait sur le hazard qui les rassemblait, & prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs, & voulait savoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle avanture il se trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuse & respectable Reine ! comment vous retrouvai-je en ce lieu écarté, vètue en esclave, & accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un Basilic pour le faire cuire dans de l'eau rose par ordonnance du Médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur Basilic, dit la belle *Astarté*, je vais vous aprendre tout ce que j'ai souffert, & tout ce que je pardonne au Ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le Roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; & ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler, & de m'empoisonner. Vous savez comme le Ciel permit que

que mon petit muet m'avertit de l'ordre de ſa ſublime Majeſté. A peine le fidéle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir & de partir, qu'il oſa entrer chez moi au milieu de la nuit par une iſſue ſecrette. Il m'enleva, & me conduiſit dans le Temple d'*Oroſmade*, où le Mage ſon frère m'enferma dans cette ſtatue coloſſale, dont la baſe touche aux fondemens du Temple, & dont la tète atteint la voute. Je fus là comme enſevelie, mais ſervie par le Mage, & ne manquant d'aucune choſe néceſſaire. Cependant au point du jour l'Apoticaire de Sa Majeſté entra dans ma chambre avec une potion mèlée de juſquiame, d'opium, de cigue, d'hellébore noire & d'aconit; & un autre Officier alla chez vous avec un lacet de ſoye bleue. On ne trouva perſonne. *Cador* pour mieux tromper le Roi feignit de venir nous accuſer tous deux. Il dit, que vous aviez pris la route des Indes, & moi celle de Memphis : on envoya des ſatellites après vous & après moi.

Les couriers qui me cherchaient ne me connaiſſaient pas. Je n'avais preſque jamais montré mon viſage qu'à vous ſeul, en préſence & par ordre de mon époux. Ils coururent à ma pourſuite, ſur le portrait qu'on leur faiſait de ma perſonne : une femme de la même taille que moi, & qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards ſur les frontiéres de l'Egypte. Elle était éplorée, errante. Ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la Reine de Babylone; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur mépriſe fit entrer d'abord le Roi dans une violen-

te

te colère : mais bientôt ayant confidéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, & fut consolé. On l'appellait *Miffouf*. On m'a dit depuis que ce nom signifie en langue Egyptienne *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le subjugua au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se dévelopa tout entier ; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le Chef des Mages, qui était vieux & gouteux, de danser devant elle ; & sur le refus du Mage, elle le perfécuta violemment. Elle ordonna à son grand-Ecuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand-Ecuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier, il falut qu'il fit la tourte ; & on le chassa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand-Ecuyer à son nain, & la place de Chancelier à un Page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le Roi, qui avait été assez honnête-homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner, & vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au Temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les Dieux pour *Miffouf* aux pieds de la statue où j'étais renfermée. J'élevai la voix ; je lui criai : *Les Dieux refusent les vœux d'un Roi devenu Tyran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable, pour épouser une extravagante.* *Moabdar* fut confondu de ces paroles, au point

que

que ſa tète ſe troubla. L'Oracle que j'avais rendu, & la tyrannie de *Miſſouf* ſuffiſaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie qui parut un châtiment du Ciel, fut le ſignal de la révolte. On ſe ſouleva, on courut aux armes. Babylone ſi longtems plongée dans une molleſſe oiſive, devint le théatre d'une guerre civile affreuſe. On me tira du creux de ma ſtatuë, & on me mit à la tète d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le Prince d'Hyrcanie aprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſiéme parti dans la Caldée. Il attaqua le Roi, qui courut au-devant de lui, avec ſon extravagante Egyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miſſouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuſſe priſe moi-même par un parti Hyrcanien, & qu'on me menât devant le Prince, préciſément dans le tems qu'on lui amenait *Miſſouf*. Vous ſerez flaté, ſans doute, en aprenant que le Prince me trouva plus belle que l'Egyptienne; mais vous ſerez fâché d'aprendre qu'il me deſtina à ſon ſerrail. Il me dit fort réſolument, que dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, & je tombais dans les chaînes d'un Barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang & mes ſentimens J'avais toujours entendu dire que le Ciel attachai

tachait aux perſonnes de ma ſorte, un caractére de grandeur, qui, d'un mot & d'un coup d'œil, faiſait rentrer dans l'abaiſſement du plus profond reſpect les téméraires qui oſaient s'en écarter. Je parlai en Reine; mais je fus traitée en Demoiſelle-ſuivante. L'Hircanien, ſans daigner ſeulement m'adreſſer la parole, dit à ſon eunuque noir, que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir ſoin de moi, & de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraichir le teint, & de me rendre plus digne de ſes faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais: il répliqua en riant, qu'on ne ſe tuait point, qu'il était fait à ces façons-là; & me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans ſa ménagerie. Quel état pour la premiére Reine de l'Univers, & je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig*!

A ces paroles il ſe jetta à ſes genoux, & les baigna de larmes. *Aſtarté* le releva tendrement, & elle continua ainſi. Je me voyais au pouvoir d'un Barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta ſon avanture d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le tems, par le dromadaire ſur lequel vous étiez monté, par toutes les circonſtances, que c'était *Zadig* qui avait combatu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fuſſiez à Memphis; je pris la réſolution de m'y retirer. Belle *Miſſouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaiſante que moi, vous diverti-
rez

rez bien mieux que moi le Prince d'Hyrcanie. Facilitez-moi les moyens de me ſauver, vous régnerez ſeule, vous me rendrez heureuſe, en vous débaraſſant d'une rivale. *Miſſouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc ſecrétement avec une eſclave Egyptienne.

J'étais déja près de l'Arabie, lorſqu'un fameux voleur, nommé *Arbogad*, m'enleva, & me vendit à des Marchands, qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le Seigneur *Ogul.* Il m'a achetée ſans ſavoir qui j'étais. C'eſt un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, & qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il eſt d'un embonpoint exceſſif, qui eſt toujours prêt à le ſuffoquer. Son Médecin qui n'a que peu de crédit auprès de lui, quand il digère bien, le gouverne deſpotiquement, quand il a trop mangé. Il lui a perſuadé qu'il le guérirait avec un baſilic cuit dans de l'eau roſe. Le Seigneur *Ogul* a promis ſa main à celle de ſes eſclaves, qui lui aporterait un baſilic. Vous voyez que je les laiſſe s'empreſſer à mériter cet honneur, & je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce baſilic, que depuis que le Ciel a permis que je vous reviſſe.

Alors *Aſtarté* & *Zadig* ſe dirent tout ce que des ſentimens longtems retenus, tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvaient inſpirer aux cœurs les plus nobles & les plus paſſionnés; & les Génies qui préſident à l'amour,

portèrent leurs paroles jufqu'à la fphére de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul*, fans avoir rien trouvé. *Zadig* fe fit préfenter à lui, & lui parla en ces termes: Que la fanté immortelle defcende du Ciel pour avoir foin de tous vos jours! Je fuis Médecin; j'ai accouru vers vous fur le bruit de votre maladie, & je vous ai aporté un bafilic cuit dans de l'eau-rofe. Ce n'eft pas que je prétende vous époufer. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune efclave de Babylone, que vous avez depuis quelques jours; & je confens de refter en efclavage à fa place, fi je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique Seigneur *Ogul*.

La propofition fut acceptée. *Aftarté* partit pour Babylone avec le domeftique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer inceffamment un courier, pour l'inftruire de tout ce qui fe ferait paffé. Leurs adieux furent auffi tendres que l'avait été leur reconnaiffance. Le moment où l'on fe retrouve, & celui où l'on fe fépare, font les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la Reine autant qu'il le jurait, & la Reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui difait.

Cependant *Zadig* parla ainfi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon bafilic, toute fa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans un petit outre bien enflé & couvert d'une peau fine: il faut que vous pouffiez cet outre de toute votre force, & que je vous le renvoye à plufieurs reprifes; & en peu de

de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout essouflé, & crut qu'il mourrait de fatigue. Le second il fut moins fatigué, & dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé, la légereté & la gayeté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, & vous avez été sobre, lui dit *Zadig* : aprenez qu'il n'y a point de basilic dans la Nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété & de l'exercice, & que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé, est un art aussi chimérique que la Pierre philosophale, l'Astrologie judiciaire, & la Théologie des Mages.

Le premier Médecin d'*Ogul* sentant combien cet homme était dangereux pour la Médecine, s'unit avec l'Apoticaire du Corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était prêt de périr pour avoir guéri un Seigneur gourmand. On l'invita à un excellent diner. Il devait être empoisonné au second service; mais il reçut un courier de la belle *Astarté* au premier. Il quitta la table & partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'afaire dans ce monde.



Les Combats.

LA Reine avait été reçûe à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle Princesse, qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le Prince d'Hyrcanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour Souverain. On ne voulut point que la premiére place du Monde, qui serait celle de mari d'*Astarté*, & de Roi de Babylone, dépendit des intrigues & des cabales. On jura de reconnaître pour Roi le plus vaillant & le plus sage. Une grande lice bordée d'Amphithéatres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la Ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes piéces. Chacun d'eux avait derriére les Amphithéatres un apartement séparé, où il ne devait être vû ni connu de personne. Il falait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre Chevaliers, devaient combattre ensuite les uns contre les autres; de façon que celui qui resterait le dernier maître du champ, serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, & expliquer les énigmes proposés par les Mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point Roi, & il falait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car

car on voulait abſolument pour Roi le plus vaillant & le plus ſage. La Reine pendant tout ce tems devait être étroitement gardée: on lui permettait ſeulement d'aſſiſter aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne ſouffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injuſtice.

Voilà ce qu'*Aſtarté* faiſait ſavoir à ſon amant, eſpérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur & d'eſprit que perſonne. Il partit, & pria *Vénus* de fortifier ſon courage, & d'éclairer ſon eſprit. Il arriva ſur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inſcrire ſa deviſe parmi celles des combattans, en cachant ſon viſage & ſon nom, comme la loi l'ordonnait; & alla ſe repoſer dans l'apartement qui lui échut par le ſort. Son ami *Cador* qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans ſa loge une armure complette, que la Reine lui envoyait. Il lui fit amener auſſi de ſa part le plus beau cheval de Perſe. *Zadig* reconnut *Aſtarté* à ces préſens: ſon courage & ſon amour en prirent de nouvelles forces & de nouvelles eſpérances.

Le lendemain la Reine étant venue ſe placer ſous un dais de pierreries, & les Amphithéatres étant remplis de toutes les Dames & de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le Cirque. Chacun d'eux vint mettre ſa deviſe aux pieds du grand Mage. On tira au ſort les deviſes; celle de *Zadig* fut la derniére. Le premier qui s'avança, était un Seigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu cou-

courageux, trés-mal-adroit, & ſans eſprit. Ses domeſtiques l'avaient perſuadé, qu'un homme comme lui devait être Roi : il leur avait répondu: Un homme comme moi doit régner; ainſi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un pannache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord à la manière dont *Itobad* gouvernait ſon cheval, que ce n'était pas un homme comme lui à qui le Ciel réſervait le Sceptre de Babylone. Le premier Cavalier qui courut contre lui, le déſarçonna; le ſecond le renverſa ſur la croupe de ſon cheval, les deux jambes en l'air, & les bras étendus. *Itobad* ſe remit, mais de ſi mauvaiſe grace, que tout l'Amphithéatre ſe mit à rire. Un troiſiéme ne daigna pas ſe ſervir de ſa lance; mais en lui faiſant une paſſe, il le prit par la jambe droite; & lui faiſant faire un demi-tour, il le fit tomber ſur le ſable: les Ecuyers des jeux accoururent à lui en riant, & le remirent en ſelle. Le quatriéme combattant le prend par la jambe gauche, & le fait tomber de l'autre côté. On le conduiſit avec des huées à ſa loge, où il devait paſſer la nuit, ſelon la loi; & il diſait en marchant à peine: Quelle avanture pour un homme comme moi!

Les autres Chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de ſuite; quelques-uns allèrent juſqu'à trois. Il n'y eut que le Prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à ſon tour: il déſarçonna quatre Cavaliers de ſui-

te

te avec toute la grace possible. Il falut donc voir qui serait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleuës & or, avec un pannache de même; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le Cavalier bleu & le Cavalier blanc. La Reine à qui le cœur palpitait, faisait des priéres au Ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes & des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lances, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la Reine, souhaitait qu'il y eût deux Rois dans Babylone. Enfin leurs chevaux étant lassés, & leurs lances rompuës, *Zadig* usa de cette addresse: il passe derriére le Prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, & caracolle autour d'*Otame* étendu sur la place. Tout l'Amphithéatre crie, Victoire au Cavalier blanc. *Otame* indigné se relève, tire son épée; *Zadig* saute de cheval le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'aréne, livrant un nouveau combat, où la force & l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur casque, les cloux de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frapent de pointe & de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions; le feu jaillit à tout moment des

des coups qu'ils ſe portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ſes eſprits, s'arrête, fait une feinte, paſſe ſur *Otame*, le fait tomber, le déſarme, & *Otame* s'écrie: O Chevalier blanc! c'eſt vous qui devez régner ſur Babylone. La Reine était au comble de la joie. On reconduiſit le Chevalier bleu & le Chevalier blanc chacun à leur loge, ainſi que tous les autres, ſelon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les ſervir, & leur aporter à manger. On peut juger ſi le petit muet de la Reine ne fut pas celui qui ſervit *Zadig*. Enſuite on les laiſſa dormir ſeuls juſqu'au lendemain matin, tems où le vainqueur devait aporter ſa deviſe au grand Mage, pour la confronter & ſe faire reconnaître.

Zadig dormit, quoiqu'amoureux, tant il était fatigué. *Itobad* qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il ſe leva pendant la nuit, entra dans ſa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec ſa deviſe, & mit ſon armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fiérement au grand Mage déclarer, qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé, pendant que *Zadig* dormait encor. *Aſtarté* ſurpriſe, & le déſeſpoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'Amphithéatre était déja preſque vuide, lorſque *Zadig* s'éveilla; il chercha ſes armes, & ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre choſe auprès de lui. Etonné & indigné, il les endoſſe avec fureur, il avance dans cet équipage. Tout

Tout ce qui était encor sur l'Amphithéatre & dans le Cirque, le reçut avec des huées. On l'entourait, on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échapa; il écarta à coups de sabre la populace qui osait l'outrager; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la Reine, il ne pouvait reclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainsi tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur & d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgraces, depuis l'avanture de la femme qui haïssait les borgnes, jusqu'à celle de son armure. Voilà ce que c'est, disait-il, de m'être éveillé trop tard; si j'avais moins dormi, je serais Roi de Babylone, je posséderais *Astarté*. Les sciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. Il lui échapa enfin de murmurer contre la Providence, & il fut tenté de croire que tout était gouverné par une Destinée cruelle qui oprimait les bons, & qui faisait prospérer les Chevaliers verds. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un Marchand passa, il la lui vendit à vil prix, & prit du Marchand une robe & un bonnet long. Dans cet équipage, il cotoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, & accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours.

L'Her-

L'Hermite.

IL rencontra en marchant un Hermite, dont la barbe blanche & vénérable lui defcendait jufqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre, qu'il lifait attentivement. *Zadig* s'arrêta, & lui fit une profonde inclination. L'Hermite le falua d'un air fi noble & fi doux, que *Zadig* eut la curiofité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lifait : C'eft le livre des Deftinées, dit l'Hermite, voulez-vous en lire quelque chofe? Il mit le livre dans les mains de *Zadig*, qui, tout inftruit qu'il était dans plufieurs langues, ne put déchifrer un feul caractère du livre. Cela redoubla encor fa curiofité. Vous me paraiffez bien chagrin, lui dit ce bon Pére. Hélas! que j'en ai fujet! dit *Zadig*. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous ferai-je utile. J'ai quelquefois répandu des fentimens de confolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* fe fentit du refpect pour l'air, pour la barbe, & pour le livre de l'Hermite. Il lui trouva dans la converfation des lumiéres fupérieures. L'Hermite parlait de la Deftinée, de la Juftice, de la Morale, du Souverain bien, de la Faibleffe humaine, des Vertus & des Vices, avec une éloquence fi vive & fi touchante, que *Zadig* fe fentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec inftance de ne le point quitter, jufqu'à ce qu'ils

qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Orosinade*, que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, & ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'Hermite demanda l'hospitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand Seigneur, les introduisit avec une espéce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les apartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le Seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres, avec délicatesse & profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes & de rubis. On les mena coucher dans un bel apartement, & le lendemain matin un domestique leur aporta à chacun une piéce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit *Zadig* en chemin, me paraît être un homme généreux, quoiqu'un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité; en disant ces paroles, il aperçut qu'une espéce de poche très-large que portait l'Hermite, paraissait tendue & enflée: il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi l'Hermite se présenta à la porte

te d'une maiſon très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hoſpitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, & fit entrer l'Hermite & *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain & de la bierre gâtée. L'Hermite but & mangea d'un air auſſi content que la veille; puis s'adreſſant à ce vieux valet, qui les obſervait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, & qui les preſſait de partir, il lui donna les deux piéces d'or qu'il avait reçûës le matin, & le remercia de toutes ſes attentions. Je vous prie, ajoûta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduiſit les deux voyageurs: Magnifique Seigneur, dit l'Hermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles graces, de la manière noble dont vous nous avez reçus. Daignez accepter ce baſſin d'or comme un faible gage de ma reconnaiſſance. L'avare fut prêt de tomber à la renverſe. L'Hermite ne lui donna pas le tems de revenir de ſon ſaiſiſſement, il partit au plus vîte avec ſon jeune voyageur. Mon pére, lui dit *Zadig*, qu'eſt-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraiſſez reſſembler en rien aux autres hommes: vous volez un baſſin d'or garni de pierreries à un Seigneur qui vous reçoit magnifiquement, & vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, & pour faire admirer ſes richeſſes, deviendra plus ſage; l'avare aprendra

à·

à exercer l'hofpitalité : ne vous étonnez de rien, & fuivez-moi. *Zadig* ne favait encor s'il avait affaire au plus fou ou au plus fage de tous les hommes ; mais l'Hermite parlait avec tant d'afcendant, que *Zadig* lié d'ailleurs par fon ferment, ne put s'empêcher de le fuivre.

Ils arrivèrent le foir à une maifon agréablement bâtie, mais fimple, où rien ne fentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un Philofophe retiré du monde, qui cultivait en paix la fageffe & la vertu, & qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plû à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers, avec une nobleffe qui n'avait rien de l'oftentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs, qu'il fit repofer d'abord dans un apartement commode. Quelque tems après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre & bien entendu, pendant lequel il parla avec difcrétion des derniéres révolutions de Babylone. Il parut fincérement attaché à la Reine, & fouhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour difputer la Couronne : mais les hommes, ajoûta-t-il, ne méritent pas d'avoir un Roi comme *Zadig*. Celui-ci rougiffait, & fentait redoubler fes douleurs. On convint dans la converfation, que les chofes de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus fages. L'Hermite foutint toujours qu'on ne connaiffait pas les voyes de la Providence, & que les hommes àvaient tort de juger d'un tout, dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On

On parla des paſſions: Ah! qu'elles ſont funeſtes! diſait *Zadig*. Ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau, repartit l'Hermite: elles le ſubmergent quelquefois; mais ſans elles il ne pourait voguer. La bile rend colère & malade; mais ſans la bile l'homme ne ſaurait vivre. Tout eſt dangereux ici-bas, & tout eſt néceſſaire.

On parla de plaiſir, & l'Hermite prouva que c'eſt un préſent de la Divinité: car, dit-il, l'homme ne peut ſe donner ni ſenſations ni idées, il reçoit tout; la peine & le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être.

Zadig admirait comment un homme, qui avait fait des choſes ſi extravagantes, pouvait raiſonner ſi bien. Enfin, après un entretien auſſi inſtructif qu'agréable, l'hôte reconduiſit ſes deux voyageurs dans leur apartement, en béniſſant le Ciel qui lui avait envoyé deux hommes ſi ſages & ſi vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une maniére aiſée & noble qui ne pouvait déplaire. L'Hermite le refuſa, & lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur ſéparation fut tendre; *Zadig* ſurtout ſe ſentait plein d'eſtime & d'inclination pour un homme ſi aimable.

Quand l'Hermite & lui furent dans leur apartement, ils firent longtems l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla ſon camarade. Il faut partir, dit-il; mais tandis que tout le monde dort encor, je veux laiſſer à cet homme un témoignage de mon eſtime & de mon affection. En diſant ces mots,

il

il prit un flambeau, & mit le feu à la maiſon. *Zadig* épouvanté jetta des cris, & voulut l'empêcher de commettre une action ſi affreuſe. L'Hermite l'entraînait par une force ſupérieure; la maiſon était enflammée. L'Hermite, qui était déja aſſez loin avec ſon compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maiſon de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au reverend Pére, de le battre, & de s'enfuir. Mais il ne fit rien de tout cela, & toujours ſubjugué par l'aſcendant de l'Hermite, il le ſuivit, malgré lui, à la derniére couchée.

Ce fut chez une veuve charitable & vertueuſe, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, & ſon unique eſpérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de ſa maiſon. Le lendemain elle ordonna à ſon neveu d'accompagner les voyageurs juſqu'à un pont, qui étant rompu depuis peu, était devenu un paſſage dangereux. Le jeune homme empreſſé marche au-devant d'eux. Quand ils furent ſur le pont, Venez, dit l'Hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaiſſance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, & le jette dans la riviére. L'enfant tombe, reparaît un moment ſur l'eau, & eſt engoufré dans le torrent. O monſtre! ô le plus ſcélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'Hermite en l'interrompant: aprenez que ſous les ruines

nes de cette maiſon où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un tréſor immenſe; aprenez que ce jeune homme dont la Providence a tordu le cou, aurait aſſaſſiné ſa tante dans un an, & vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare? cria *Zadig*: & quand tu aurais lû cet événement dans ton livre des Deſtinées, t'eſt-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal?

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que ſon viſage prenait les traits de la jeuneſſe. Son habit d'Hermite diſparut; quatre belles aîles couvraient un corps majeſtueux & reſplendiſſant de lumière. O Envoyé du Ciel! ô Ange divin! s'écria *Zadig* en ſe proſternant, tu es donc deſcendu de l'Empirée, pour aprendre à un faible mortel à ſe ſoumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'Ange *Jeſrad*, jugent de tout ſans rien connaître: tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permiſſion de parler. Je me défie de moi-même, dit-il; mais oſerai-je te prier de m'éclaircir un doute: Ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, & l'avoir rendu vertueux, que de le noyer? *Jeſrad* reprit: S'il avait été vertueux, & s'il eût vêcu, ſon Deſtin était d'être aſſaſſiné lui-même, avec la femme qu'il devait épouſer, & le fils qui en devait naître. Mais quoi, dit *Zadig*, il eſt donc néceſſaire qu'il y ait des crimes & des malheurs, & les malheurs tombent ſur les gens de bien! Les méchans, répondit *Jeſrad*, ſont toujours malheu-

heureux. Ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la Terre, & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, & point de mal? Alors, reprit *Jesrad*, cette Terre serait une autre Terre; l'enchainement des événemens serait un autre ordre de sagesse; & cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre Suprême, de qui le mal ne peut aprocher. Il a créé des millions de Mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa Puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la Terre, ni deux Globes dans les champs infinis du Ciel, qui soient semblables; & tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place & dans son tems fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr, est tombé dans l'eau par hazard, que c'est par un même hazard que cette maison est brûlée: mais il n'y a point de hazard; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur, qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Orosmade* t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*... Comme il disait *Mais*, l'Ange prenait déja son vol vers la dixiéme sphère. *Zadig* à genoux adora la Providence, & se soumit. L'Ange lui cria du haut des airs: Prens ton chemin vers Babylone.

Les Enigmes.

ZAdig hors de lui-même, & comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hazard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déja assemblés dans le grand vestibule du Palais, pour expliquer les énigmes, & pour répondre aux questions du grand Mage. Tous les Chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui; les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'Empire. L'Envieux le vit passer, frémit & se détourna. Le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La Reine à qui on aprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'espérance. L'inquiétude la dévorait; elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était sans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vûë de *Zadig*. On était surpris & charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux Chevaliers qui avaient combattu, de paraître dans l'assemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; & en attendant que j'aye l'honneur de le prouver, je demande la permission de me présenter pour expliquer les énig-

énigmes. On alla aux voix : sa réputation de probité était encor si fortement imprimée dans les esprits, qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand Mage proposa d'abord cette question : Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue & la plus courte, la plus prompte & la plus lente, la plus divisible & la plus étendue, la plus négligée & la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, & qui vivifie tout ce qui est grand?

C'était à *Itobad* à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, & qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la Fortune, d'autres la Terre, d'autres la Lumiére. *Zadig* dit que c'était le Tems : Rien n'est plus long, ajoûta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'Eternité ; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets : rien n'est plus lent pour qui attend ; rien de plus rapide pour qui jouït ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand ; il se divise jusques dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte, rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, & il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que *Zadig* avait raison.

On demanda ensuite : Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouït sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où l'on en est, & qu'on perd sans s'en apercevoir ?

Chacun dit son mot. *Zadig* devina seul que c'é-

c'était la vie ; il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. *Itobad* disait toujours que rien n'était plus aisé, & qu'il en ferait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner. Les réponses de *Zadig* furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais Cavalier.

Illustres Seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'apartient l'armure blanche. Le Seigneur *Itobad* s'en empara pendant mon sommeil ; il jugea aparemment qu'elle lui siérait mieux que la verte. Je suis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe & mon épée contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vint aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit & en robe de chambre. *Zadig* tira son épée, en saluant la Reine, qui le regardait, pénétrée de joie & de crainte. *Itobad* tira la sienne, en ne saluant personne. Il s'avança sur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête. *Zadig* sut parer le coup, en oposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'*Itobad* se rompit. Alors *Zadig* saisissant son ennemi au corps ; le

ren-

renverſa par terre ; & lui portant la pointe de ſon épée au défaut de la cuiraſſe : Laiſſez-vous déſarmer, dit-il, ou je vous tuë. *Itobad*, toujours ſurpris des diſgraces qui arrivaient à un homme comme lui, laiſſa faire *Zadig*, qui lui ôta paiſiblement ſon magnifique caſque, ſa ſuperbe cuiraſſe, ſes beaux braſſards, ſes brillans cuiſſards, s'en revêtit, & courut dans cet équipage ſe jetter aux genoux d'*Aſtarté*. *Cador* prouva aiſément que l'armure apartenait à *Zadig*. Il fut reconnu Roi d'un conſentement unanime, & ſurtout de celui d'*Aſtarté*, qui goûtait, après tant d'adverſités, la douceur de voir ſon amant digne aux yeux de l'Univers d'être ſon époux. *Itobad* alla ſe faire appeller Monſeigneur dans ſa maiſon. *Zadig* fut Roi, & fut heureux. Il avait préſent à l'eſprit, ce que lui avait dit l'Ange *Jeſrad*. Il ſe ſouvenait même du grain de ſable devenu diamant. La Reine & lui adorèrent la Providence. *Zadig* laiſſa la belle capricieuſe *Miſſouf* courir le Monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans ſon armée, avec promeſſe de l'avancer aux premiéres Dignités, s'il ſe comportait en vrai guerrier, & de le faire pendre, s'il faiſait le métier de brigand.

Sétoc fut appellé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tète du commerce de Babylone. *Cador* fut placé & chéri ſelon ſes ſervices : il fut l'ami du Roi, & le Roi fut alors le ſeul Monarque de la Terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On

donna une belle maison au pêcheur; *Orcan* fut condamné à lui payer une grosse somme, & à lui rendre sa femme; mais le pêcheur devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ne se consolait d'avoir cru que *Zadig* serait borgne, ni *Azora* ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présens. L'Envieux mourut de rage & de honte. L'Empire jouit de la paix, de la gloire & de l'abondance: ce fut le plus beau siécle de la Terre; elle était gouvernée par la justice & par l'amour. On bénissait *Zadig*, & *Zadig* bénissait le Ciel.



CHA-

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIEME.

LE MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC,

écrite par lui-même.

PArmi les Génies, qui préfident aux Empires du Monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, & il a le département de la haute Afie. Il defcendit un matin dans la demeure du Scithe *Babouc* fur le rivage de l'Oxus, & lui dit; *Babouc*, les folies & les excès des Perfes ont attiré notre colère; il s'eft tenu hier une affemblée des Génies de la haute Afie, pour favoir fi on châtierait Perfepolis, ou fi on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidéle; & je me déterminerai, fur ton raport, à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perfe; je n'y connais perfonne. Tant mieux, dit l'Ange, tu ne feras point partial; tu as reçu du Ciel le difcernement, & j'y ajoute le don d'infpirer la confiance; marche, regarde, écoute, obferve, & ne crains rien; tu feras partout bien reçu.

Babouc monta fur fon chameau, & partit

 avec

avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Persane qui allait combattre l'armée Indienne; il s'adressa d'abord à un soldat, qu'il trouva écarté. Il lui parla, & lui demanda, quel était le sujet de la guerre. Par tous les Dieux, dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire, mon métier est de tuer & d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens; car on dit, qu'ils donnent près d'une demi-dracme de cuivre par jour à leurs soldats, de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse: Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon Capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp; il fit bientôt connaissance avec le Capitaine, & lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache? dit le Capitaine; & que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cent lieues de Persépolis. J'entens dire, que la guerre est déclarée; j'abandonne aussi-tôt ma famille, & je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? Non, dit l'Officier, il n'y a guères que nos principaux Satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les Généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit

dit enfin : La caufe de cette guerre qui défole depuis vingt ans l'Afie, vient originairement d'une querelle entre un Eunuque d'une femme du grand Roi de Perfe & un Commis d'un bureau du grand Roi des Indes. Il s'agiffait d'un droit, qui revenait à peu près à la trentiéme partie d'une Darique. Le premier Miniftre des Indes & le nôtre foutinrent dignement les droits de leurs Maitres : la querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de foldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes ; les meurtres, les incendies, les ruïnes, les dévaftations fe multiplient ; l'Univers fouffre, & l'acharnement continue. Notre premier Miniftre & celui des Indes proteftent fouvent, qu'ils n'agiffent que pour le bonheur du Genre humain, & à chaque proteftation il y a toujours quelque ville détruite & quelque province ravagée.

Le lendemain fur un bruit qui fe répandit que la paix allait être concluë, le Général Perfan & le Général Indien s'empreffèrent de donner bataille ; elle fut fanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes & toutes les abominations ; il fut témoin des manœuvres des principaux Satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur Chef. Il vit des Officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des foldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux fanglans, déchirés & couverts de fange ; il entra dans les hôpitaux où l'on tranfportait les bleffés, dont la plûpart expiraient par

la

la négligence inhumaine de ceux même que le Roi de Perse payait chérement pour les secourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite.

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens; il y fut aussi-bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avoit été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même: Si l'Ange *Ituriel* veut exterminer les Persans, il faut donc que l'Ange des Indes détruise aussi les Indiens. S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une & l'autre armée, il aprit des actions de générosité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent & le ravirent; Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de crimes?

Cependant la paix fut déclarée; les Chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables, allèrent briguer dans leurs Cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu & de la félicité sur la Terre. Dieu soit loué, dit *Babouc*; Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains Génies. Courons sans tarder dans cette Capitale de l'Asie.

* * * * * * * * *

Il arriva dans cette ville immenſe par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, & dont la ruſticité dégoutante offenſait les yeux. Toute cette partie de la ville ſe reſſentait du tems où elle avait été bâtie; car malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toujours groſſiers.

Babouc ſe mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus ſâle & de plus laid dans les deux ſexes; cette foule ſe précipitait d'un air hébêté dans un enclos vaſte & ſombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques perſonnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'aſſeoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaiſes de paille; mais bientôt voyant que pluſieurs femmes ſe mettaient à genoux en faiſant ſemblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un Temple. Des voix aigres, rauques, ſauvages, diſcordantes faiſaient retentir la voute de ſons mal articulés, qui faiſaient le même effet que les voix des Onagres quand elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet à bouquin qui les appelle. Il ſe bouchait les oreilles; mais il fut près de ſe boucher encor les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce Temple des ouvriers avec des pinces

&

& des pèles; ils remuèrent une large pierre, & jettèrent à droite & à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empeſtée; enſuite on vint poſer un mort dans cette ouverture, & on remit la pierre par-deſſus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité? Quoi, leurs Temples ſont pavés de cadavres? Je ne m'étonne plus de ces maladies peſtilentielles qui déſolent ſouvent Perſépolis. La pourriture des morts, & celle de tant de vivans raſſemblés & preſſés dans le même lieu, eſt capable d'empoiſonner le Globe terreſtre. Ah, la vilaine ville que Perſépolis! Aparemment que les Anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, & pour la peupler d'habitans moins mal-propres & qui chantent mieux. La Providence peut avoir ſes raiſons; laiſſons-la faire.

* * * * * * * * *

Cependant le Soleil aprochait du haut de ſa carriére, *Babouc* devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une Dame, pour laquelle ſon mari, Officier de l'armée, lui avait donné des lettres; il fit d'abord pluſieurs tours dans Perſépolis; il vit d'autres Temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & rétentiſſans d'une muſique harmonieuſe; il remarqua des fontaines publiques, leſquelles quoique mal placées frapaient les yeux par leur beauté, des places où ſemblaient reſpirer en bron-

bronze les meilleurs Rois qui avaient gouverné la Perse, d'autres places où il entendait le peuple s'écrier, Quand verrons-nous ici le Maître que nous chérissons? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés & vainqueurs rendaient chaque jour grace au Dieu des armées. Il entra enfin chez la Dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre & ornée, le repas délicieux, la Dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; & *Babouc* disait en lui-même à tout moment, L'Ange *Ituriel* se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante.

* * * * * * * * *

Cependant il s'aperçut que la Dame qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encor sur la fin du repas à un jeune Mage. Il vit un Magistrat qui en présence de sa femme pressait avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du Magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau & très-modeste. La femme du Magistrat se leva de table la premiére, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son Directeur, qui arrivait trop tard, & qu'on avait attendu à dîner; & le Directeur,

recteur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la Dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assûrée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le Génie *Ituriel* n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la Dame; elle lui confia son goût pour le jeune Mage, & l'assûra que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vû dans la sienne. *Babouc* conclut qu'une telle societé ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance devaient désoler toutes les maisons; que les larmes & le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galans de leurs femmes, ou en seraient tués; & qu'enfin *Ituriel* faisait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désastres.

* * * * * * * * *

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune Magistrat. Celui-ci sans se lever, sans le regarder, lui donna fiérement & d'un air distrait quelques papiers, & le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme; la maîtresse de la maison lui dit tout bas; C'est un des meilleurs Avocats de la ville; il y a cinquante

quante ans qu'il étudie les Loix. Monſieur qui n'a que vingt-cinq ans, & qui eſt Satrape de Loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger, qu'il n'a pas encor examiné. Ce jeune étourdi fait ſagement, dit *Babouc*, de demander conſeil à un vieillard; mais pourquoi n'eſt-ce pas ce vieillard qui eſt Juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & ſubalternes ne parviennent aux Dignités. Ce jeune homme a une grande Charge, parce que ſon pére eſt riche, & qu'ici le droit de rendre la juſtice s'achète comme une métairie. O mœurs! ô malheureuſe ville! s'écria *Babouc*, voilà le comble du déſordre; ſans doute ceux qui ont ainſi acheté le droit de juger, vendent leurs jugemens; je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquait ainſi ſa douleur & ſa ſurpriſe, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit, Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les Emplois de la Robe? j'ai bien acheté moi le droit d'afronter la mort à la tète de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher ſur la terre trente nuits de ſuite en habit rouge, & pour recevoir enſuite deux bons coups de fléche dont je me ſens encore. Si je me ruïne pour ſervir l'Empereur Perſan que je n'ai jamais vû, Mr. le Satrape de robe peut bien payer quelque choſe, pour avoir le plaiſir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner

dans

dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les Dignités de la paix & de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre & les loix, & que quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces Peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encor à l'arrivée d'un gros homme, qui ayant salué très-familiérement toute la compagnie s'aprocha du jeune Officier, & lui dit; Je ne peux vous prêter que cinquante-mille dariques d'or, car en vérité les douanes de l'Empire ne m'en ont raporté que trois cent mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu; il aprit qu'il y avait dans Persépolis quarante Rois plébeïens, qui tenaient à bail l'Empire de Perse, & qui en rendaient quelque chose au Monarque.

* * * * * * * * *

Après diné il alla dans un des plus superbes Temples de la ville; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étaient venus là pour passer le tems. Un Mage parut dans une machine élevée, qui parla longtems du vice & de la vertu. Ce Mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait nul besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair, il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, & sortit suant & hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, &

crut

crut avoir affifté à une inftruction. *Babouc* dit, Voilà un homme qui a fait de fon mieux pour ennuyer deux ou trois cent de fes concitoyens ; mais fon intention était bonne, & il n'y a pas là de quoi détruire Perfépolis.

Au fortir de cette affemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une efpèce de Bafilique, au fond de laquelle on voyait un Palais. Les plus belles citoyennes de Perfepolis, les plus confidérables Satrapes rangés avec ordre, formaient un fpectacle fi beau, que *Babouc* crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois perfonnes qui paraiffaient des Rois & des Reines parurent bientôt dans le veftibule de ce Palais ; leur langage était très-différent de celui du Peuple, il était mefuré, harmonieux & fublime. Perfonne ne dormait, on écoutait dans un profond filence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la fenfibilité & de l'admiration publique. Le devoir des Rois, l'amour de la vertu, les dangers des paffions étaient exprimés par des traits fi vifs & fi touchans que *Babouc* verfa des larmes. Il ne douta pas que ces Héros & ces Héroïnes, ces Rois & ces Reines, qu'il venait d'entendre, ne fuffent les Prédicateurs de l'Empire ; il fe propofa même d'engager Ituriel à les venir entendre ; bien fûr qu'un tel fpectacle le réconcilierait pour jamais avec la Ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale Reine, qui avait débité dans ce beau Palais une morale fi noble & fi pure ; il fe

fit introduire chez sa Majesté ; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble & patétique ; Ce métier - ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des Princes que vous avez vûs m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, & sans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en disant, S'il n'y avait que ce mal-là dans la Ville, *Ituriel* aurait tort de se tant fâcher.

De-là, il alla passer la soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, & on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit sur ses tablettes le nom du Marchand, pour le faire distinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frapa à sa porte, c'était le Marchand lui - même qui venait lui raporter sa bourse que *Babouc* avait laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria *Babouc*, que vous soyez si fidéle & si généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au - dessus de leur valeur ? Il n'y a aucun Négociant un peu connu dans cette Ville, lui répondit le Marchand, qui ne fût venu vous raporter votre bourse ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre

fois

fois plus qu'il ne vaut; je vous l'ai vendu dix fois davantage: & cela eſt ſi vrai, que ſi dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixiéme. Mais rien n'eſt plus juſte; c'eſt la fantaiſie des hommes, qui met le prix à ces choſes frivoles; c'eſt cette fantaiſie, qui fait vivre cent ouvriers que j'employe; c'eſt elle qui me donne une belle maiſon, un char commode, des chevaux; c'eſt elle qui excite l'induſtrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance.

Je vends aux nations voiſines les mêmes bagatelles plus chérement qu'à vous; & par-là je ſuis utile à l'Empire. *Babouc*, après avoir un peu rêvé, le raya de ſes tablettes.

* * * * * * * * *

Babouc fort incertain ſur ce qu'il devait penſer de Perſépolis, réſolut de voir les Mages & les Lettrés; car les uns étudient la Sageſſe, & les autres la Religion; & il ſe flata que ceux-là obtiendraient grace pour le reſte du Peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un Collége de Mages. L'Archimandrite lui avoua, qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, & qu'il exerçait un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité; après quoi il laiſſa *Babouc* entre les mains d'un petit frére, qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frére lui montrait les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit

ſe répandit, qu'il était venu pour reformer toutes ces maiſons. Auſſi-tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles; & les mémoires diſaient tous en ſubſtance: *Conſervez-nous & détruiſez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces ſocietés étaient toutes néceſſaires. A entendre leurs accuſations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y en avait aucune d'elles, qui pour édifier l'Univers ne voulût en avoir l'Empire. Alors il ſe préſenta un petit homme, qui était un demi-Mage, & qui lui dit, Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir; car *Zerduſt* eſt revenu ſur la Terre, les petites filles prophétiſent, en ſe faiſant donner des coups de pincettes par devant & le fouet par derriére. Ainſi nous vous demandons votre protection contre le grand Lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce Pontife Roi, qui réſide au Tibet? contre lui-même? Vous lui faites donc la guerre, & vous levez contre lui des armées? Non, mais il dit, que l'homme eſt libre, & nous n'en croyons rien. Nous écrivons contre lui de petits livres, qu'il ne lit pas; à peine a-t-il entendu parler de nous; il nous a ſeulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ſes jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes, qui faiſaient profeſſion de ſageſſe, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au Monde, de l'ambition & de la convoitiſe orgueilleuſe de ceux qui enſeignaient l'humilité & le deſintéreſſement; il conclut qu'*Ituriel*

avait

avait de bonnes raiſons pour détruire toute cette engeance.

* * * * * * * * *

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir ſon chagrin, & il pria quelques Lettrés à dîner pour ſe réjouïr. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces paraſites ſe preſſaient de manger & de parler; ils louaient deux ſortes de perſonnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maiſon. Si quelqu'un d'eux diſait un bon mot, les autres baiſſaient les yeux, & ſe mordaient les lévres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de diſſimulation que les Mages, parce qu'ils n'avaient pas de ſi grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet, & une réputation de grand-homme; ils ſe diſaient en face des choſes inſultantes, qu'ils croyaient des traits d'eſprit. Ils avaient eu quelque connaiſſance de la miſſion de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un Auteur qui ne l'avait pas aſſez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ſes Comédies; un troiſiéme demanda l'extinction de l'Académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla ſeul; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui puſſent ſe ſouffrir, ni même ſe parler

ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table: *Babouc* jugea, qu'il n'y aurait pas grand mal, quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

* * * * * * * * *

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse & la faim ont dictés; ces lâches satires où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits des femmes que l'Auteur ne connait pas.

Il jetta au feu tous ces détestables écrits, & sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux Lettré, qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce Lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage & se communiquait avec discrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu & de ce qu'il avait vû.

Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage Lettré; mais dans tous les tems, & dans tous les pays, & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon est rare. Vous avez reçû chez vous le rebut de la pédanterie, parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours

ce

ce qui ſe préſente avec le plus d'impudence. Les véritables ſages vivent entre eux retirés & tranquiles ; il y a encor parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parlait ainſi, un autre Lettré les joignit ; leurs diſcours furent ſi agréables & ſi inſtructifs, ſi élevés au-deſſus des préjugés, & ſi conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, diſait-il tout bas, à qui l'Ange *Ituriel* n'oſera toucher, ou il ſera bien impitoyable.

Raccommodé avec les Lettrés, il était toujours en colère contre le reſte de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux, qui lui parlait ; les abus ſe préſentent à vos yeux en foule, & le bien qui eſt caché & qui réſulte quelquefois de ces abus même vous échape. Alors il aprit que parmi les Lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, & que parmi les Mages mêmes il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui ſemblaient en ſe choquant préparer leurs communes ruïnes, étaient au fonds des inſtitutions ſalutaires; que chaque ſocieté de Mages était un frein à ſes rivales ; que ſi ces émules différaient dans quelques opinions, ils enſeignaient tous la même Morale, qu'ils inſtruiſaient le Peuple, & qu'ils vivaient ſoumis aux loix, ſemblables aux précepteurs qui veillent ſur le fils de la maiſon, tandis que le maître veille ſur eux-mêmes. Il en pratiqua pluſieurs, & vit des ames céleſtes. Il aprit même que parmi les fous qui préten-

daient faire la guerre au grand Lama, il y avait eu de très grands-hommes. Il ſoupçonna enfin qu'il pourait bien en être des mœurs de Perſépolis, comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, & les autres l'avaient ravi en admiration.

* * * * * * * * *

Il dit à ſon Lettré ; Je connais très-bien que ces Mages que j'avais crû ſi dangereux ſont en effet très-utiles, ſur-tout quand un Gouvernement ſage les empêche de ſe rendre trop néceſſaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes Magiſtrats, qui achètent une charge de Juge dès qu'ils ont apris à monter à cheval, doivent étaler dans les Tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, & tout ce que l'iniquité a de plus pervers ; il vaudrait mieux ſans doute donner ces places gratuitement à ces vieux Juriſconſultes, qui ont paſſé toute leur vie à peſer le pour & le contre.

Le Lettré lui repliqua : Vous avez vû notre armée avant d'arriver à Perſépolis ; vous ſavez que nos jeunes Officiers ſe battent très-bien, quoiqu'ils ayent acheté leurs Charges ; peut-être verrez-vous que nos jeunes Magiſtrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils ayent payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand Tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cauſe était connuë de tout le monde. Tous ces vieux

vieux Avocats, qui en parlaient étaient flotants dans leurs opinions; ils alléguaient cent loix, dont aucune n'était applicable au fonds de la queſtion; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans ſon vrai jour; les Juges décidèrent plus vîte que les Avocats ne doutèrent. Leur jugement fut preſque unanime; ils jugèrent bien, parce qu'ils ſuivaient les lumiéres de la raiſon; & les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient conſulté que leurs livres.

Babouc conclut, qu'il y avait ſouvent de très-bonnes choſes dans les abus. Il vit dès le jour même que les richeſſes des financiers, qui l'avaient tant revolté, pouvaient produire un effet excellent. Car l'Empereur ayant eu beſoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en ſix mois par les voies ordinaires; il vit que ces gros nuages enflés de la roſée de la Terre, lui rendaient en pluye ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, ſouvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux; car rien n'empêche qu'on ne ſoit un bon Juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un pére bon calculateur.

* * * * * * * * *

Inſenſiblement *Babouc* faiſait grace à l'avidité du financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui eſt néceſſai-

re.

re. Il excufait la folie de fe ruïner pour juger & pour fe battre, folie qui produit de grands Magiftrats & deş Héros. Il pardonnait à l'envie des Lettrés, parmi lefquels il fe trouvait des hommes qui éclairaient le Monde; il fe réconliait avec les Mages ambitieux & intriguans, chez lefquels il y avait plus de grandes vertus encor que de petits vices; mais il lui reftait bien des griefs, & furtout les galanteries des Dames & les défolations qui en devaient être la fuite, le rempliffaient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il fe fit mener chez un Miniftre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût affaffinée en fa préfence par fon mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il refta deux heures dans l'antichambre fans être annoncé, & deux heures encor après l'avoir été. Il fe promettait bien, dans cet intervalle, de recommander à l'Ange *Ituriel* & le Miniftre & fes infolens huiffiers. L'antichambre était remplie de Dames de tout étage, de Mages de toutes couleurs, de Juges, de Marchands, d'Officiers, de pedans; tous fe plaignaient du Miniftre. L'avare & l'ufurier difaient; Sans doute cet homme-là pille les Provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux difait: Il ne fonge qu'à fes plaifirs; l'intriguant fe flatait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes efpéraient qu'on leur donnerait bientôt un Miniftre plus jeune.

Ba-

Babouc entendait leurs diſcours; il ne put s'empêcher de dire, Voilà un homme bienheureux; il a tous ſes ennemis dans ſon antichambre; il écraſe de ſon pouvoir ceux qui l'envient; il voit à ſes pieds ceux qui le déteſtent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé ſous le poids des années & des affaires, mais encor vif & plein d'eſprit.

Babouc lui plut, & il parut à *Babouc* un homme eſtimable. La converſation devint intéreſſante; le Miniſtre lui avoua, qu'il était un homme très-malheureux, qu'il paſſait pour riche, & qu'il était pauvre, qu'on le croyait tout-puiſſant, & qu'il était toujours contredit, qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, & que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de conſolation. *Babouc* en fut touché, & penſa que ſi cet homme avait fait des fautes, & ſi l'Ange *Ituriel* voulait le punir, il ne falait pas l'exterminer, mais ſeulement lui laiſſer ſa place.

* * * * * * * * *

Tandis qu'il parlait au Miniſtre, entre bruſquement la belle Dame chez qui *Babouc* avait dîné; on voyait dans ſes yeux & ſur ſon front les ſimptomes de la douleur & de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat; elle verſa des larmes; elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avait refuſé à ſon mari une place où ſa naiſſance lui permettait d'aſpirer,

rer, & que ſes ſervices & ſes bleſſures méritaient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de graces dans ſes plaintes, elle détruiſit les objections avec tant d'adreſſe, elle fit valoir les raiſons avec tant d'éloquence, qu'elle ne ſortit point de la chambre ſans avoir fait la fortune de ſon mari.

Babouc lui donna la main: Eſt-il poſſible, Madame, lui dit-il, que vous vous ſoyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, & dont vous avez tout à craindre? Un homme que je n'aime point? s'écria-t-elle. Sachez que mon mari eſt le meilleur ami que j'aye au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui ſacrifie, hors mon amant; & qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter ſa maîtreſſe. Je veux vous la faire connaître; c'eſt une femme charmante, pleine d'eſprit & du meilleur caractére du monde; nous ſoupons enſemble ce ſoir avec mon mari, & mon petit Mage; venez partager notre joye.

La Dame mena *Babouc* chez elle. Le mari qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit ſa femme avec des tranſports d'allegreſſe & de reconnaiſſance; il embraſſait tour à tour ſa femme, ſa maîtreſſe, le petit Mage & *Babouc*. L'union, la gayeté, l'eſprit & les graces furent l'ame de ce repas. Aprenez, lui dit la belle Dame, chez laquelle il ſoupait, que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont preſque toujours le mérite d'un très-honnête homme; & pour vous en convaincre,

vaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles Veſtales qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettrait pas une légére injuſtice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à ſon amant que des conſeils généreux; elle n'eſt occupée que de ſa gloire; il rougirait devant elle s'il avait laiſſé échaper une occaſion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin & pour juge de ſa conduite une maîtreſſe dont on veut mériter l'eſtime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maiſon où régnaient tous les plaiſirs; *Téone* régnait ſur eux; elle ſavait parler à chacun ſon langage. Son eſprit naturel mettait à ſon aiſe celui des autres; elle plaiſait ſans preſque le vouloir; elle était auſſi aimable que bienfaiſante; & ce qui augmentait le prix de toutes ſes bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scithe & tout envoyé qu'il était d'un Génie, s'aperçut que s'il reſtait encor à Perſépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux & bienfaiſant, quoique léger, médiſant & plein de vanité. Il craignait que Perſépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux,

taux, des terres & des pierres les plus précieuſes & les plus viles; il la porta à *Ituriel*; Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or & diamans? *Ituriel* entendit à demi-mot; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, & de laiſſer aller *le Monde comme il va.* Car, dit-il, *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.* On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis; & *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'Opéra, à la Comédie, & qu'on a ſoupé en bonne compagnie.



DIS-

DISCOURS
DE Mr. DE VOLTAIRE
A SA RECEPTION
A
L'ACADEMIE FRANÇAISE,
AVEC DES NOTES.*

Prononcé le Lundi 9. May, 1746.

AVER-

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

QUoiqu'un Discours à l'Académie ne soit d'ordinaire qu'un vain compliment plein de louanges rebattues, & surchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très médiocre: cependant, ce Discours dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, & les notes sont utiles.

MES-



MESSIEURS,



Otre fondateur mit dans votre établiſſement toute la nobleſſe & la grandeur de ſon ame : il voulut que vous fuſſiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-deſſus de la dépendance, des hommes qui étaient au-deſſus de l'intérêt, & qui, auſſi généreux que lui, faiſaient aux Lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes *a*. Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe rallentiſſent. Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vous vous fites une régle de n'admettre aucun Académicien, qui ne réſidât dans Paris. Vous vous ètes écartés ſagement de cette loi,

 quand

a L'Académie Françaiſe eſt la plus ancienne de France ; elle fut d'abord compoſée de quelques gens de lettres, qui s'aſſemblaient pour conférer enſemble. Elle n'eſt point partagée en honoraires & penſionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commenſaux de la Maiſon du Roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le Roi en corps avec les Cours ſupérieures, & de ne rendre compte directement qu'au Roi.

quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appellaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous : car ce ferait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu Mr. le Président *Bouhier*, après s'être flaté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la Ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres *b*, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisait ressouvenir la France de ces tems où les plus austères Magistrats, consommés comme lui dans l'étude des Loix, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du Monde, plaidait encor les causes des Citoyens, écrivait sur la Nature des Dieux, conférait avec des Philosophes; qu'il allait au Théatre; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscius*, & laissait aux petits esprits

b Mrs. *de la Monoye*, *Bouhier*, *Lantin*, & surtout l'éloquent *Bossuet* Evêque de Meaux, regardé comme le dernier Pére de l'Eglise.

prits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

Monsieur le Président *Bouhier* était très-savant; mais il ne ressemblait pas à ces savans insociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croyent en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flatent d'avoir quelques connaissances des siécles passés; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle*, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poëme de *Pétrone* sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation pleine de pensées fausses, aprochât de la sage & élégante noblesse de *Virgile*: il savait que la satire de *Pétrone* c, quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son stile. Des hom-

 mes

c *St. Evremont* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de Cour, & que *St. Evremont* croyait en être un. C'était la manie du tems. *St. Evremont* & beaucoup d'autres décident que *Néron* est peint sous le nom de *Trimalcion*; mais en vérité, quel raport d'un vieux financier grossier & ridicule, & de sa vieille femme qui n'est qu'une bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune Empereur & son épouse la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée*? Quel raport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du Maître du Monde? Le *Pétrone* Auteur de la satire, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des débauchés obscurs, & n'est pas le Consul *Pétrone*.

mes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, eſtiment tout dans *Pétrone*; & Mr. *Bouhier* plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit : c'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiécle, qu'un Traducteur ne ſoit plus idolatre de ſon Auteur, & qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce Poëme, ſur l'Hymne à *Vénus*, ſur *Anacréon*, pour montrer que les Poëtes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, & on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, MESSIEURS, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourai contribuer au progrès des Arts ; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homére*, *Théocrite*, *Lucréce*, *Virgile*, *Horace*, ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens & chez les Anglais *d*? Pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand Poëte de l'Antiquité en proſe, & pourquoi n'en avons-nous encor eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La

d *Horace* eſt traduit en vers Italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*, *Pope Homére*, *Créech Lucréce*, &c.

La difficulté ſurmontée dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines : & il n'y a point de nation au Monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la Poeſie ancienne. Les premiers Poetes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la Poéſie à peindre les objets ſenſibles de toute la Nature. *Homère* exprime tout ce qui frape les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande Poéſie qu'au Théatre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objets que d'autres Nations ont oſé peindre. Il n'eſt rien que le *Dante* n'exprimât, à l'exemple des Anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourions-nous aujourdhui imiter l'Auteur des *Géorgiques*, qui nomme ſans détour tous les inſtrumens de l'agriculture ? A peine les connaiſſons-nous, & notre molleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, & au détail de ces Arts utiles, que les Maîtres & les Légiſlateurs de la Terre cultivaient de leurs mains victorieuſes. Si nos bons Poetes avaient ſû exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouterait aujourdhui ce mérite, qui eſt très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du Monde pour les charmes de

la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtile du Théatre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la langue Françaiſe ; mais ils en ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce ſont les grands Poëtes qui ont déterminé le génie des langues *e*, je n'avance rien qui ne ſoit

e On n'a pû dans un diſcours d'appareil entrer dans les raiſons de cette difficulté attachée à notre Poëſie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique Mr. *de la Motte*, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine Académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le ſien bien marqué.

Ce génie eſt l'aptitude à rendre heureuſement certaines idées, & l'impoſſibilité d'en exprimer d'autres avec ſuccès. Ces ſecours & ces obſtacles naiſſent 1. De la déſinence des termes. 2. Des verbes auxiliaires & des participes. 3. Du nombre plus ou moins grand des rimes. 4. De la longueur & de la briéveté des mots. 5. Des cas plus ou moins variés. 6. Des articles & pronoms. 7. Des éliſions. 8. De l'inverſion. 9. De la quantité dans les ſillabes. Et enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La déſinence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *raſle*, *crotte*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *coffre*, ces ſillabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi.* C'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : Si on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue

ſoit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent

M 4 l'Hiſtoi-

langue Latine eſt plus propre aux Inſcriptions que la Françaiſe.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un Dictionnaire de rimes Italiennes, & un de rimes Françaiſes, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'Italien, & vous remarquerez encor, que dans les Français il y a toujours vingt rimes burleſques & baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtile noble.

4. *La longueur & la brièveté des mots.* C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pû rendre en Français dans un beau vers :

Quanto ſi moſtra men tanto è più bella.

On n'a jamais pû traduire en beaux vers Italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui s'eclipſe au premier.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père ; *meus pater, mei patris, meo patri* ; cela eſt ſenſible.

6. *Les articles & pronoms. De ipſius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui ; *il lui parlait de ſon affaire.* Point d'amphibologie dans le Latin. Elle eſt preſque inévitable dans le Français. On ne ſait ſi *ſon* affaire eſt celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* ſe retranche en Latin, & fait languir l'Italien & le Français.

7. *Les éliſions.*

Canto l'arme pietoſe, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuſe.

8. *Les inverſions. Céſar cultiva tous les Arts utiles* ; on ne peut tourner cette phraſe que de cette ſeule façon. On peut dire en Latin de cent-vingt façons différentes ;

Cæſar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. La

l'Hiſtoire que quatre cent ans après *Homère*. La langue Grecque reçut de ce grand Peintre de la Nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les Peuples de l'Aſie & de l'Europe : c'eſt *Térence* qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'eſt *Pétrarque* qui après le *Dante*, donna à la langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conſervées. C'eſt à *Lopes de Vega*, que l'Eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe ; c'eſt *Shakeſpear*, qui tout barbare qu'il était, mit dans l'Anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pû augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la Poëſie, de former & fixer enfin le génie des Peuples & de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux-mèmes qui n'en ont que l'aparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement

ment

9. *La quantité dans les ſillabes*. C'eſt de-là que naît l'harmonie. Les breves & les longues des Latins forment une vraye muſique. Plus une langue aproche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers Italiens, la pénultiéme eſt toujours longue: *Capitāno*, *māno*, *ſēno*, *chriſto*, *acquiſto*.

Chaque langue a donc ſon génie, que des hommes ſupérieurs ſentent les premiers, & font ſentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

ment la maniére de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'Auteur du *Cid* & de *Cinna*?

Montagne avant lui était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le Français; mais le stile de *Montagne* n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choses: c'est cette naïveté qui plait; on aime le caractére de l'Auteur; on se plait à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entens souvent regretter le langage de *Montagne*, c'est son imagination qu'il faut regretter: elle était forte & hardie; mais sa langue était bien loin de l'être.

Marot qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie: on écrivit dans ce stile les Tragédies, les Poëmes, l'Histoire, les livres de Morale. Le judicieux *Despréaux* a dit: *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'ose croire qu'il aurait dit le *naïf* badinage,

dinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui paſſent chez les Nations étrangères, qu'on y aprend, qu'on y traduit; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot?*

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réuſſiſſait quelquefois à faire d'heureuſes plaiſanteries: mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt point admiré des autres Nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut *élégant.* Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils liſaient le Poëme admirable de la *Jéruſalem*, l'*Orlando*, le *Paſtor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque.* Pouvait-on aſſocier à ces chef-d'œuvres un très-petit nombre de vers Français, bien écrits à la vérité, mais faibles & preſque ſans imagination.

La langue Françaiſe reſtait donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'eſprit de toute une nation: c'eſt le plus grand de vos premiers

miers Académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le tems que le Cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la Couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs Ecrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal; auſſi ſublime quelquefois, & toujours noble ſans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du ſublime qui éléve l'ame, & du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, ſévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le Poëte de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatires, mais bientôt après il égala & ſurpaſſa peut-être *Horace* dans la Morale & dans l'Art poëtique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatire meurt avec ceux qui en ſont les victimes, & que la raiſon & la vertu ſont éternelles. Vous eutes en tous les genres cette foule de grands-hommes, que la Nature fit naître, comme dans le ſiécle de *Léon X.* & d'*Auguſte*. C'eſt alors que les autres Peuples ont cherché avidement dans vos Auteurs de quoi s'inſtruire: & graces en partie aux ſoins du Cardinal

dinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux Artistes, graces aux soins du grand *Colbert*.

Un Monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encor chez les Sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa Cour, & de ses Etats; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie: non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockolm une nouvelle *Christine*, égale à la premiére en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le Français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il est aussi familier au Souverain Pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le Monde Chrétien qu'il gouverne: plus d'un Cardinal Italien écrit en Français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, MESSIEURS, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'Empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'Univers; dans cette ville, qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert *f* habi-

f L'endroit où est Petersbourg n'était qu'un desert marécageux & inhabité.

habité par des bètes ſauvages : on y repréſente vos pièces Dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le Grand*, & de ſa digne fille, la Muſique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de Peuples à nos excellens Ecrivains, eſt un avertiſſement que l'Europe nous donne de ne pas dégénerer. Je ne dirai pas que tout ſe précipite vers une honteuſe décadence, comme le crient ſi ſouvent des ſatiriques qui prétendent en ſecret juſtifier leur propre faibleſſe, par celle qu'ils imputent en public à leur ſiécle. J'avouë que la gloire de nos armes ſe ſoutient mieux que celle de nos Lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'eſt pas encor éteint. Ces derniéres années n'ont-elles pas produit le ſeul livre de Chronologie, dans lequel ont ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractére des Cours & des ſiécles ? Ouvrage, qui s'il était ſéchement inſtructif, comme tant d'autres, ſerait le meilleur de tous, & dans lequel l'Auteur *g* a trouvé encor le ſecret de plaire ; partage réſervé au très-petit nombre d'hommes qui ſont ſupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cauſe du progrès & de la chûte de l'Empire Romain dans un livre encor plus court, écrit par un génie mâle & rapi-

g C'eſt le Préſident *Hénaut.* Dans quelques traductions de ce diſcours, on a mis en note l'Abbé *Langlet*, au-lieu de Mr. *Hénaut* ; c'eſt une étrange mépriſe.

rapide *h*, qui aprofondit tout en paraiſſant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de Traducteurs plus élégans & plus fidéles. De vrais Philoſophes ont enfin écrit l'Hiſtoire. Un homme éloquent & profond *i* s'eſt formé dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* euſſent regardés comme leurs diſciples, & dont ils euſſent voulu être les amis. Le Théatre, je l'avouë, eſt menacé d'une chûte prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique *k* qui m'a ſervi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carriére; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un Héros qui l'a défenduë. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand *Molière* achevé de rendre la Comédie une école de mœurs & de bienſéance: école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un Théatre moins épuré eut dans Athénes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la Philoſophie des graces de l'imagination, apartient à un tems plus reculé, il eſt encor l'honneur & la conſolation du vôtre.

Les

h Le Préſident de *Monteſquieu.*

i Le Marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande eſpérance mort à 27. ans.

k Mr. *Crébillon*, Auteur d'*Electre & Radamiſte.* Ces piéces remplies de traits vrayement tragiques ſont ſouvent jouées.

Les grands talens font toujours néceffairement rares; furtout quand le goût & l'efprit d'une nation font formés. Il en eft alors des efprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres preffés & élevés ne fouffrent pas qu'aucun porte fa tète trop au-deffus des autres. Quand le commerce eft en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieufes, & beaucoup de mifére; lorfqu'enfin il eft plus étendu, l'opulence eft générale, les grandes fortunes rares. C'eft précifément, MESSIEURS, parce qu'il y a beaucoup d'efprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies fupérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture univerfelle de la Nation, je ne nierai pas que cette langue devenue fi belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut fe corrompre aifément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déja beaucoup de fa pureté dans prefque tous les livres compofés dans cette célébre République, fi longtems notre alliée, où le Français eft la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais fi elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiômes, elle eft prête à fe gâter parmi nous par le mélange des ftiles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages férieux & inftructifs par les expreffions familières de la converfation. Souvent on introduit le ftile Marotique dans les fujets les plus nobles; c'eft revêtir un Prince

ce des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts, dont je ſuis encor plus frapé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccède, s'était donnés par ſes études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce Conſul parlait la ſienne. Mais c'eſt ſur-tout à celui qui a fait ſon étude particuliére des ouvrages de ce grand Orateur, & qui était l'ami de Mr. le Préſident *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourdhui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de ſenſibilité que moi, quels charmes l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux Lettres, combien elle ſert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les conſoler; combien elle inſpire à l'ame cette joie douce & recueillie, ſans laquelle on n'eſt jamais le maître de ſes idées.

C'eſt ainſi que cette Académie fut d'abord formée. Elle a une origine encor plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de *Richelieu* même; c'eſt dans le ſein de l'amitié qu'elle prit naiſſance. Des hommes unis entr'eux par ce lien reſpectable & par le goût des beaux Arts, s'aſ-

s'aſſemblaient ſans ſe montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs ſucceſſeurs, & non moins heureux. La bienſéance, l'union, la candeur, la ſaine critique ſi opoſée à la ſatire, formèrent leurs aſſemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles ſeront l'éternel exemple des gens de lettres, & ſerviront peut-être à corriger ceux qui ſe rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des Arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire? J'oſerais m'étendre, MESSIEURS, ſur les bontés dont la plûpart d'entre vous m'honorent, ſi je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérèts devant qui tous les autres s'évanouïſſent, de la gloire de la Nation.

Je ſais combien l'eſprit ſe dégoûte aiſément des éloges; je ſais que le public, toujours avide de nouveautés, penſe que tout eſt épuiſé ſur votre fondateur & ſur vos protecteurs; mais pourais-je refuſer le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laiſſé rien de nouveau à vous dire? Il en eſt de ces éloges qu'on répéte, comme de ces ſolennités qui ſont toujours les mèmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles ſont néceſſaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de *Richelieu*, & *Louïs XIV.* un *Seguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé*: c'eſt dire à haute voix, *Rois*, *Miniſtres*, *Generaux à venir*, *imitez ces grands-hommes.* Ignore-t-on que le

Panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu? & *Marc-Aurèle*, le premier des Empereurs & des hommes, n'avoue-t-il pas dans ses écrits, l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'*Antonin?* Lorsqu'*Henri IV.* entendit dans le Parlement nommer *Louïs XII. le Père du Peuple*, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, & il le surpassa.

Pensez-vous, MESSIEURS, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV.* ne se soient pas fait entendre au cœur de son Successeur, dès sa premiére enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'Immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance; & peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, & ont commandé leur armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait; il l'appellait à lui du haut de son Trône; il en était suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises; il en remplissait le Monde; il déployait une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité, dans ses Camps, dans ses Palais, dans les Cours de l'Europe & de l'Asie: les Terres & les Mers rendaient témoignage à sa magnificence, & les plus petits objets, si-tôt qu'ils avaient à lui quelque raport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protége des Empereurs & des Rois, subjugue des Provinces, inter-

interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, & y vole du sein de la mort, dont il est à peine échapé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité, qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV. se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les Arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous son auguste Successeur, vous l'avez déja imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaisans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province, où commencèrent ceux de votre bisayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pû dans le cours de ses glorieuses Campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux

& de notre crainte, aprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce Général qui n'avait ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les ſiennes ont fait votre ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déja par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les Faſtes de l'Académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, MESSIEURS, ce fut l'un de vos confréres qui ſervit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conſeil ſi promt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le Roi, dont la vûë diſcernait tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouïſſez, MESSIEURS, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu *l* de votre fondateur ſur le champ de bataille :

l Mr. le Maréchal Duc de *Richelieu*.

le : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particuliére vous est chére, combien sont chéres à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louïs XV.* après ses victoires ! Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre au-lieu de le combattre ; & ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages *m*. Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des Nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseront tous les Peuples & tous les Siécles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprétes. Des médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce *n*, éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissai-je voir dans nos

 pla-

m L'événement a justifié en 1748. ce que disait Mr. *de V.* en 1746.

n Les médailles frapées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'Antiquité ; non pas pour les légendes, mais pour le dessein & la beauté des coins.

places publiques, ce Monarque humain, sculpté des mains de nos *Praxiteles*, environné de tous les symboles de la félicité publique! Puissai-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs, AU PERE DE LA PATRIE!



CON-

CONTINUATION

DES

CHAPITRES

DE LITTERATURE

DE PHILOSOPHIE &c. &c.

N 4 LET:

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



LETTRE SUR LE DANTE.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIEME.



Ous voulez connaître le DANTE. Les Italiens l'appellent Divin, mais c'eſt une Divinité cachée ; peu de gens entendent ſes Oracles ; il a des Commentateurs ; c'eſt peut-être encor une raiſon de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guères. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on ſait par cœur : cela ſuffit pour s'épargner la peine d'éxaminer le reſte.

Ce Divin *Dante* fut, dit-on, un homme aſſez malheureux. Ne croyez pas qu'il fût Divin de ſon tems, ni qu'il fût Prophète chez lui. Il eſt vrai qu'il fut Prieur, non pas Prieur de Moi-

Moines, mais Prieur de Florence, c'eſt-à-dire, l'un des Sénateurs.

Il était né en 1260. a ce que diſent ſes compatriotes: *Bayle* qui écrivait à Roterdam, *currente calamo*, pour ſon Libraire, environ quatre ſiécles entiers après le *Dante*, le fait naitre en 1265. & je n'en eſtime *Bayle* ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans: la grande affaire eſt de ne ſe tromper ni en fait de goût, ni en fait de raiſonnements.

Les Arts commençaient alors à naitre dans la patrie du *Dante*. Florence était comme Athènes pleine d'eſprit, de grandeur, de légéreté, d'inconſtance, & de factions. La Faction blanche avait un grand crédit: elle ſe nommait ainſi du nom de la *Signora Bianca*. Le parti oppoſé s'intitulait le *Parti des Noirs*, pour mieux ſe diſtinguer des *Blancs*. Ces deux partis ne ſuffiſaient pas aux Florentins. Ils avaient encor les *Guelfes*, & les *Gibelins*. La plupart des Blancs étaient *Gibelins* du parti des Empereurs, & les Noirs panchaient pour les *Guelfes* attachés aux Papes.

Toutes ces Factions aimaient la liberté, & faiſaient pourtant ce qu'elles pouvaient pour la détruire. Le Pape *Boniface VIII.* voulut profiter de ces diviſions pour anéantir le pouvoir des Empereurs en Italie. Il déclara *Charles de Valois*, frére du Roi de France *Philippe le Bel*, ſon Vicaire en Toſcane. Le Vicaire vint bien armé, chaſſa les *Blancs* & les *Gibelins*, & ſe fit déteſter des *Noirs* & des *Guelfes*. Le *Dante* était *Blanc* & *Gibelin*: il fut chaſſé des premiers, & ſa maiſon raſée. On peut juger de là s'il fut le

le reste de sa vie affectionné à la Maison de France, & aux Papes; on prétend pourtant qu'il alla faire un voyage à Paris, & que pour se desennuyer il se fit Théologien, & disputa vigoureusement dans les écoles. On ajoute que l'Empereur *Henri VII.* ne fit rien pour lui, tout *Gibelin* qu'il était; qu'il alla chez *Fréderic d'Arragon* Roi de Sicile, & qu'il en revint aussi pauvre qu'il y était allé. Il fut réduit au Marquis de *Malaspina*, & au grand Can de Vérone. Le Marquis & le grand Can ne le dédommagèrent pas: il mourut pauvre à Ravenne à l'âge de cinquante-six ans. Ce fut dans ces divers lieux qu'il composa sa Comédie de l'*Enfer*, du *Purgatoire* & du *Paradis*: on a regardé ce salmigondis comme un beau Poëme Epique.

Il trouva d'abord à l'entrée de l'Enfer un lion & une louve. Tout d'un coup *Virgile* se présente à lui pour l'encourager; *Virgile* lui dit qu'il est né Lombard; c'est précisément comme si *Homère* disait qu'il est né Turc. *Virgile* offre de faire au *Dante* les honneurs de l'Enfer & du Purgatoire, & de le mener jusqu'à la porte de *St. Pierre*; mais il avoue qu'il ne pourra pas entrer avec lui.

Cependant *Caron* les passe tous deux dans sa barque. *Virgile* lui raconte que peu de tems après son arrivée en Enfer, il y vit un Etre puissant qui vint chercher les ames d'*Abel*, de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïse*, de *David*; en avançant chemin ils découvrent dans l'Enfer des demeures très agréables: dans l'une sont *Homère*, *Horace*, *Ovide*, & *Lucain*; dans une autre

tre on voit *Electre*, *Hector*, *Enée*, *Lucréce*, *Brutus*, & le Turc *Saladin*; dans une troisiéme, *Socrate*, *Platon*, *Hipocrate*, & l'Arabe *Averroës*.

Enfin parait le véritable Enfer, où *Pluton* juge les condamnés. Le voyageur y reconnait quelques Cardinaux, quelques Papes, & beaucoup de Florentins. Tout cela est-il dans le stile comique? Non. Tout est-il dans le genre héroïque? Non. Dans quel goût est donc ce Poëme? Dans un gout bizarre.

Mais il y a des vers si heureux & si naïfs, qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre-cent ans, & qu'ils ne vieilliront jamais. Un Poëme d'ailleurs où l'on met des Papes en Enfer, réveille beaucoup l'attention; & les Commentateurs épuisent toute la sagacité de leur esprit à déterminer au juste qui sont ceux que le *Dante* a damnés, & à ne se pas tromper dans une matiére si grave.

On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet Auteur classique. Vous me demanderez comment l'Inquisition ne s'y oppose pas? Je vous répondrai que l'Inquisition entend raillerie en Italie; elle sait bien que des plaisanteries en vers ne peuvent faire de mal: vous en allez juger par cette petite traduction très-libre d'un morceau du Chant vingt-troisiéme; il s'agit d'un damné de la connaissance de l'Auteur. Le damné parle ainsi:

Je m'appellais le Comte de Guidon;
Je fus sur terre & soldat & poltron;
Puis m'enrollai sous Saint François d'Assise,

Afin

Afin qu'un jour le bout de ſon cordon
Me donnat place en la Céleſte Egliſe;
Et j'y ſerais ſans ce Pape félon,
Qui m'ordonna de ſervir ſa feintiſe,
Et me rendit au griffes du Démon.
Voici le fait. Quand j'étais ſur la Terre,
Vers Rimini je fis longtems la guerre,
Moins, je l'avoue, en Héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom.
Mais quand mon chef eût porté poil griſon,
Tems de retraite où convient la ſageſſe,
Le repentir vint ronger ma vieilleſſe,
Et j'eus recours à la confeſſion.
O repentir tardif & peu durable!
Le bon Saint Pére en ce tems guerroyait,
Non le Soudan, non le Turc intraitable,
Mais les Chrêtiens, qu'en vrai Turc il pillait.
Or ſans reſpect pour Thiare & tonſure,
Pour Saint François, ſon froc, & ſa ceinture;
Frére, dit-il, il me convient d'avoir
Inceſſamment Préneſte en mon pouvoir.
Conſeille-moi, cherche ſous ton capuce
Quelque beau tour, quelque gentille aſtuce,
Pour ajouter en bref à mes Etats
Ce qui me tente, & ne m'apartient pas.
J'ai les deux Clefs du Ciel en ma puiſſance.
De Celeſtin la dévote imprudence
S'en ſervit mal, & moi je ſais ouvrir
Et refermer le Ciel à mon plaiſir.
Si tu me ſers, ce Ciel eſt ton partage.

Je

Je le servis, & trop bien, dont j'enrage.
Il eut Préneste, & la mort me saisit.
Lors devers moi Saint François descendit,
Comptant au Ciel amener ma bonne ame;
Mais Belzébut vint en poste, & lui dit:
Monsieur d'Assise, arrêtez: je reclâme
Ce Conseiller du Saint Pére, il est mien;
Bon Saint François, que chacun ait le sien.
Lors tout penaut le bon homme d'Assise
M'abandonnait au grand Diable d'Enfer.
Je lui criai; Monsieur de Lucifer,
Je suis un Saint, voyez ma robe grise;
Je fus absous par le Chef de l'Eglise.
J'aurai toujours, répondit le Démon,
Un grand respect pour l'absolution:
On est lavé de ses vieilles sotises,
Pourvû qu'après, autres ne soient commises.
J'ai fait souvent cette distinction
A tes pareils, & grace à l'Italie,
Le Diable sait de la Théologie.
Il dit, & rit, je ne repliquai rien
A Belzébut; il raisonnait trop bien.
Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme
Il appliqua sur ma triste épiderme
Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit;
Que Dieu le rende à Boniface huit!



CHA-

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIEME.

DE LA CHIMERE DU SOUVERAIN BIEN.

LE bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques ſenſations de plaiſir. *Platon* qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde Archétipe*, c'eſt-à-dire, ſon Monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appellés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont derivaſſent les faibles copies de ce qui nous parait ici-bas, juſte, beau & bon.

C'eſt donc d'après lui que les Philoſophes ont recherché le Souverain Bien, comme les Chimiſtes cherchent la Pierre Philoſophale: mais le Souverain Bien n'exiſte pas plus que le Souverain Quarré ou le Souverain Cramoiſi; il y a des couleurs cramoiſies, il y a des quarrés: mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainſi. Cette chimérique maniére de raiſonner a gâté longtems la Philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non inter-

interrompüe de plaiſirs : une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec nôtre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire, un plus grand plaiſir dans l'union des deux ſexes : mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toûjours, ou était toujours dans l'extaſe de la jouïſſance, ſes organes n'y pouraient ſuffire : il eſt encor évident qu'il ne pourait remplir les deſtinations de la vie, & que le Genre humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encor une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine ; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre ; ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de bonheur à quelques plaiſirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe Terraquée : cherchez ailleurs.

Si on apelle bonheur une ſituation de l'homme, comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation &c., on ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel Souverain. Qu'on demande à *Cromwel* s'il a été plus content quand il était Protecteur, que quand il allait au cabaret dans ſa jeuneſſe, il répondra probablement que le tems de ſa Tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaiſirs. Com-

Combien de laides bourgeoiſes ſont plus ſatisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopatre*!

Mais il y a une petite obſervation à faire ici; c'eſt que quand nous diſons, il eſt probable qu'un tel homme eſt plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages ſur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes eſt plus ſatisfaite qu'une Princeſſe, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande aparence qu'un muletier ſe portant bien a plus de plaiſir que *Charles-Quint* mangé de gouttes; mais il ſe peut bien faire auſſi que *Charles-Quint* avec des bequilles repaſſe dans ſa tête avec tant de plaiſir qu'il a tenu un Roi de France & un Pape priſonniers, que ſon ſort vaille encor mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'apartient certainement qu'à Dieu, à un Etre qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel eſt l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un ſeul cas où un homme puiſſe affirmer que ſon état actuel eſt pire ou meilleur que celui de ſon voiſin; ce cas eſt celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je ſuppoſe qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec ſa maîtreſſe. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* ſe préſente à la porte; on la lui ferme au nez; & on l'ouvre à ſon rival, qui fait un excellent ſouper, pendant lequel il ne manque pas de ſe moquer d'*Archimède*, & jouit enſuite de ſa maîtreſſe, tandis que l'autre reſte dans la rue

expofé au froid, à la pluie & à la grêle. Il eft certain que *Nomentanus* eft en droit de dire, Je fuis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaifir que lui ; mais il faut qu'il ajoute ; fupofé qu'*Archimède* ne foit occupé que du chagrin de ne point faire un bon fouper, d'être méprifé & trompé par une belle femme, d'être fupplanté par fon rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car fi le Philofophe de la rue fait réflexion, que ni une *Catin* ni la pluie ne doivent troubler fon ame, s'il s'occupe d'un beau problème, & s'il découvre la proportion du Cilindre & de la Sphère, il peut éprouver un plaifir cent fois au-deffus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le feul cas du plaifir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puiffe comparer le fort de deux hommes, en faifant abftraction de tout le refte. Il eft indubitable que celui qui jouït de fa maitreffe eft plus heureux dans ce moment que fon rival méprifé qui gémit. Un homme fain qui mange une bonne perdrix, a fans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au de-là avec fureté; on ne peut évaluër l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour pefer les défirs & les fenfations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & fon Souverain Bien; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune; *Il ne faut appeller perfonne heureux avant*

avant sa mort. Cet axiome n'est au fonds qu'une puérilité, comme tant d'apophtegmes, consacrés dans l'Antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté jusques-là tous les plaisirs dont la Nature humaine est susceptible. Il est très possible & très ordinaire, qu'un homme heureux cesse de l'être: qui en doute? mais il n'a pas moins eu ses moments heureux.

Que veut donc dire la mort de *Solon*? qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourdhui, en ait demain: en ce cas c'est une vérité si incontestable & si triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.



CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIEME.

DE LA POPULATION DE L'AMERIQUE.

La découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, eſt devenue auſſi un objet de la Philoſophie. Un nombre prodigieux d'Ecrivains s'eſt efforcé de prouver que les Américains étaient une Colonie de l'Ancien Monde. Quelques Métaphyſiciens modeſtes ont dit, que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique, y a pû mettre auſſi des hommes; mais ce ſyſtème nud & ſimple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* ſoupçonna l'exiſtence de ce nouvel Univers, on lui ſoutint que la choſe était impoſſible; on prit *Colombo* pour un viſionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce Nouveau Monde était connu longtems auparavant.

On a prétendu que *Martin Behem*, natif de Nuremberg, était parti de Flandres vers l'an 1460. pour chercher ce Monde inconnu, & qu'il pouſſa juſqu'au détroit de Magellan, dont il laiſſa des cartes incognito; mais comme *Martin*

tin Beheim n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il falait abſolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine; on chercha dans l'Antiquité tout ce qui pouvait avoir raport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatriéme partie de notre Globe. On fit aller les vaiſſeaux de *Salomon* au Méxique, & c'eſt de là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce Prince, qui était obligé d'en emprunter du Roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois; & on cita ſur cette anecdote un livre d'*Ariſtote* qu'il n'a pas compoſé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux, & celle des Caraïbes. Le Pére *Laffiteau* Jéſuite n'a pas manqué de ſuivre une ſi belle ouverture. Les Méxicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vètements; quelques Peuples de l'Aſie en uſaient autrefois ainſi; donc ils ſont les ancètres des Méxicains. On pouvait ajouter qu'on danſe beaucoup en Languedoc, que les Hurons danſent auſſi dans leurs réjouïſſances, & qu'ainſi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les Auteurs d'une terrible Hiſtoire Univerſelle prétendent, que tous les Américains ſont une Colonie de Tartares. Ils aſſurent que c'eſt l'opinion la plus généralement reçue parmi les ſavants; mais ils ne diſent pas que ce ſoit parmi les ſavants qui penſent. Selon eux quelque deſcendant de *Noé* n'eut rien de plus preſſé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de

Kamskatska au Nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla visiter le Canada, soit en équipant des flottes, soit en marchant par plaisir au milieu des glaces, par quelque langue de terre qui ne s'est pas retrouvée jusqu'à nos jours. On se mit ensuite à faire des enfants dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourir la multitude prodigieuse de ses habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arriére-petites-filles accouchèrent de géants vers le Détroit de *Magellan.*

Comme on trouve des lions dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces Auteurs supposent que les *Christophes Colombs* de Kamskatska avaient amené des lions en Canada pour leur divertissement.

Mais les Kamskatskatiens n'ont pas seuls servi à peupler le Nouveau Monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonois.

Les Tartares Mantchoux sont incontestablement les ancêtres des Péruviens; car *Mango-Capak* est le premier Inca du Pérou. *Mango* ressemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'est mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appellait *Cunadi*; or en changeant *cu* en *ca* on trouve *Canadi*, d'où le *Canada* a manifestement tiré son nom.

Une plante ressemblante au ginseng des Chinois

nois croît en Canada ; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fussent Maîtres de la partie de la Tartarie Chinoise où croit leur ginseng : & d'ailleurs les Chinois sont de si grands navigateurs, qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique, sans jamais conserver avec leurs Colonies la moindre correspondance.

A l'égard des Japonois, comme ils sont les plus voisins de l'Amérique, dont ils ne sont guère éloignés que de douze cent lieues, ils y ont sans doute été autrefois ; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on ose écrire de nos jours. Que répondre à ces sistémes, & à tant d'autres ? *Rien.*



CHAPITRE SOIXANTE-HUITIEME.

HISTOIRE DES VOYAGES

DE

SCARMENTADO,

écrite par lui-même.

JE naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon pére en était Gouverneur; & je me ſouviens qu'un Poëte médiocre qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans leſquels il me faiſait deſcendre de *Minos* en droite ligne: mais mon pére ayant été diſgracié, il fit d'autres vers où je ne deſcendais plus que de *Paſiphaé* & de ſon amant: C'était un bien méchant homme que cet *Iro*, & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'Isle.

Mon pére m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'eſpérance d'aprendre toutes les vérités, car juſques-là on m'avait enſeigné tout le contraire, ſelon l'uſage de ce bas Monde depuis la Chine juſqu'aux Alpes. *Monſignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était un homme ſingulier, & un des plus terribles

terribles ſavants qu'il y eut au monde. Il voulut m'aprendre les catégories d'*Ariſtote*, & fut ſur le point de me mettre dans la catégorie de ſes mignons : Je l'échapai belle. Je vis des Proceſſions, des exorciſmes, & quelques rapines. On diſait, mais très-fauſſement, que *la Signora Olimpia*, perſonne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choſes qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraiſſait fort plaiſant. Une jeune Dame de mœurs très-douces, nommée *la Signora Fatélo*, s'aviſa de m'aimer. Elle était courtiſée par le Révérend Pére *Poignardini*, & par le Révérend Pére *Aconiti*, jeunes Profès d'un Ordre qui ne ſubſiſte plus : elle les mit d'accord en me donnant ſes bonnes graces ; mais en même tems je courus riſque d'être excommunié, & empoiſonné. Je partis très-content de l'Architecture de *St. Pierre*.

Je voyageai en France ; c'était le tems du régne de *Louis le juſte*. La premiére choſe qu'on me demanda, ce fut, ſi je voulais à mon déjeuné un petit morceau du Maréchal d'*Ancre*, dont le peuple avait fait rôtir la chair, & qu'on diſtribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet Etat était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au Conſeil, quelquefois pour deux pages de controverſe. Il y avait plus de ſoixante ans que ce feu tantôt couvert & tantôt ſoufflé avec violence déſolait ces beaux climats. C'étaient là

les

les Libertés de l'Eglise Gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère ? Il plaisante, & il fait des *Saints Barthelemis.* Heureux le tems où il ne fera que plaisanter !

Je passai en Angleterre : Les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints Catholiques avaient résolu, pour le bien de l'Eglise, de faire sauter en l'air avec de la poudre, le Roi, la Famille Royale, & tout le Parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la Place où la bienheureuse Reine *Marie* fille de *Henri VIII.* avait fait bruler plus de cinq-cent de ses sujets. Un Prêtre Hibernois m'assura que c'était une très-bonne action ; premiérement, parce que ceux qu'on avait brulés étaient Anglais : en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, & qu'ils ne croyaient pas au trou de *St. Patrice.* Il s'étonnait surtout que la Reine *Marie* ne fût pas encor Canonisée ; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le Cardinal Neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquilité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tète à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier Ministre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la République. Touché de pitié je demandai quel était son crime, & s'il avait trahi l'Etat ? Il a fait bien pis, me répondit un Prédicant à manteau noir :

noir : c'eſt un homme qui croit que l'on peut ſe ſauver par les bonnes œuvres auſſi-bien que par la foi. Vous ſentez bien que ſi de telles opinions s'établiſſaient, une République ne pourait ſubſiſter, & qu'il faut des loix ſévères pour réprimer de ſi ſcandaleuſes horreurs. Un profond politique du pays me dit en ſoupirant : Hélas ! Monſieur, le bon tems ne durera pas toujours : ce n'eſt que par hazard que ce peuple eſt ſi zélé : le fonds de ſon caractère eſt porté au dogme abominable de la tolérance : un jour il y viendra : cela fait fremir : pour moi en attendant que ce tems funeſte de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la ſévérité n'était adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Eſpagne.

La Cour était à Seville ; les Galions étaient arrivés ; tout reſpirait l'abondance & la joie dans la plus belle ſaiſon de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers & de citronniers une eſpèce de lice immenſe entourée de gradins couverts d'étoffes précieuſes. Le Roi, la Reine, les Infants, les Infantes, étaient ſous un dais ſuperbe. Vis-à-vis de cette auguſte famille était un autre Trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage ; A moins que ce Trône ne ſoit réſervé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut ſervir. Ces indiſcrétes paroles furent entendues d'un grave Eſpagnol, & me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carouſel ou quelque fête de tau-

taureaux, lorſque le grand Inquiſiteur parut ſur ce Trône, d'où il bénit le Roi & le Peuple.

Enſuite vint une armée de Moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chauſſés, déchauſſés, avec barbe, ſans barbe, avec capuchon pointu, & ſans capuchon : puis marchait le boureau; puis on voyait au milieu des alguazils & des Grands environ quarante perſonnes couvertes de ſacs ſur leſquels on avait peint des Diables & des flammes. C'était des Juifs qui n'avaient pas voulu renoncer abſolument à Moyſe; c'était des Chrètiens qui avaient épouſé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu ſe défaire de leur argent comptant en faveur des fréres Hieronymites. On chanta dévotement de très-belles priéres, après quoi on brula à petit feu tous les coupables; de quoi toute la Famille Royale parut extrémement édifiée.

Le ſoir dans le tems que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux Familiers de l'Inquiſition avec la Sainte Hermandad : ils m'embraſſèrent tendrement, & me menèrent ſans me dire un ſeul mot dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte, & d'un beau Crucifix. Je reſtai là ſix ſemaines, au bout deſquelles le Révérend Pére Inquiſiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me ſerra quelque tems entre ſes bras avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était ſincérement affligé d'avoir apris que je fuſſe ſi mal logé;

mais

mais que tous les apartements de la maison étaient remplis, & qu'une autrefois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au Reverend Pére que c'était aparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point ; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline & une amende de trente-mille réales. On me mena faire la révérence au grand Inquisiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fète ? Je lui dis que cela était délicieux, & j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le tems de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la Religion. Ils avaient lû les Mémoires du fameux Evèque de *Chiapa*, par lesquels il parait qu'on avait égorgé ou brulé ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet Evèque exagerait ; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq-millions de victimes, cela serait encor admirable.

Le desir de voïager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en primes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les

fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, font des mécréants, qui n'ont point été batisés, & qui par conséquent seront bien plus cruels que les Reverends Péres Inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les Mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'Eglises Chrêtiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de Moines, qu'on laissait prier la Vierge *Marie* librement, & maudire *Mahomet*; ceux-ci en Grec; ceux-là en Latin, quelques autres en Arménien. Les bonnes gens que les Turcs! m'écriai-je. Les Chrêtiens Grecs, & les Chrêtiens Latins étaient ennemis mortels dans Constantinople: ces esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand Visir protégeait alors les Grecs. Le Patriarche Grec m'accusa d'avoir soupé chez le Patriarche Latin, & je fus condamné en plein Divan à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq-cent sequins. Le lendemain le grand Visir fut étranglé; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des Latins, & qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le Patriarche Grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'Eglise Grecque ni la Latine. Pour m'en consoler je pris

pris à loyer une fort belle Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote à la Mosquée. Une nuit dans les doux transports de son amour elle s'écria en m'embrassant, *Alla*, *Illa*, *Alla*: ce sont les paroles Sacramentales des Turcs; je crus que c'était celles de l'amour : je m'écriai aussi fort tendrement, *Alla*, *Illa*, *Alla*. Ah! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué, vous êtes Turc. Je lui dis, que je le bénissais de m'en avoir donné la force, & je me crus trop heureux. Le matin l'Iman vint pour me circoncire; & comme je fis quelque difficulté, le Cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler: je sauvai mon prépuce & mon derrière avec mille sequins, & je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus entendre ni Messe Grecque ni Latine en Turquie, & de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Hispaham, on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvû qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du *Mouton blanc* & du *Mouton noir* partageaient encor les Persans. On crut que je me moquais des deux partis, de sorte que je me trouvai déja une violente affaire sur les bras aux portes de la Ville : il m'en coûta encor grand nombre de sequins pour me débarasser des Moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine, avec un interprète,

terprète, qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement, & gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus Maîtres, après avoir tout mis à feu & à sang; & les Révérends Péres Jésuites d'un côté, comme les Révérends Péres Dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des ames à Dieu, sans que personne en sût rien. On n'a jamais vû de convertisseurs si zélés; car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour: ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies; ils se traitaient d'infidéles, & de prévaricateurs pour une ame. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence. Les Jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs péres & leurs méres à la mode de la Chine; & les Dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les Jésuites pour un Dominicain. On me fit passer chez Sa Majesté Tartare pour un espion du Pape. Le Conseil suprême chargea un premier Mandarin, qui ordonna à un Sergent, qui commanda à quatre Sbires du pays de m'arrêter & de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent-quarante génuflexions devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du Pape, & s'il était vrai que ce Prince dût venir en personne le détrôner? Je lui répondis, que le Pape était un Prètre de soixante & dix ans; qu'il demeurait à quatre-mille lieuës de Sa Sacrée Majesté Tartaro-Chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats

qui

qui montaient la garde avec un parasol; qu'il ne détrônait personne, & que Sa Majesté pouvait dormir en sureté. Ce fut l'avanture la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce tems pour aller voir la Cour. Le Raia de Golconde aimait les voyageurs. Le premier mois il les faisait coucher dans son lit, le second il les faisait rester sur l'escalier, & le troisiéme il les jettait par les fenètres. Mon tour vint au bout d'un mois de rester sur l'escalier. Son Altesse, qui jouait passablement au billard, & qui entendit dire que je n'y jouais pas mal, voulut absolument que je jouasse avec Elle: j'eus beau lui représenter combien il est dangereux de jouer avec les Rois, il falut ètre de ses parties, & j'eus l'air d'un favori. Il y eut un coup difficile. Le Raia se servait de la queuë; je pris la liberté de dire que la queuë du Raia était trop courte.

Un Prêtre Siamois, jaloux, méchant, & hypocrite, envenima ces paroles: il prétendit qu'il avait mesuré & pesé la queuë de Son Altesse, qu'elle était très-longue, & que j'avais proferé une impieté: il le dit à un valet de pied, qui le redit à un Page; & le Raia de Golconde, qui avait beaucoup d'amour-propre, fut vivement piqué, comme on le peut croire. Un joueur de billard déterra une ancienne loi, par laquelle ceux qui parlaient de la queuë du Roi

ſans l'avoir touchée, étaient dignes de mort. Je fus jugé ſans miſéricorde ; mais la Reine, qui était de mon avis, entreprit de me ſauver ; elle en vint à bout, en perſuadant à ſon mari, que ſi on me faiſait mourir ainſi à Golconde, cela ternirait la gloire de Son Alteſſe en Europe ; qu'on croirait que j'avais dit la vérité ; & qu'il falait pour la réputation des queuës de la Maiſon Royale, que je fiſſe ſerment qu'à mon retour en Europe, j'aſſurerais toutes les Cours qu'il n'y avait point de plus belle queuë que la queuë du Roi de Golconde. Je prêtai ſerment ; je rentrai en grace, & le Roi eut la générosité de me faire donner douze livres de ris pour mon voyage.

Il me reſtait de voir l'Afrique, pour jouïr de toutes les douceurs de nôtre Continent. Je la vis en effet. Mon vaiſſeau fut pris par des Corſaires Négres. Nôtre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainſi les Loix des Nations ? Le Capitaine Négre lui répondit : Vous avez le nez long, & nous l'avons plat ; vos cheveux ſont tout droits, & nôtre laine eſt friſée ; vous avez la peau de couleur de cendre, & nous de couleur d'ébène ; par conſéquent nous devons, par les Loix ſacrées de la Nature, être toûjours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de ſomme, pour nous faire travailler à je ne ſais quel emploi auſſi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour

pour en tirer une eſpèce de terre jaune, qui par elle-même n'eſt bonne à rien, & qui ne vaut pas à beaucoup près un bon oignon d'Egypte: auſſi quand nous vous rencontrons, & que nous ſommes les plus forts, nous vous faiſons eſclaves, nous vous faiſons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avait rien à repliquer à un diſcours ſi ſage. J'allai labourer le champ d'une vieille Négreſſe, pour conſerver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vû tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable ſur la Terre: je réſolus de ne plus voir que mes Pénates. Je me mariai chez moi: je fus Cocu, & je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.



CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIEME.

DE L'ALCORAN ET DE MAHOMET.

C'Etait un ſublime & hardi Charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans ſon dixiéme chapitre: *Quel autre que* DIEU *peut avoir compoſé l'Alcoran? On crie, c'eſt* Mahomet *qui a forgé ce livre. Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui reſſemble, & appellez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-ſeptiéme il s'écrie: *Louange à celui qui a tranſporté pendant la nuit ſon ſerviteur du ſacré Temple de la Mecque à celui de Jéruſalem.* C'eſt un aſſez beau voyage; mais il n'aproche pas de celui qu'il fit cette nuit même de Planète en Planète, & des belles choſes qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cent années de chemin d'une Planète à une autre, & qu'il fendit la Lune en deux. Ses diſciples, qui raſſemblèrent ſolemnellement des verſets de ſon *Koran* après ſa mort, retranchèrent ce voyage du Ciel. Ils craignirent les railleurs & les Philoſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux Commentateurs, qui auraient bien ſû expliquer l'itineraire. Les

amis

amis de *Mahomet* devaient ſavoir par expérience, que le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itineraire des Planètes, on laiſſa quelques petits mots ſur l'avanture de la Lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le *Koran* eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art; on dit pourtant, que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt écrit avec une élégance & une pureté, dont perſonne n'a aproché depuis. C'eſt un Poëme, ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de Poëte dont la perſonne & l'ouvrage ayent fait une telle fortune. On agita chez les Muſulmans, ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les Docteurs décidèrent, qu'il était éternel; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les Moines, qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de ſotiſes ſur ſon compte, ont prétendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme, qui avait été Négociant, Poëte, Légiſlateur & Souverain, ne ſût pas ſigner ſon nom? Si ſon livre eſt mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, & ſa Religion encor meilleure. Il faut avouer, qu'il retira preſque toute l'Aſie de l'idolatrie.

Il enſeigna l'Unité de Dieu ; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des aſſociés. Chez lui l'uſure avec les étrangers eſt défendue, l'aumone ordonnée. La priére eſt d'une néceſſité abſolue ; la réſignation aux Décrets Eternels eſt le grand mobile de tout. Il était bien difficile, qu'une Religion ſi ſimple & ſi ſage, enſeignée par un homme toujours victorieux, ne ſubjuguât pas une partie de la Terre. En effet, les Muſulmans ont fait autant de Proſelites par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur Religion les Indiens & juſqu'aux Négres. Les Turcs même leurs vainqueurs ſe ſont ſoumis à l'Iſlamiſme.

Mahomet laiſſa dans ſa Loi beaucoup de choſes qu'il trouva établies chez les Arabes; la circonciſion, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en uſage quatre mille ans avant lui, des ablutions ſi néceſſaires à la ſanté & à la propreté, dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un Jugement Dernier, que les Mages avaient toujours établie, & qui était parvenue juſqu'aux Arabes. Il eſt dit, que comme il annonçait qu'on reſſuſciterait tout nud, *Aïsbca* ſa femme trouva la choſe immodeſte & dangereuſe ; *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un Ange, ſelon le Koran, doit peſer les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée eſt encor priſe des Mages. Il leur a volé auſſi leur pont aigu, ſur lequel il faut paſſer après la mort, & leur Jannat, où les élus Muſulmans trouveront des bains, des apartemens bien

bien meublés, de bons lits & des Ouris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit, que tous ces plaiſirs des ſens ſi néceſſaires à tous ceux qui reſuſciteront avec des ſens, n'aprocheront pas du plaiſir de la contemplation de l'Etre Suprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran, que lui-même n'ira point en Paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté Divine, qu'il ordonne que la cinquiéme partie des dépouilles ſera toujours pour le Prophète.

Il n'eſt pas vrai, qu'il exclue du Paradis les femmes. Il n'y a pas d'aparence, qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du Genre humain, qui conduit l'autre. *Abulfeda* raporte, qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il falait faire pour aller en Paradis, M'amie, lui dit-il, le Paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le Prophète pour la conſoler lui dit: Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le 54. chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la priére étant yvres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes loix civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre; mais les moyens ſont affreux; c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent-vingt-quatre-mille Prophêtes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont beſoin d'être trompés. Mais comment juſtifier un homme qui vous dit: *Crois que j'ai parlé à l'Ange* Gabriel, *ou je te tue?*

Combien eſt préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de Révélation! Il n'employe que la raiſon, & non le menſonge & l'épée. Vice-Roi d'une grande Province, il y fait fleurir la Morale & les Loix: diſgracié & pauvre, il les enſeigne; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaiſſement; il rend la vertu aimable; il a pour diſciple le plus ancien & le plus ſage des Peuples.

Le Comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher, que ce ne fût un peuple de brigands; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles; ils volaient ſous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la ſimplicité des tems héroïques: mais qu'eſt-ce que les ſiécles héroïques? c'était le tems où on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourdhui pour une Province.

Les premiers Muſulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthouſiaſme. Rien n'eſt plus terrible qu'un peuple, qui n'ayant rien à perdre combat à la fois par eſprit de rapine & de Religion.

Il eſt vrai, qu'il n'y avait pas beaucoup de fineſſe dans leurs procédés. Le contrat du premier

mier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadishca* eſt amoureuſe de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de ſimplicité à lui avoir compoſé une généalogie, dans laquelle on la fait deſcendre d'*Adam* en droite ligne, comme on a fait deſcendre depuis quelques Maiſons d'Eſpagne & d'Ecoſſe. L'Arabie avait ſon *Moreri* & ſon *Mercure galant*.

Le grand Prophête eſſuya la diſgrace commune à tant de maris; il n'y a perſonne après cela qui puiſſe ſe plaindre. On connait le nom de celui qui eut les faveurs de ſa ſeconde femme la belle *Aïsbca*; il s'apellait *Aſſuan*. *Mahomet* ſe comporta avec plus de hauteur que *Céſar*, qui répudia ſa femme, diſant, qu'il ne falait pas que la femme de *Céſar* fût ſoupçonnée. Le Prophête ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne; il fit deſcendre du Ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que ſa femme était fidèle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire, pour s'être fait de Marchand de chameaux Pontife, Légiſlateur & Monarque, pour avoir ſoumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premiéres ſecouſſes à l'Empire Romain d'Orient & à celui des Perſes. Je l'admire encor, pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique, & il s'en eſt bien peu falu que ſa Religion n'ait ſubjugué l'Univers.

A quoi tiennent les révolutions? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au Monde.

Son gendre *Ali* prétendit, que quand il falut inhumer le Prophète, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, & que ſa veuve *Aïsha* s'écria: Si j'avais ſû que DIEU eût fait cette grace au défunt, j'y ſerais accouruë à l'inſtant. On pouvait dire de lui: *decet Imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées; on ſait le compte & le nom de tout ce qui lui apartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument *Borac* ſur laquelle il monta au Ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle apartenait en propre à l'Ange *Gabriel.*

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait, que *la jouïſſance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & graces au lit comme à table? Une belle femme vaut bien un ſoupé. On prétend encor, qu'il était un grand Médecin; ainſi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.



CHA-

CHAPITRE SOIXANTE ET DIXIEME.

SUR LA POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les Rois de France, & depuis *Philippe I.* jusqu'à *Louis VIII.* tous l'ont été solemnellement, de même que tous les Empereurs depuis *Henri IV.* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les Rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présents de la Cour de Rome. C'était la folie du tems, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cent mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les Représentants des Monarques: ce n'est pas les Ambassadeurs que je veux dire, mais les Comédiens, qui sont Rois & Empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'Univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guères que leur profession, & celle des Sorciers, à qui on fasse aujourdhui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de Sorciers depuis environ soixante à quatre-vingt ans, que la bonne Philosophie a été connuë des hommes, il ne reste plus pour victimes qu'*Alexandre*, *César*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zayre* & *Arlequin*.

La grande raison qu'on en apporte, c'est que ces Messieurs & ces Dames représentent des passions.

ſions. Mais ſi la peinture du cœur humain mérite une ſi horrible flétriſſure, on devrait donc uſer d'une plus grande rigueur avec les Peintres & les Statuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne repréſente pas un ſeul Poéme dramatique qui ne ſoit dans la plus exacte bienſéance. La *Venus* du *Titien* & celle du *Corrège* ſont toutes nuës, & ſont dangereuſes en tout tems pour notre jeuneſſe modeſte; mais les Comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'aprobation du Magiſtrat, ſous l'Autorité Royale. Pourquoi donc ces Perſonnages vivans ſur le Théatre ſont-ils plus condamnés que ces Comédiens muets ſur la toile? *Ut Pictura Poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pû prévoir, qu'un peuple, qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au Théatre, qui reçut de leur tems une ſi haute gloire?

Eſopus & *Roſcius* n'étaient pas des Sénateurs Romains, il eſt vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infâmes, & on ne ſe doutait pas, que l'art de *Terence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte*. Le grand Pape, le grand Prince, *Leon X.* à qui on doit la renaiſſance de la bonne Tragédie & de la bonne Comédie en Europe, & qui fit repréſenter tant de piéces de Théatre dans ſon Palais avec tant de magnificence, ne devinait pas, qu'un jour dans une partie de la Gaule, des deſcendans des Celtes & des Gots ſe croiraient en droit de flétrir ce qu'il hono-

honorait. Si le Cardinal *de Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la ſalle du Palais Royal, lui à qui la France doit le Théatre, il n'eût pas ſouffert plus longtems, que l'on oſât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ſes propres ouvrages.

Ce ſont les Hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à ſe déchaîner contre le plus beau de tous les Arts. *Leon X.* reſſuſcitait la ſcène tragique; il n'en fallait pas d'avantage aux prétendus Réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Auſſi la ville de Genève & pluſieurs illuſtres bourgades de Suiſſe, ont été cent-cinquante ans ſans ſouffrir chez elles un violon. Les Janſeniſtes qui danſent aujourdhui ſur le tombeau de *St. Paris*, à la grande édification du prochain, défendirent le ſiécle paſſé à une Princeſſe de *Conty* qu'ils gouvernaient, de faire aprendre à danſer à ſon fils, attendu que la danſe eſt trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grace, & ſavoir le menuet; on ne voulait point de violon, & le Directeur eut beaucoup de peine à ſouffrir, par accommodement, qu'on montrât à danſer au Prince de *Conty* avec des caſtagnettes. Quelques Catholiques un peu Viſigots, de deça les monts, craignirent donc les reproches des Réformateurs, & crièrent auſſi haut qu'eux; ainſi peu-à-peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *Céſar* & *Pompée*, & de refuſer certaines cérémonies à certaines perſonnes gagées par le Roi, & travaillant ſous les yeux du Magiſtrat. On ne s'aviſa point de réclamer contre cet abus;

car

car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, & des hommes du tems présent, pour *Phédre* & pour les Héros des siécles passés ?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde, & d'admirer toujours à bon compte les chef-d'œuvres de notre scène.

Rome, de qui nous avons apris notre Catéchisme, n'en use point comme nous ; elle a su toujours tempérer les Loix selon les tems & selon les besoins ; elle a su distinguer les bâteleurs effrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les piéces de Théatre du *Trissin* & de plusieurs Evêques & Cardinaux qui ont aidé à ressusciter la Tragédie. Aujourdhui même on représente à Rome publiquement des Comédies dans des Maisons Religieuses. Les Dames y vont sans scandale ; on ne croit point, que des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vû jusqu'à la piéce de *George Dandin* exécutée à Rome par des Religieuses en présence d'une foule d'Ecclésiastiques & de Dames. Les sages Romains se gardent bien surtout d'excommunier ces Messieurs qui chantent le dessus dans les Opéra Italiens ; car en vérité c'est bien assez d'ètre châtré dans ce Monde, sans être encor damné dans l'autre.

Dans le bon tems de *Louis XIV.* il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait un banc, qu'on nommait *le banc des Evêques.* J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV.* le Cardinal *de Fleury*, alors Evêque de Frejus, fut très pressé de faire revivre cette coûtume. D'autres tems, d'autres mœurs ; nous sommes apa-

aparemment bien plus ſages que dans les tems où l'Europe entiére venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la ſcène en France, où *Leon X.* fit renaître en Italie le ſiécle d'*Auguſte*. Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du Pére *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands-hommes, imprimés dans le même tems, s'écrieront: Eſt-il poſſible que les Français ayent pû ainſi ſe contredire, & que la plus abſurde barbarie ait levé ſi orgueilleuſement la tête contre les plus belles productions de l'eſprit humain?

Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du Pére *Queſnel*; *St. Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne Comédie, & qui ne connaiſſait que de malheureux hiſtrions, devine pourtant que le Théatre peut être utile. Il eut aſſez de bon ſens, & aſſez de juſtice, pour ſentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'aprouva. *St. Charles Borromée* examinait lui-mêmes les piéces qu'on jouait à Milan; il les muniſſait de ſon approbation & de ſon ſeing.

Qui feront après cela les Viſigots qui voudront traiter d'empoiſonneurs *Rodrigue* & *Chimène*? Plût au Ciel que ces barbares ennemis du plus beau des Arts euſſent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguſte*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finiſſent comme le mari d'*Alzire*!



PRE-

PREFACE.

Cette plaisanterie a été si souvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du Président d'une Académie, lequel parut à la fin de 1752. C'était une chose fort extraordinaire, qu'un Philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, *qu'une formule d'Algèbre, que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir, qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre-cent ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre. Un Mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propositions, & ayant rélevé cette erreur de Mathématique, cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le Président lui intenta devant la propre Académie qui dépendait de lui, & il fit condamner son adversaire comme faussaire. Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire. C'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit; c'est une continuelle allusion à tous les passages du livre dont le public se moquait. On y fait d'abord parler un Médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer son Médecin quand il ne guérissait pas.*

CHA-

CHAPITRE SOIXANTE ET ONZIEME.

DIATRIBE
DU
DOCTEUR AKAKIA,
Médecin du Pape.

Rien n'eſt plus commun aujourdhui que de jeunes Auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des Charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un Préſident d'une très-illuſtre Académie, pour débiter des drogues aſſez ſinguliéres. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable Préſident qui eſt l'Auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable Philoſophe, qui a découvert que la Nature agit toujours par les loix les plus ſimples, & qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs, capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé *ſes Oeuvres*, & dans celui qu'on appelle *ſes Lettres.* Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand-homme ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont

été écrites à perfonne, & furtout ne ferait point tombé dans certaines petites fautes, qui ne font pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eft poffible, que ce n'eft point l'intérêt de ma profeffion qui me fait parler ici. Mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet Ecrivain traite les Médecins comme fes Libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les Médecins, quand malheureufement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, (*) un Peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injufte ! Le Duc d'Orléans, Régent de France, ne payat-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coipel* orna la galerie du Palais Royal ? Un client prive-t-il d'un jufte falaire fon Avocat, parce qu'il a perdu fa caufe ? Un Médecin promet fes foins, & non la guérifon. Il fait fes efforts, & on les lui paye. Quoi, feriez-vous jaloux même des Médecins ?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze-cent ducats de penfion pour avoir parlé de Mathématique & de Métaphyfique, pour avoir difféqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fouré, fi le Tréforier venait lui tenir ce langage ; Monfieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des Aftres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit

(*) Pag. 124.

écrit qu'une Comète viendra *voler* notre Lune, & porter ses *attentats jusqu'au Soleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des Comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont sur la Terre: vous êtes taxé à trois-cent ducats pour avoir affirmé que les enfans se forment par attraction dans le ventre de la mère, (*) que l'œil gauche attire la jambe droite (**), &c. On ne peut vous retrancher moins de quatre-cent ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en disséquant des têtes de géans, &c. &c. Il est clair que le pauvre Philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait-il bien aise après cela que nous autres Médecins, nous nous moquassions de lui, & que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles, & non pas pour ceux qui ne sont connus dans le Monde que par l'envie de se faire connaître?

Ce jeune homme inconsidéré reproche à mes confréres les Médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (†) que c'est au hazard & aux Nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques connus, & que les Médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pu enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhave*, *Chirac* & *Senac*, n'auraient jamais

Q 2 cer-

(*) Dans les *Oeuvres & Lettres de Mr. de M.*
(**) Voyez la *Vénus Physique.*
(†) Pag. 205.

certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fiévre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hazard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes; & les Médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la Chymie; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes. Le jeune plaisant qui les traite si mal, a-t-il rendu autant de services au Genre humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le Maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoi?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les Médecins ne soient plus qu'Empiriques (*), & leur conseille de bannir la Théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servit plus d'Architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hazard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'Anatomie (**). Nous aurons cette fois-ci les Chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés, que l'Auteur, qui a eu quelques petites obligations aux Chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaissance de l'intérieur de la tête & de

(*) Pag. 119. (**) Pag. 120.

de quelques autres parties du reſſort de l'Anatomie, en ait ſi peu de reconnaiſſance.

Le même Auteur, peu ſavant apparemment dans l'Hiſtoire, en parlant de rendre les ſuplices des criminels utiles, & de faire ſur leurs corps des expériences, dit (*), que cette propoſition n'a jamais été exécutée; il ignore ce que tout le monde ſait, que du tems de *Louïs XI.* on fit pour la premiére fois en France, ſur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue Reine d'Angleterre fit eſſayer l'inoculation de la petite vérole ſur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais ſi notre Auteur eſt ignorant, on eſt obligé d'avouer qu'il a en récompenſe une imagination ſingulière: il veut, en qualité de Phyſicien, que nous nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (**), & qu'on faſſe pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille (***) d'enduire un malade de poix raiſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la Médecine, & qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande apparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le Médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel enne-

(*) Pag. 198. (**) Pag. 206. (***) Pag. 206.

ennemi de la Faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe (*), pour nous adoucir, de ruïner les malades. Il ordonne (car il eſt deſpotique) que chaque Médecin ne traite qu'une ſeule infirmité; de ſorte que ſi un homme a la goutte, la fièvre, le dévoyement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq Médecins au-lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquiéme partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots d'avoir des Directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres miſères; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confréres.

Le meilleur Médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en Philoſophie auſſi fidèle à cet axiome que le Pére *Canaïe* l'était en Théologie; cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premiérement, il convient avec tous les gens ſenſés, & c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos péres vivaient huit à neuf cent ans.

Enſuite ayant trouvé tout ſeul, & indépendam-

(*) Pag. 208.

damment de *Leibnitz*; que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'eſt la mort*, il propoſe de reculer ce point de maturité (*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclorre.* C'eſt un beau ſecret, & nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par ſentence criminelle de quelque Académie.

On voit par le compte que nous venons de rendre, que ſi ces lettres imaginaires étaient d'un Préſident, elles ne pouraient être que d'un Préſident de *Bedlam* (†), & qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un Sage, reſpecté, comme on ſait, dans toute l'Europe, & qui a conſenti d'être déclaré *grand-homme.* Nous avons vu quelquefois au Carnaval en Italie, *Arlequin* déguiſé en Archevêque; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu : cela rappelle une fable de *la Fontaine* :

Un petit bout d'oreille échapé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.

Ici on voit des oreilles tout entières.

Tout conſidéré, nous déférons à la ſainte Inquiſition le livre imputé au Préſident, & nous

Q 4 nous

(*) Pag. 76. (†) Les *petites maiſons* de Londres.

nous en raportons aux lumiéres infaillibles de ce docte Tribunal, auquel on ſait que les Médecins ont tant de foi.

Décret de l'Inquiſition de Rome.

Nous, Pére *Pancrace*, &c. Inquiſiteur pour la Foi, avons lu la *Diatribe* de Monſignor *Akakia*, Médecin ordinaire du Pape, ſans ſavoir ce que veut dire *Diatribe*, & n'y avons rien trouvé de contraire à la Foi ni aux Décrétales. Il n'en eſt pas de même des Oeuvres & Lettres du jeune inconnu, déguiſé ſous le nom d'un Préſident.

Nous avons, après avoir invoqué le St. Eſprit, trouvé dans les œuvres, c'eſt-à-dire dans l'in-quarto de l'inconnu, force propoſitions téméraires, mal-ſonantes, hérétiques & ſentant l'héréſie. Nous les condannons collectivement, ſéparément, & reſpectivement.

Nous anathématiſons ſpécialement & particuliérement l'eſſai de Coſmologie, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, & accoutumé à trouver tout mauvais, inſinue, contre la Parole de l'Ecriture (*), que c'eſt un défaut de Providence que les araignées prennent des mouches, & dans laquelle Coſmologie l'Auteur fait enſuite entendre, qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de Dieu, que dans Z égal

(*) Oeuv. pag. 9.

égal à B C divisé par A plus B (*). Or ces caractères étant tirés du Grimoire, & visiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du *St. Siége.*

Et comme selon l'usage nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de Physique, Mathématique, Dynamique, Métaphysique, &c. nous avons enjoint aux Révérends Professeurs de Philosophie du Collége de la Sapience, d'examiner les Oeuvres & les Lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidèle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des Professeurs du Collége de la Sapience.

1°. NOus déclarons que les loix sur le choc des corps parfaitement durs, sont puérils & imaginaires, attendu (**) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs, sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que le *produit de l'espace par la vitesse est toujours un minimum* (***), nous a semblé fausse; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, & comme

(*) Oeuv. pag. 45. (**) Oeuvr. pag. 4.
(***) Oeuv. pag. 44.

me il eſt prouvé. Il paraît que le jeune Auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; & en cela nous le juſtifions d'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la cenſure que Monſignor *Akakia*, Médecin du Pape, & tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pſeudonime, & ſurtout de la *Vénus phyſique* (*). Nous conſeillons au jeune Auteur, quand il procédera avec ſa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penſer que l'enfant ſe forme dans l'uterus par le moyen de l'attraction; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapaux, & à imiter moins le ſtile de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres*, que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Oeuvres*; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms différens, parce que cela n'eſt pas d'un honnète négociant comme il devrait l'être.

(*) Pag. 248.



Exa-

Examen des Lettres d'un jeune Auteur déguisé sous le nom d'un Président.

1°. Il faut d'abord que le jeune Auteur apprenne que la *prévoyance* (†) n'est point appellée dans l'homme *prévision*; que ce mot *prévision* est uniquement consacré à la connaissance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il est bon qu'il sache la force des termes avant de se mettre à écrire. Il faut qu'il sache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même: elle voit des objets & ne se voit pas; c'est-là sa condition. Le jeune Ecrivain peut aisément reformer ces petites erreurs.

2°. Il est faux que *la mémoire nous fasse plus perdre que gagner* (*). Le candidat doit apprendre que la *mémoire* est la faculté de retenir des idées, & que sans cette faculté on ne pourait pas seulement faire un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on serait absolument imbécile; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée (**), *que l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agité, & qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le Can-

(†) Pag. 3. Lettres du natif de St. Malo.
(*) Pag. 5. (**) Pag. 8.

Candidat s'eſt mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à ſon caractère : qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le Philoſophe, revient aux petiteſſes ordinaires, &c. mais des vérités ſi triviales ne doivent pas être redites : c'eſt le défaut de la jeuneſſe de croire que des choſes communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expreſſions obſcures.

4°. Le Candidat ſe trompe quand il dit que l'étendue n'eſt qu'une perception (*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'eſt pas comme le ſon & les couleurs, qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, comme le ſait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation Allemande, qu'il vilipende (**), & qu'il traite d'imbécile en termes équivalens, cela nous parait ingrat & injuſte ; ce n'eſt pas tout de ſe tromper, il faut être poli ; il ſe peut faire que le Candidat ait cru inventer quelque choſe après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'eſt pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'Auteur n'inſpire à ſes camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale (†) : car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère*, *on ne peut en prouver l'impoſſibilité*. Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher ; mais comme en parlant de la *ſomme du*

(*) Pag. 15. (**) Pag. 50. 52. (†) Pag. 85.

du bonheur, il dit qu'on ne peut démontrer la Religion Chrètienne, & que cependant bien des gens la ſuivent; il ſe pourait, à plus forte raiſon, que quelques perſonnes ſe ruïnaſſent à la recherche du grand œuvre, puiſqu'il eſt poſſible ſelon lui de le trouver.

7°. Nous paſſons pluſieurs choſes qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de Mr. l'Inquiſiteur; mais nous croyons qu'il ſera fort ſurpris d'apprendre que le jeune étudiant (*) veuille abſolument diſſéquer des cerveaux de geants hauts de douze piés, & des hommes velus, portants queuë, pour ſonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium & des rèves il modifie l'ame; qu'il faſſe naitre des anguilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de blé (**). Nous prenons cette occaſion de divertir Monſieur l'Inquiſiteur.

8°. Mais Monſieur l'Inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir Prophète; car l'Auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue (†) que les raiſons en faveur de l'Aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contre elle. Enſuite il aſſure (††) que les perceptions du paſſé, du préſent & de l'avenir, ne diffèrent (†††) que par le degré d'activité de l'ame. Il eſpère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation*

(*) Pag. 232. 233. (**) Pag. 143. (†) Pag. 147. (††) Pag. 151. (†††) Pag. 154.

tion dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimément que sa cervelle est fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encor s'il sera des grands ou des petits Prophètes; mais nous craignons fort qu'il ne soit Prophète de malheur, puisque dans son traité du bonheur même, il ne parle que d'affliction: il dit (*) surtout, que tous les fous sont malheureux. Nous faisons à tous ceux qui le sont un compliment de condoléance; mais si son ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vû un peu de ridicule?

9°. Il nous parait avoir quelque envie d'aller aux Terres Australes (**), quoiqu'en lisant son livre on soit tenté de croire qu'il en revient; cependant il semble ignorer qu'on connait il y a longtems la terre de *Frédéric Henri*, située par-delà le quarantiéme degré de latitude méridionale; mais nous l'avertissons que si, au-lieu d'aller aux Terres Australes, il prétend (†) naviger tout droit directement sous le Pole Arctique, personne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encor être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend (††), un trou qui aille jusqu'au centre de la Terre (où il veut apparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses): Ce trou exigerait qu'on exca-

(*) Pag. 9. (**) Pag. 172.
(†) Pag. 174. (††) Pag. 186.

excavât au moins trois ou quatre cent lieues de pays, ce qui pourait déranger le ſistème de la balance de l'Europe.

Pour concluſion nous prions Monſieur le Docteur *Akakia* de lui preſcrire des ptiſanes rafraichiſſantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque Univerſité, & à y être modeſte.

Si jamais on envoye quelques Phyſiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il ſe peut, par quelques meſures ce que *Newton* a découvert par la ſublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il eſt nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-deſſus de ſes compagnons, qu'il ne ſe faſſe point peindre ſeul aplatiſſant la Terre, ainſi qu'on peint *Atlas* portant le Ciel, comme ſi l'on avait changé la face de l'Univers, pour avoir été ſe réjouïr dans une ville où il y a garniſon Suédoiſe: qu'il ne cite pas à tout propos le Cercle Polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui propoſer avec amitié un avis différent du ſien, s'il lui fait confidence qu'il s'appuie ſur l'autorité de *Leibnitz* & de pluſieurs autres Philoſophes, s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contrediſe formellement notre Candidat, que ledit Candidat n'aille pas s'imaginer ſans réflexion, & crier partout, qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eſt tombé

bé ſur un point de Dynamique abſolument inutile dans l'uſage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué pluſieurs fois ſon ouvrage, dans lequel il le combat avec la diſcrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de ſon conſentement, qu'il ſe garde bien de vouloir faire paſſer cet ouvrage de ſon adverſaire pour un crime de lèſe-majeſté académique.

Si ce camarade lui a avoué pluſieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainſi que pluſieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le Candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne ſe ſerve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*) s'eſt ſervi contre les *Mairan*, les *Caſſini*, & d'autres vrais Philoſophes; qu'il n'exige jamais dans une diſpute frivole, qu'un mort reſſuſcite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réſerve ce miracle pour le tems où il prophétiſera; qu'il ne compromette perſonne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante; & qu'il ne faſſe point intervenir les Dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres ſur lettres à une grande Princeſſe, pour forcer au ſilence ſon adverſaire, & pour

(*) L'homme en queſtion avait fort tourmenté à Paris Mrs. de *Mairan* & *Caſſini*.

pour lui lier les mains, afin de l'aſſaſſiner à loiſir. (†)

Que dans une miſérable diſpute ſur la Dynamique, il ne faſſe point ſommer, par un exploit académique, un Profeſſeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le faſſe point condamner par contumace, comme ayant attenté à ſa gloire, comme forgeur de lettres & fauſſaire, ſurtout quand il eſt évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, & qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un Préſident n'ont pas été plus reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe; qu'il penſe qu'un homme qui a tort & qui veut déshonorer celui qui a raiſon, ſe déshonore ſoi-même.

Qu'il croye que tous les gens de lettres ſont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, & non des cabales vaines; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie; de même que dans la Méchanique, ce qu'on gagne en tems on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens, qui ont commencé par donner de gran-

(†) Il écrivit deux lettres à Madame la Princeſſe d'Orange, pour la ſuplier d'impoſer ſilence à ſon adverſaire Mr. K. Bibliothécaire de cette Princeſſe, lequel il avait fait condamner comme fauſſaire.

grandes eſpérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſotiſes, parce qu'ils ont voulu être des Courtiſans habiles au-lieu d'être d'habiles Ecrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, & la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie ; on les a loués, & ils ont ceſſé d'être louables ; on les a récompenſés, & ils ont ceſſé de mériter des récompenſes ; ils ont voulu paraître, & ils ont ceſſé d'être : car lorſque dans un Auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence.* (*)

(*) L'Auteur en queſtion avait écrit, que ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.



CHAPITRE SOIXANTE ET DOUZIEME.

ELOGE FUNEBRE
DES
OFFICIERS
Qui sont morts dans la guerre de 1741.

UN Peuple qui fut l'exemple des Nations, qui leur enseigna tous les Arts, & même celui de la Guerre, le Maître des Romains qui ont été nos Maîtres, la Grèce enfin parmi ses institutions qu'on admire encor, avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une Nation valeureuse & humaine, digne de nous! pourquoi ne la suivrions-nous pas? nous longtems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en spectacle au Monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il est juste sans doute, il importe au genre humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les

Louis XII. les *Henri IV.*, & ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs si intéressans & si chers, quand ils sont rendus à la personne; si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'est point touché, quand la vanité seule de l'Orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un discours composé, & dans une division forcée, on s'épuise en éloges vagues qui passent avec la fumée des flambeaux funéraires? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux sans doute, (si la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le Magistrat immortalisé par le même organe, qui avait fait verser tant de pleurs sur la mort de *Marie* d'Angleterre, & qui fut digne de célébrer le grand *Condé*! Mais si la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, est-il un bon citoyen qui ne demande aujourdhui, Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'industrie, qui porta ses vûes supérieures jusqu'aux extrémités de la Terre, qui rendit la France la Dominatrice des Mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtems inconnue?

O mémoire! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien servi l'Etat! vivez éternellement: mais surtout ne périssez pas tout entiers, vous Guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'est votre sang qui nous a valu des victoi-

victoires; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant de remparts; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

Faibles & inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant aprofondi notre nature, nos malheurs & nos faibleſſes, nous faiſons ſans ceſſe retentir nos Temples de reproches & de condamnations; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſecrètes complaiſances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand & ſi univerſel; contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères; contre ces déprédations atroces; contre ces cruautés qui font de la Terre un ſéjour de brigandage, un horrible & vaſte tombeau?

Des bords du Pô juſqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même DIEU ces drapeaux ſous leſquels marchent des mil-

liers de meurtriers mercénaires, à qui l'efprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres: ils s'expofent à un fupplice infame pour un léger intérêt; le jour du combat vient, & fouvent le foldat qui s'était rangé n'aguéres fous les enfeignes de fa patrie, répand fans remords le fang de fes propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il poura dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureufes dépouilles qui lui font enlevées par d'autres mains. Tel eft trop fouvent le foldat: telle eft cette multitude aveugle & féroce dont on fe fert pour changer la deftinée des Empires, & pour élever les monumens de la gloire. Confidérés tous enfemble marchant avec ordre fous un grand Capitaine, ils forment le fpectacle le plus fier & le plus impofant qui foit dans l'Univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénéfies brutales, (fi on en excepte un petit nombre) c'eft la lie des Nations.

Tel n'eft point l'Officier, idolâtre de fon honneur & de celui de fon Souverain, bravant de fang froid la mort avec toutes les raifons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la fociété pour des fatigues qui font frémir la Nature; humain, généreux, compatiffant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la fociété, comme pour les dangers de la guerre; auffi poli que fier, orné fouvent par la culture des lettres, & plus encor par les graces de l'efprit.

A

A ce portrait les Nations étrangères reconnaissent nos Officiers; elles avouent surtout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leurs franchises ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui attaquaient, qui assiégeaient leurs assiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible & non moins hazardeuse. On les a vû, sous un Prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes; victorieux à la fois de tous les obstacles que la Nature & l'Art & la valeur oposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce Roi, que les Nations, conjurées contre lui, auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces Héros, dont la foule est connue à peine?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces Centurions & ces Tribuns des Légions Romaines? en quoi les passaient-ils, si ce n'est, peut-être,

 dans

dans l'amour invariable de la discipline militaire? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres Nations de l'Europe, quand la Grèce fut amolie & désunie, & quand les autres Peuples étaient encor des Barbares destitués de bonnes Loix, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du Commerce, privés de tous les Arts, & de toutes les ressources. Aucun Peuple n'égale encor les anciens Romains. Mais l'Europe entiére vaut aujourdhui beaucoup mieux que ce Peuple vainqueur & législateur; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions; ce commerce immense & habile, qui embrasse les deux Mondes, tant de Villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les Consuls & sous les *Césars*; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt Royaumes policés; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de Nations. Enfin la jalousie même, qui régne entre les Peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, sert encor à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de Nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'Officiers tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa for-

tune, & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir ; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des Maîtres étrangers, ici on brule de donner ſa vie pour ſon Roi ; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon Maître ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous diſpenſons de la reconnaiſſance en diſant que l'ambition a tout fait. C'eſt la Logique des ingrats. Qui nous ſert veut s'élever ; je l'avoue : oui on eſt excité en tout genre par cette noble ambition, ſans laquelle il ne ſerait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, ſerait-on bien récompenſé par ce public ſi ardent quelquefois & ſi précipité dans ſes éloges, mais toujours plus promt dans ſes cenſures, paſſant de l'entouſiaſme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli ?

Sibarites tranquilles dans le ſein de nos cités floriſſantes, occupés des rafinemens de la molleſſe, devenus inſenſibles à tout, & au plaiſir même pour avoir tout épuiſé, fatigués de ces ſpectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos péres, & de ces repas continuels, plus délicats que les feſtins des Rois ; au milieu de tant de voluptés, ſi accumulées & ſi peu ſenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvres ſi perfectionnés & ſi peu conſidérés ; enivrés & aſſoupis dans la ſécurité & dans le dédain, nous aprenons la nouvelle d'u-

ne

ne bataille ; on se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hazard, pour censurer le Général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre : cependant cinq ou six cent familles du Royaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, & redemandent au Ciel des fréres, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et si dans les repas qui succèdent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rapellant leurs défauts, quand on ne devrait se souvenir que de leurs pertes ; ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous aprenons que dans le cours de nos succès, un revers tel qu'en ont éprouvés dans tous les tems les plus grands Capitaines, a suspendu le progrès de nos armes, alors tout est désespéré ; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusques dans le tombeau le Général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuse (*a*). Et savons-nous quels étaient ses desseins, ses ressources ? & pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne

(*a*) Le Chevalier de *Bellisle*.

ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu? Celui que vous accusez a pû se tromper: mais il est mort en combattant pour vous. Quoi? nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en saisissant une barque Persane, l'arrêtait encor vainement avec les dents! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles, quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'Antiquité, souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exiles, monte encor à l'escalade en disant: *Il m'en reste un autre pour mon Roi & pour ma patrie*: ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium? & tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevarts inaccessibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sûreté, les immolaient sans danger & sans peine?

Que dirai-je de ceux qui ſont morts à la journée de Dettingue, journée ſi bien préparée & ſi mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au Général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre? Parmi ceux dont l'Hiſtoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuſe, oubliera-t-on un jeune *Bouflers* (*b*), un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe caſſée, qui la fait couper ſans ſe plaindre, & qui meurt de même; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge!

Si nous tournons les yeux ſur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de Héros dont les exploits & les noms doivent être ſans ceſſe dans notre bouche! que de terrains arroſés du plus beau ſang, & célèbres par des triomphes! Là s'élevaient contre nous cent boulevarts qui ne ſont plus. Que ſont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de ſang, écroulés ſous leurs défenſeurs, entourés des cadavres des aſſiégeans? On voit encor les remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné, Comment a-t-on réduit cette fortereſſe qui touche aux nues? On voit Oſtende, qui jadis ſoutenait des ſiéges de trois années, & qui s'eſt rendue en cinq jours à nos armes victorieuſes. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées eſt un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté!

O

(*b*) *Bouflers de Remiancour*, neveu du Duc de *Bouflers*.

O Peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encor à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste & intrépide *Luttaux* (*c*), chargé d'années & de services, déja blessé de deux coups, affaibli & perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* ; & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est-là que le Colonel des Gardes Françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frapé le premier dans cette journée meurtriére, & périt en faisant des souhaits pour le Monarque & pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre Archevèque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable (*d*).

O qu'alors les places des péres deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie, quand sur les remparts de Tournay un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres sanglans & dispersés du Colonel *de Normandie*, ce Régiment est

(*c*) Lieutenant-Colonel des Gardes, & Lieutenant-Général.

(*d*) Le Marquis de *Fénelon*, Lieutenant-Général, Ambassadeur en Hollande.

eſt donné le jour même à ſon jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainſi cette troupe étrangère devenue ſi nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vû les enfans & les fréres ſuccéder rapidement à leurs péres & à leurs fréres tués dans les batailles ; ainſi le brave *d'Aubeterre*, le ſeul Colonel tué au ſiége de Bruxelles, fut remplacé par ſon valeureux frére. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le Gouvernement de la Flandre, de ce théatre éternel de combats, eſt devenu le juſte partage du guerrier, qui, à peine au ſortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour expoſé ſa vie à la bataille de Rocou (*e*). Son pére marcha à côté de lui à la tête de ſon Régiment, & lui aprit à commander & à vaincre ; la mort qui reſpecta ce pére généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Génes ſous une forme différente ; c'eſt-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verſer ſon ſang ſur les baſtions de la ville aſſiégée, mais avec la conſolation de laiſſer Génes libre, & emportant dans la tombe le nom de ſon libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, ſoit ſur cette ville délivrée, ſoit ſur le Pô &

(*e*) Le Duc de *Bouflers*, Lieutenant-Général, s'était mis avec ſon fils âgé de 15. ans à la tête du Régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ſes habits : il eſt mort à Génes.

& sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime (*f*), tandis que ce Guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occasions, & qui avait été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Génes, à la tête de sa brave troupe; cet homme qui, à l'exemple de sa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'esprit égalait la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouït au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas encor leur malheur. Ici une mére & une épouse veulent partir pour aller secourir en Flandres un jeune Heros dont la sagesse & la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du Dauphin, & semblaient lui promettre une vie glorieuse; elles se flatent que leurs soins le rendront à la vie, & on leur dit: Il est mort (*g*). Quel moment, quel coup funeste pour la fille d'un Empereur infortuné, idolâtre de son époux, son unique consolation, son seul espoir dans une terre étrangère, quand on lui dit: Vous ne reverrez jamais l'époux pour

(*f*) Le Marquis *de la Faye* tué à Génes.

(*g*) Le Comte de *Froulai*.

pour qui seul vous aimiez la vie (*h*) !

Une mére vole sans s'arrêter en Flandre, dans les transes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils (*i*). Déja dans la bataille de Rocou elle avait vû son corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est encor trop heureuse : elle rend grace au Ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de régles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Ausbourg, où le pére de ce jeune guerrier dont je parle, sauvait les restes de notre armée, & les dérobait à la poursuite d'un ennemi que le nombre & la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la maison de *Rupelmonde*, cet Officier si instruit & si aimable qui avait fait l'étude la plus aprofondie de la guerre, & qui réunissait l'intrépidité de l'ame, la solidité & les graces de l'esprit, à la douceur & la facilité du commerce ; il laisse dans les larmes une épouse & une mére dignes d'un tel fils ; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant, esprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles ; vous qui dans les événemens frapans dont

(*h*) Le Comte de Baviére. (*i*) Le Marquis de *Ségur*,

dont dépend la destinée des Royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appellez bons mots, & qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le Monde ; osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare ; ou plutôt s'il vous reste quelque humanité, mêlez vos sentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes: mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que surtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oisiveté voluptueuse de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre Nation, de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort ; voudraient-ils s'avilir ainsi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules Romans, que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus fausses que délicates dont nous sommes tant rebattus, dédaignent ce tribut simple de regrets qui partent du cœur ; qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges sincêres donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me lasserai point de jetter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'éléverai encor ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée

dans ſa fleur la vie de ce jeune Guerrier (*k*), dont les fréres combattent ſous nos étendarts, & dont le pére a protégé les Arts à Florence ſous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le Marquis de *Beauveau* ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypre à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputaient l'honneur de le porter, il leur diſait d'une voix expirante: *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre, & laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des Lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſeveli avec lui? Ainſi périſſent d'une mort violente à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait ſon avantage & ſa gloire; tandis que d'inutiles fardeaux de la Terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive, du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles deſaſtreuſes.

O deſtin! ô fatalité! nos jours ſont comptés; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les eſpérances. Le Comte de *Biſſy* prêt à joüir de ces honneurs tant deſirés par ceux-mêmes ſur qui les honneurs ſont accumulés, accourt de Gènes devant Maſtrich, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie; il eſt la derniére

(*k*) Le Marquis de *Beauveau*, fils du Prince de *Craon*.

re victime immolée, au moment même que le Ciel avait prefcrit pour la ceffation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frapes pas feulement par des traits rapides qui portent en un moment la deftruction! Que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des faifons, traînent après elles!

Tu n'ès plus, ô douce efpérance du refte de mes jours! ô ami tendre, élevé dans cet invincible Régiment du Roi toujours conduit par des Héros! qui s'eft tant fignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoy, dans celle de Lawfelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, jetta dans ton fein les femences de la mort, que mes triftes yeux ont vû depuis fe développer: familiarifé avec le trépas, tu le fentis aprocher avec cette indifférence que les Philofophes s'efforçaient jadis ou d'acquerir ou de montrer; accablé de fouffrances au dedans & au dehors, privé de la vûe, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vû toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, fi le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage confacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poëfie. Je n'étais point furpris, que dans le tumulte des armes

tu cultivasses les Lettres & la Sagesse: ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licentieux, délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plait plus que l'ouvrage; si tu méprisais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'age de vingt-cinq ans la vraie Philosophie & la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres? comment avais-tu pris un essor si haut dans le siécle des petitesses? & comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie? Je sentirai longtems avec amertume le prix de ton amitié; à peine en ai-je gouté les charmes; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide & courageuse la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'Etat, pour élever aussi

aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation, sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1. Juin 1748.

NB. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison est Mr. *de Vauvenargues*, longtems Capitaine au Régiment du Roi. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre, plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame, la plus profondément philosophe, la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent, méditent les maximes suivantes:



La Raison nous trompe plus souvent que la Nature.



Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.



Les grandes pensées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que ſans le ſavoir, il ſe peignait lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.



La fermeté ou la faibleſſe à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oſerais conſeiller qu'on lût les maximes qui ſuivent celles-ci, & qui les expliquent.)



La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.



La plus fauſſe de toutes les Philoſophies eſt celle qui ſous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.



Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.



Ce qui n'offenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de la juſtice.



Quiconque eſt plus ſévère que les Loix eſt un Tyran.



On voit, ce me ſemble, par ce peu de penſées que

que je raporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces Philosophes de parti, de ces nouveaux Stoïciens qui en ont imposé aux faibles:

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé,
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est, ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes, a rien écrit de plus sage que son Chapitre sur le bien & sur le mal moral. Je ne dis pas que tout soit égal dans ce livre; mais si l'amitié ne me fait pas illusion, je n'en connais guères qui soit plus capable de former une ame bien née & digne d'être instruite. Ce qui me persuade encor qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage, que Mr. *de Vauvenargues* nous a laissé, c'est que je l'ai vû méprisé par ceux qui n'aiment que les jolies phrases & le faux bel esprit.



CHAPITRE SOIXANTE ET TREIZIEME.

DES GENIES.

LA doctrine des Génies, l'Astrologie Judiciaire, & la Magie, ont rempli toute la Terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les Génies établis. Toute l'Antiquité est pleine d'Astrologues & de Magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourdhui de tant de Peuples chez qui elles ont prévalu ; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les Sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les Astres : la Terre est sans doute immobile au milieu du Monde ; le Soleil & les Planètes ne tournent que pour elle ; & les Etoiles ne sont faites que pour nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la Nature. Que faire de tous ces Globes uniquement destinés à notre usage, & de l'immensité du Ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace & les Globes sont peuplés de substances ; & puisque nous sommes les favoris de la Nature placés au centre du Monde, & que tout est fait pour l'homme, ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possi-

possible, aura bientôt trouvé des disciples, persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire: Il peut exister des Génies, & personne n'a dû affirmer le contraire; car où est l'impossibilité que les Airs, & les Planètes soient peuplés? On a dit ensuite: Il y a des Génies; & certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après quelques Sages virent ces Génies, & on n'était pas en droit de leur dire, Vous ne les avez point vûs; ils étaient apparus à des hommes trop considérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le Génie de l'Empire, ou de sa ville; l'autre celui de *Mars* & de *Saturne*; les Génies des quatre Eléments s'étaient manifestés à plusieurs Philosophes; plus d'un Sage avait vu son propre Génie; tout cela d'abord en songe; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces Génies étaient faits. Pour venir sur notre Globe, il falait bien qu'ils eussent des ailes; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les notres, puisque c'étaient des Génies, & plus légers, puisqu'ils venaient de si loin. Les Sages qui avaient le privilége de converser avec des Génies, inspiraient aux autres l'espérance de jouir du même bonheur. Un Sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire, Je n'ai point vû de Génie, donc il n'y en a point; on lui aurait répondu, Vous raisonnez fort mal; il ne suit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue, qu'elle n'existe point;

point; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces Puissances aériennes, nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite; elles se sont montrées à nos Sages, elles se manifesteront à nous: vous n'êtes pas dignes de voir des Génies.

Tout est mèlé de bien & de mal sur la Terre; il y a donc incontestablement de bons & de mauvais Génies. Les Perses eurent leurs *Péris* & leurs *Dives*, les Grecs leurs *Daimons* & *Cacodaimons*, les Latins *bonos & malos Génios*. Le bon Génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Négres, où c'est essentiellement tout le contraire. *Platon* admit sans difficulté un bon & un mauvais Génie pour chaque mortel. Le mauvais Génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes; de graves Historiens ne l'ont-ils pas dit? & *Plutarque* aurait-il été assez mal avisé pour assurer ce fait, s'il n'avait été bien vrai?

Considérez encor quelle source de fêtes, de divertissements, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des Génies.

* *Scit Genius natale comes qui temperat astrum.*

† *Ipse suos adsit Genius visurus honores,*
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des Génies mâles, & des Génies femelles.

* Horace. † Tibulle.

melles. Les Génies des Dames s'appellaient chez les Romains, des *petites Junons*. On avait encor le plaisir de voir croître son Génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de *Cupidon* avec des aîles; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe: quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier auquel sont appendues deux couronnes; & l'inscription porte, *au Génie des Augustes*; c'était l'emblême de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourdhui que les Génies, universellement admis par tant de Nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci: Je n'ai jamais vû de Génie; aucun homme de ma connaissance n'en a vû: *Brutus* n'a point laissé par écrit que son Génie lui fût aparu avant la bataille: ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes*, qui se livrait à son imagination, ni aucun Roi, ni aucun Ministre d'État, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur Génie: je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des Satyres avec de petites queues retroussées, & des pieds de chèvre: cependant j'attendrai que j'en aye vû plusieurs pour y croire: car si je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

CHAP.

CHAP. SOIXANTE ET QUATORZIEME.

DE L'ASTROLOGIE.

L'Aſtrologie pourait s'apuyer ſur de meilleurs fondements que les Génies. Car ſi perſonne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu ſouvent des prédictions d'Aſtrologues réuſſir. Que de deux Aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant, & ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluye, & l'autre le beau tems; il eſt bien clair qu'il y en aura un Prophète.

Le grand malheur des Aſtrologues, c'eſt que le Ciel a changé depuis que les régles de l'Art ont été données. Le Soleil qui était dans le Bélier du tems des Argonautes, ſe trouve aujourdhui dans le Taureau; & les Aſtrologues, au grand malheur de leur Art, attribuent aujourdhui à une maiſon du Soleil ce qui apartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas encor une raiſon démonſtrative contre l'Aſtrologie. Les Maîtres de l'Art ſe trompent; mais il n'eſt pas démontré que l'Art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire: Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la Lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile; ſa conſtitution a été faible, & ſa vie mal-

malheureuse & courte ; ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéraments : au contraire celui-ci est né quand la Lune était dans son plein, le Soleil dans sa force, le tems serein, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne, sa vie longue & heureuse. Si ces observations avaient été répetées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pû au bout de quelques milliers de siécles former un Art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les Astrologues de dire : Mon fils est né dans un tems heureux, & cependant il est mort au berceau : l'Astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres plantés dans la saison convenable, périssent ; je vous ai répondu des Astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'Astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les Astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'Astrologie en disant : De deux enfants qui sont nés dans la même minute, l'un a été Roi, l'autre n'a été que Marguillier de sa Paroisse : car on aurait très bien pû se défendre, en faisant voir que le paysan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu Marguillier, comme le Prince en devenant Roi.

Et si on alleguait qu'un bandit que *Sixte-Quint*

Quint fit pendre était né au même tems que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint Pape; les Aſtrologues diraient qu'on s'eſt trompé de quelques ſecondes, & qu'il eſt impoſſible dans les régles, que la même étoile donne la Tiare & la Potence. Ce n'eſt donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes ſe ſont aperçus à la fin que l'Art eſt illuſoire; mais avant d'être détrompés ils ont été longtems crédules.

Un des plus fameux Mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui floriſſait aux quinziéme & ſeiziéme ſiécles, & qui travailla longtems à la réforme du Calendrier propoſée au Concile de Conſtance; prédit un Déluge univerſel pour l'année 1524. Ce Déluge devait arriver au mois de Fevrier, & rien n'eſt plus plauſible; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars* ſe trouvèrent alors en conjonction dans le ſigne des Poiſſons. Tous les Peuples de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent conſternés. Tout le monde s'attendit au Délùge malgré l'Arc-en-Ciel. Pluſieurs Auteurs contemporains rapportent que les habitants des Provinces maritimes de l'Allemagne s'empreſſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe muniſſait d'un bateau comme d'une arche. Un Docteur de Toulouſe nommé *Auriol* fit faire ſurtout une grande Arche pour lui, ſa famille, & ſes amis: on prit les mêmes précautions dans

dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de Fevrier arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus ſec, & jamais les Aſtrologues ne furent plus embarraſſés. Cependant, ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous. Preſque tous les Princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être Prince ; cependant le célèbre Comte de *Boulainvilliers*, & un Italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déja de près de trente années, de quoi je leur demande humblement pardon.



CHA-

CHAPITRE SOIXANTE ET QUINZIEME.

DE LA MAGIE.

LA Magie eſt encor une ſcience bien plus plauſible que l'Aſtrologie, & que la doctrine des Génies. Dès qu'on commença à penſer qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait diſtinct de la machine, & que l'entendement ſubſiſte après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, ſubtil, aërien, reſſemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raiſons toutes naturelles introduiſirent cette opinion: La premiére, c'eſt que dans toutes les langues l'ame s'appellait eſprit, ſoufle, vent: cet eſprit, ce ſoufle, ce vent, était donc quelque choſe de fort mince & de fort délié. La ſeconde, c'eſt que ſi l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme ſemblable à celle qu'il poſſédait pendant ſa vie, on n'aurait pas pu diſtinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui ſubſiſtait ſéparée de ſon corps, pouvait très-bien ſe montrer dans l'occaſion, revoir les lieux qu'elle avait habité, viſiter ſes parents, ſes amis, leur parler, les inſtruire; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui eſt, peut paraître.

Les

Les ames pouvaient très-bien enſeigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer: elles n'y manquaient pas; & le mot *Abraxa* prononcé avec quelques cérémonies, faiſait venir les ames aux quelles on voulait parler. Je ſuppoſe qu'un Egyptien eût dit à un Philoſophe: *Je deſcends en ligne droite des Magiciens de Pharaon qui changèrent des baguettes en ſerpents, & les eaux du Nil en ſang; un de mes Ancètres ſe maria avec la Pytoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel à la prière du Roi Saül: elle communiqua ſes ſecrets à ſon mari, qui lui fit part des ſiens: je poſſède cet héritage de père & de mère, ma généalogie eſt bien averée; je commande aux ombres & aux éléments.* Le Philoſophe n'aurait eu autre choſe à faire qu'à lui demander ſa protection: car ſi ce Philoſophe avait voulu nier, & diſputer, le Magicien lui eût fermé la bouche, en lui diſant; *Vous ne pouvez nier les faits; mes ancètres ont été inconteſtablement de grands Magiciens, & vous n'en doutez pas; vous n'avez nulle raiſon pour croire que je ſois de pire condition qu'eux, ſurtout quand un homme d'honneur comme moi vous aſſure qu'il eſt Sorcier.* Le Philoſophe aurait pû lui dire, Faites-moi le plaiſir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en ſang, cette baguette en ſerpent. Le Magicien pouvait répondre, Je ne travaille pas pour les Philoſophes: j'ai fait voir des ombres à des Dames très-reſpectables, à des gens ſimples qui ne diſputent point: vous

devez croire au moins qu'il eſt très-poſſible que j'aye ces ſecrets, puiſque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont poſſédés: ce qui s'eſt fait autrefois ſe peut faire aujourdhui, & vous devez croire à la Magie, ſans que je ſois obligé d'exercer mon Art devant vous.

Ces raiſons ſont ſi bonnes, que tous les Peuples ont eu des Sorciers. Les plus grands Sorciers étaient payés par l'Etat, pour voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foïe d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on ſi longtems puni les autres de mort? Ils faiſaient des choſes plus merveilleuſes; on devait donc les honorer beaucoup, on devait ſurtout craindre leur puiſſance. Rien n'eſt plus ridicule que de condamner un vrai Magicien à être brulé; car on devait préſumer qu'il pouvait éteindre le feu, & tordre le cou à ſes Juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'eſt de lui dire, Mon ami, nous ne vous brulons pas comme un Sorcier véritable, mais comme un faux Sorcier, qui vous vantez d'un Art admirable que vous ne poſſédez pas; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fauſſe monnoie: plus nous aimons la bonne, plus nous puniſſons ceux qui en donnent de fauſſe: nous ſavons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables Magiciens, mais nous ſommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puiſque vous vous laiſſez bruler comme un ſot.

Il eſt vrai que le Magicien pouſſé à bout pou-

pourait dire, Ma ſcience ne s'étend pas juſqu'à étcindre un bucher ſans eau, & juſqu'à donner la mort à mes Juges avec des paroles; je peux ſeulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matiéres en d'autres; mon pouvoir eſt borné; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu; c'eſt comme ſi vous faiſiez pendre un Médécin qui vous aurait guéri de la fiévre, & qui ne pourait vous guérir d'une paraliſie. Mais les Juges lui repliqueraient: Faites-nous donc voir quelque ſecret de vôtre Art, ou conſentez à être brûlé de bonne grace.



CHAPITRE SOIXANTE ET SEIZIEME.

DES POSSEDÉS.

IL n'y a que les possédés à qui on n'a jamais rien de bon à repliquer. Qu'un homme vous dise, Je suis possédé, il faut l'en croire sur sa parole. Ceux-là ne sont point obligés de faire des choses bien extraordinaires; & quand ils les font, ce n'est que pour surabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le Diable au corps? Chacun sent ce qu'il sent. Il y a eu autrefois tout plein de possédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'avisent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort moderés. Mais pour un pauvre possédé qui se contente de quelques convulsions, & qui ne fait de mal à personne, on n'est pas en droit de lui en faire. Si vous disputez contre lui, vous aurez infailliblement le dessous: il vous dira, Le Diable est entré hier chez moi, sous une telle forme; j'ai depuis ce tems-là une colique surnaturelle, que tous les Apoticaires du monde ne peuvent soulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciser, ou de l'abandonner au Diable.

C'est grand dommage qu'il n'y ait plus aujourdhui ni Possédés, ni Magiciens, ni Astrologues,

logues, ni Génies. On ne peut concevoir de de quelle ressource étaient il y a cent ans tous ces mistères. Toute la Noblesse vivait alors dans ses châteaux. Les soirs d'hiver sont longs, on serait mort d'ennui sans ces nobles amusements. Il n'y avait guères de château où il ne revint une Fée à certains jours marqués, comme la Fée *Merlusine* au château de Lusignan. Le grand Veneur, homme sec & noir, chassait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le Diable tordait le cou au Maréchal *Fabert*. Chaque village avait son Sorcier, ou sa Sorciére; chaque Prince avait son Astrologue; toutes les Dames se faisaient dire leur bonne avanture; les possedés couraient les champs; c'était à qui avait vu le Diable, ou à qui le verrait; tout cela était un sujet de conversations inépuisables, qui tenait les esprits en haleine. A présent on joue insipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.



CHAP. SOIXANTE ET DIX-SEPTIEME.

D'OVIDE.

LEs ſavants n'ont pas laiſſé de faire des volumes pour nous aprendre au juſte dans quel coin de Terre *Ovide Naſon* fut exilé par *Octave Cépias* ſurnommé *Auguſte*. Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que né à Sulmone, & élevé à Rome, il paſſa dix ans ſur la rive droite du Danube dans le voiſinage de la Mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre barbare, il ne faut pas ſe figurer que ce fût un pays de Sauvages. On y faiſait des vers. *Cotis* petit Roi d'une partie de la Thrace fit des vers Gètes pour *Ovide*. Le Poëte Latin aprit le Gète, & fit auſſi des vers dans cette langue. Il ſemble qu'on aurait dû attendre des vers Grecs dans l'ancienne patrie d'*Orphée*; mais ces pays étaient alors peuplés par des Nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte Tartare, une langue aprochante de l'ancien Slavon. *Ovide* ne ſemblait pas deſtiné à faire des vers Tartares. Le pays des Tomites où il fut relegué, était une partie de la Méſie, province Romaine, entre le mont Hemus & le Danube. Il eſt ſitué au quarante-quatriéme degré & demi, comme les plus beaux climats de la France; mais les montagnes

tagnes qui font au Sud, & les vents du Nord & de l'Eſt qui ſouflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie : auſſi *Ovide* n'y vécut-il pas longtems ; il y mourut à l'âge de ſoixante années. Il ſe plaint dans ſes Elégies du climat, & non des habitans :

Quos ego, cùm loca ſim veſtra peroſus, amo.

Ces Peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des priviléges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les Loix, qu'un homme né dans une famille équeſtre comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équeſtre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce tems il falait un Plébiſcite, une loi de la Nation, pour priver un Romain de ſa patrie. *Cicéron* exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des Loix.

Le crime d'*Ovide* était inconteſtablement d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la famille d'*Octave* :

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci ?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguſte* avec un jeune garçon plus joli que ce *Man-*

nius dont *Auguste* dit qu'il n'avait point voulu ; parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'Impératrice *Livie*, que cet *Auguste* avait épousée grosse d'un autre ; ou s'il avait vu cet Empereur *Auguste* occupé avec sa fille ou sa petite-fille, ou enfin s'il avait vu cet Empereur *Auguste* faisant quelque chose de pis, *torva tuentibus hircis*. Il est de la plus grande probabilité qu'*Ovide* surprit *Auguste* dans un inceste. Un Auteur presque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit, *Pulsum quoque in exilium quod Augusti incestum vidisset.*

Octave Auguste prit le prétexte du livre innocent de *l'Art d'aimer*, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obscène, pour envoyer un Chevalier Romain sur la Mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguste*, dont nous avons encor des vers remplis d'ordures, pouvait-il sérieusement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ses amis plusieurs années auparavant des copies de *l'Art d'aimer?* Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modestie, dans le tems qu'il aprouvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame prostitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunnus?* Il y propose indifféremment ou une *fille lascive*, ou *un beau garçon qui renoue sa longue chevelure*, ou *une servante*, ou *un laquais* : tout lui est égal. Il ne lui manque que la bestialité. Il y a certainement de l'impudence

à

à blamer *Ovide*, quand on tolére *Horace*. Il eſt clair qu'*Octave* alléguait une tres-méchante raiſon, n'oſant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agiſſait de quelque ſtupre, de quelque inceſte, de quelque avanture ſecrette de la ſacrée famille Impériale, c'eſt que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortaliſé par les medailles de ſes débauches, *Tibère*, monſtre de laſciveté comme de diſſimulation, ne rapella point *Ovide*. Il eut beau demander grace à l'auteur des proſcriptions, & à l'empoiſonneur de *Germanicus*; il reſta ſur les bords du Danube.

Si un Gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vû par hazard un Stadoulder, ou un Roi de la Grande Bretagne, ou un Roi de Suéde, ou un Roi de Pologne, ou un Doge, commettre quelque gros péché, ſi ce n'était pas même par hazard qu'il l'eût vû, s'il en avait cherché l'occaſion, ſi enfin il avait l'indiſcrétion d'en parler, certainement ce Stadoulder, ou ce Roi, ou ce Doge ne ſeraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche preſque auſſi grand qu'à *Auguſte*, & qu'à *Tibère*, c'eſt de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue ſont ſi outrés, qu'ils exciteraient encor aujourdhui l'indignation, s'il les eût donnés à des Princes légitimes ſes bienfaiteurs; mais il les donnait à des Tyrans, & à ſes Tyrans. On pardonne de louer un peu trop un Prince qui vous careſſe, mais non pas de traiter en DIEU un Prince qui vous per-

perſécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer ſur la Mer Noire, & ſe retirer en Perſe par les Palus Méotides, que de faire ſes *Triſtes de Ponto.* Il eût apris le Perſan auſſi aiſément que le Gète, & aurait pû du moins oublier le Maître de Rome chez le Maître d'Ecbatane. Quelque eſprit dur dira qu'il y avait encor un parti à prendre; c'était d'aller ſecrétement à Rome, s'adreſſer à quelques parents de *Brutus* & de *Caſſius*, & de faire une douziéme conſpiration contre *Octave*; mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Choſe étrange que les louanges! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitait de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrat Rome de ſon *Auguſte*, & il lui ſouhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ſes *Triſtes*. *Bayle* lui fait ſon procès ſur ſa Philoſophie du Cahos, ſi bien expoſée dans le commencement des Métamorphoſes :

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainſi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un Ciel, une Terre, & une Mer, la Nature était un tout homogène.* Il y a dans *Ovide*, *La face de la Nature était la même dans tout l'Univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet aſſemblage de choſes différentes, paraiſſait le même; *unus vultus.*

Bayle critique tout le Cahos. *Ovide* qui n'eſt dans

dans ses vers que le Chantre de l'ancienne Philosophie, dit que les choses molles & dures, les légères & les pesantes, étaient mèlées ensemble :

Mollia cum duris, sine pondere, habentia pondus :

& voici comme *Bayle* raisonne contre lui.

„ Il n'y a rien de plus absurde que de supposer un Cahos qui a été homogène pendant „ toute une Eternité, quoiqu'il eût les qualités Elémentaires, tant celles qu'on nomme Altératrices, qui sont la Chaleur, la Froideur, l'Humidité & la Sécheresse, que celles „ qu'on nomme Motrices, qui sont la Légéreté „ & la Pesanteur : celle-là cause du mouvement „ en haut, celle-ci du mouvement en bas. „ Une matiére de cette nature ne peut point être homogène, & doit contenir nécessairement „ toutes sortes d'hétérogénéités. La chaleur & „ la froideur, l'humidité & la sécheresse, ne „ peuvent pas être ensemble sans que leur action & leur réaction les tempère & les convertisse en d'autres qualités qui font la forme des „ corps mixtes : & comme ce tempérament se „ peut faire selon les diversités innombrables „ de combinaisons, il a fallu que le Cahos renfermât une multitude incroyable d'espèces de composés. Le seul moyen de le concevoir homogène serait de dire, que les qualités altératrices „ des éléments se modifièrent au même degré „ dans toutes les molecules de la matiére, de „ sorte qu'il y avait partout précisément la „ même tiédeur, la même mollesse, la même

„ odeur,

„ odeur, la même ſaveur &c. . . mais ce ſerait „ ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'autre : ce ſerait par une contradiction dans les „ termes appeller Cahos l'ouvrage le plus régulier, le plus merveilleux en ſa ſymmétrie, le plus admirable en matiére de proportions qui ſe puiſſe concevoir. Je conviens que „ le goût de l'homme s'accommode mieux d'un „ ouvrage diverſifié, que d'un ouvrage uniforme; mais nos idées ne laiſſent pas de nous „ aprendre que l'harmonie des qualités contraires conſervée uniformément dans tout l'Univers ſerait une perfection auſſi merveilleuſe „ que le partage inégal qui a ſuccédé au Cahos.

„ Quelle ſcience, quelle puiſſance ne demanderait pas cette harmonie uniforme répandue „ dans toute la Nature ? Il ne ſuffirait pas de „ faire entrer dans chaque mixte la même quantité de chacun des quatre ingrédiens ; il faudrait y mettre des uns plus, des autres moins, „ ſelon que la force des uns eſt plus grande ou „ plus petite pour agir que pour réſiſter ; car „ on ſait que les Philoſophes partagent dans un „ degré différent l'action, & la réaction aux „ qualités élémentaires. Tout bien compté il ſe „ trouverait que la cauſe qui métamorphoſa le „ Cahos l'aurait tiré, non pas d'un état de confuſion & de guerre, comme on le ſuppoſe, „ mais d'un état de juſteſſe qui était la choſe „ du monde la plus accomplie, & qui par la réduction à l'équilibre des forces contraires le „ tenait dans un repos équivalent à la paix. Il

„ eſt

„ eſt donc conſtant, que ſi les Poëtes veulent „ ſauver l'homogénéité du Cahos, il faut qu'ils „ effacent tout ce qu'ils ajoutent concernant cet- „ te confuſion bizarre des ſemences contraires, „ & ce mélange indigeſte, & ce combat perpé- „ tuel des principes ennemis.

„ Paſſons-leur cette contradiction, nous „ trouverons aſſez de matiére pour les combat- „ tre par d'autres endroits. Recommençons l'at- „ taque de l'éternité. Il n'y a rien de plus ab- „ ſurde que d'admettre pendant un tems infini „ le mêlange des parties inſenſibles des quatre „ éléments; car dès que vous ſupoſez dans ces „ parties l'activité de la chaleur, l'action & „ la réaction des quatre premiéres qualités, & „ outre cela le mouvement vers le centre dans „ les particules de la Terre & de l'Eau, & le „ mouvement vers la circonférence dans celles „ du Feu & de l'Air, vous établiſſez un princi- „ pe qui ſéparera néceſſairement les unes des „ autres ces quatre eſpèces de corps, & qui n'au- „ ra beſoin pour cela que d'un certain tems „ limité. Conſidérez un peu ce qu'on appelle „ la phiole des quatre éléments. On y enfer- „ me de petites particules métalliques, & puis „ trois liqueurs beaucoup plus légéres les unes „ que les autres. Brouïllez tout cela enſemble, „ vous n'y diſcernez plus aucun de ces quatre „ mixtes, les parties de chacun ſe confondent „ avec les parties des autres : mais laiſſez un „ peu votre phiole en repos, vous trouverez „ que chacun reprend ſa ſituation : toutes les „ par-

„ particules métalliques ſe raſſemblent au fond „ de la phiole; celles de la liqueur la plus légère ſe raſſemblent au haut; celles de la liqueur moins légère que celle-là, & moins „ peſante que l'autre, ſe rangent au troiſiéme „ étage; celles de la liqueur plus peſante que „ ces deux-là, mais moins peſante que les particules métalliques, ſe mettent au ſecond étage; & ainſi vous retrouvez les ſituations „ diſtinctes que vous aviez confondues en ſecouant la phiole; vous n'avez pas beſoin de „ patience; un tems fort court vous ſuffit pour „ revoir l'image de la ſituation que la Nature „ a donnée dans le Monde aux quatre Eléments. „ On peut conclure, en comparant l'Univers à „ cette phiole, que ſi la Terre réduite en poudre avait été mêlée avec la matiére des Aſtres, „ & avec celle de l'Air & de l'Eau, en telle ſorte „ que le mêlange eût été fait juſqu'aux particules „ inſenſibles de chacun de ces éléments, tout „ aurait d'abord travaillé à ſe dégager, & qu'au „ bout d'un terme préfix, les parties de la Terre auraient formé une maſſe, celles du Feu „ une autre, & ainſi du reſte à proportion de „ la peſanteur & de la légéreté de chaque eſpèce de corps.

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la phiole eut pû ſe faire du tems du Cahos. Je lui dis qu'*Ovide* & les Philoſophes entendaient par choſes peſantes & légères, celles qui le devinrent quand un DIEU y eut mis la main. Je lui dis, Vous ſuppoſez que la Nature eût pû s'arranger toute

toute ſeule, ſe donner elle-même la peſanteur. Il faudrait que vous commençaſſiez par me prouver que la gravité eſt une qualité eſſentiellement inhérente à la matiére, & c'eſt ce qu'on n'a jamais pu prouver. *Deſcartes* dans ſon Roman a prétendu que les corps n'étaient devenus peſans que quand ſes tourbillons de matiére ſubtile avaient commencé à les pouſſer à un centre. *Newton* dans ſa véritable Philoſophie ne dit point que la gravitation, l'attraction ſoit une qualité eſſentielle à la matiére. Si *Ovide* avait pû deviner le livre des Principes Mathématiques de *Newton*, il vous dirait, *La matière n'était ni peſante, ni en mouvement dans mon Cahos; il a fallu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités: mon Cahos ne renfermait pas la force que vous lui ſuppoſez: nec quidquam niſi pondus iners*, ce n'était qu'une maſſe impuiſſante; *pondus* ne ſignifie point ici *poids*; il veut dire *maſſe*. Rien ne pouvait peſer avant que DIEU eût imprimé à la matiére le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, ſerait-il attiré par un autre, pouſſerait-il un autre, ſi l'artiſan Suprème ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable? Ainſi *Ovide* ſe trouverait non ſeulement un bon Philoſophe, mais encor un paſſable *Théologien*.

Vous dites; „ Un Théologien ſcholaſtique „ avouerait ſans peine, que ſi les quatre Elé„ ments avaient exiſté indépendemment de DIEU „ avec toutes les facultés qu'ils ont aujour„ dhui, ils auraient formé d'eux-mèmes cette

„ ma-

„ machine du Monde, & l'entretiendraient dans
„ l'état où nous la voyons. On doit donc re-
„ connaître deux grands défauts dans la doctri-
„ ne du Cahos: l'un & le principal est qu'elle
„ ôte à DIEU la Création de la matiére & la
„ production des qualités propres au Feu, à
„ l'Air, à la Terre & à la Mer: l'autre, qu'après
„ lui avoir ôté cela, elle le fait venir sans né-
„ cessité sur le théatre du Monde pour distri-
„ buer les places aux quatre Eléments. Nos
„ nouveaux Philosophes qui ont rejetté les qua-
„ lités & les facultés de la Physique Péripatéti-
„ cienne, trouveraient les mêmes défauts dans
„ la description du Cahos d'*Ovide*; car ce qu'ils
„ appellent loix générales du Mouvement, prin-
„ cipes de Mécanique, modifications de la ma-
„ tiére, figure, situation, & arrangement des
„ corpuscules, ne comprend autre chose que
„ cette vertu active & passive de la Nature, que
„ les Péripatéticiens entendent sous les mots de
„ qualités altératrices & motrices des quatre Elé-
„ ments. Puis donc que suivant la doctrine de
„ ceux-ci ces quatre corps situés selon leur
„ légéreté & leur pesanteur naturelle, sont un
„ principe qui suffit à toutes les générations,
„ les *Cartésiens*, les *Gassendistes*, & les autres
„ Philosophes modernes doivent soutenir que le
„ mouvement, la situation, & la figure des
„ parties de la matiére suffisent à la produc-
„ tion de tous les effets naturels, sans excep-
„ ter même l'arrangement général qui a mis là
„ Terre, l'Air, l'Eau, & les Astres où nous les

„ voyons.

„ voyons. Ainſi la véritable cauſe du Monde „ & des effets qui s'y produiſent, n'eſt point „ différente de la cauſe qui a donné le mouve- „ ment aux parties de la matiére, ſoit qu'en „ même tems elle ait aſſigné à chaque atome „ une figure déterminée comme le veulent les „ *Gaſſendiſtes*, ſoit qu'elle ait ſeulement donné „ à des parties toutes cubiques une impulſion „ qui par la durée du mouvement réduit à cer- „ taines loix, leur ferait prendre dans la ſuite „ toutes ſortes de figures. C'eſt l'hypothèſe des „ *Cartéſiens*. Les uns & les autres doivent con- „ venir, par conſéquent, que ſi la matiére „ avait été telle avant la génération du Mon- „ de qu'*Ovide* l'a prétendu, elle aurait été ca- „ pable de ſe tirer du Cahos par ſes propres for- „ ces, & de ſe donner la forme de Monde ſans „ l'aſſiſtance de DIEU. Ils doivent donc accu- „ ſer *Ovide* d'avoir commis deux bévues; l'u- „ ne eſt d'avoir ſupoſé que la matiére avait eu, „ ſans l'aide de la Divinité, les ſemences de „ tous les mixtes, la chaleur, le mouvement „ &c. l'autre eſt de dire que ſans l'aſſiſtance „ de DIEU elle ne ſe ſerait point tirée de l'é- „ tat de confuſion. C'eſt donner trop, & trop „ peu à l'un & à l'autre, c'eſt ſe paſſer de ſe- „ cours au plus grand beſoin, & le demander „ lorſqu'il n'eſt pas néceſſaire.

Ovide poura vous répondre encor : Vous ſuppoſez à tort que mes Eléments avaient tou- tes les qualités qu'ils ont aujourdhui; ils n'en avaient aucune ; le ſujet exiſtait nud, infor- me, impuiſſant ; & quand j'ai dit que le chaud

était mêlé dans mon Cahos avec le froid, le ſec avec l'humide, je n'ai pû employer que ces expreſſions, qui ſignifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni ſec ni humide. Ce ſont des qualités que DIEU a miſes dans nos ſenſations, & qui ne ſont point dans la matiére. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accuſez. Ce ſont vos *Cartéſiens*, & vos *Gaſſeudiſtes*, qui font les bévues avec leurs atomes, & leurs parties cubiques; & leurs imaginations ne ſont pas plus vrayes que mes Métamorphoſes. J'aime mieux *Daphné* changée en Laurier, & *Narciſſe* en Fleur, que de la matiére Subtile changée en Soleils, & de la matiére Rameuſe devenue Terre & Eau.

Je vous ai donné des Fables pour des Fables; & vos Philoſophes donnent des Fables pour des Vérités.



CHAP.

CHAP. SOIXANTE ET DIX-HUITIEME.

DE SOCRATE.

LE moule eſt-il caſſé de ceux qui aimaient la vertu pour elle-même, un *Confucius*, un *Pythagore*, un *Thales*, un *Socrate?* Il y avait de leur tems des foules de dévots à leurs Pagodes & à leurs Divinités, des eſprits frapés de la crainte de *Cerbère*, & des Furies qui couraient les initiations, les pélérinages, les myſtères, qui ſe ruinaient en offrandes de brebis noires. Tous les tems ont vu de ces malheureux dont parle *Lucrèce.*

Qui quocumque tamen miſeri venere parentant,
Et nigras mactant pecudes & manibu' divis
In ferias mittunt, multoque in rebus acerbis,
Acrius advertunt animos ad relligionem.

Les macérations étaient en uſage; les Prêtres de *Cibèle* ſe faiſaient châtrer pour garder la continence. D'où vient que parmi tous ces Martirs de la ſuperſtition, l'Antiquité ne compte pas un ſeul grand-homme, un Sage? C'eſt que la crainte n'a jamais pû faire la vertu. Les grands-hommes ont été les entouſiaſtes du Bien Moral. La ſageſſe était leur paſſion dominante; ils étaient Sages comme *Alexandre* était Guerrier, comme *Homère* était Poete, & *Apelle* Peintre, par la force, & une nature ſupérieure: & voilà peut-

être tout ce qu'on doit entendre par le Démon de *Socrate.*

Un jour deux Citoyens d'*Athène* revenant de la Chapelle de *Mercure*, aperçurent *Socrate* dans la Place publique. L'un dit à l'autre, N'est-ce pas là ce scélérat qui dit qu'on peut être vertueux sans aller tous les jours offrir des moutons & des oies? Oui, dit l'autre, c'est ce Sage qui n'a point de Religion; c'est cet Athée qui dit qu'il n'y a qu'un seul DIEU. *Socrate* aprocha d'eux avec son air simple, son Démon, & son ironie que Madame *Dacier* a si fort exaltée; Mes amis, leur dit-il, un petit mot, je vous prie; un homme qui prie la Divinité, qui l'adore, qui cherche à lui ressembler autant que le peut la faiblesse humaine, & qui fait tout le bien dont il est capable, comment nommeriez-vous un tel homme? C'est une ame très religieuse, dirent-ils. Fort bien. On pourait donc adorer l'Etre suprême, & avoir à toute force de la Religion? D'accord, dirent les deux Athéniens. Mais croyez-vous, poursuivit *Socrate*, que quand le divin Architecte du Monde arrangea tous ces Globes qui roulent sur vos têtes, quand il donna le mouvement & la vie à tant d'êtres différens, il se servit du bras d'*Hercule*, ou de la lyre d'*Apollon*, ou de la flûte de *Pan?* Cela n'est pas probable, dirent-ils. Mais s'il n'est pas vraisemblable qu'il ait employé le secours d'autrui pour construire ce que nous voyons, il n'est pas croyable qu'il le conserve par d'autres que par lui-même. Si *Neptune* était le Maître absolu

ſolu de la Mer, *Junon* de l'Air, *Eole* des Vents, *Cérès* des Moiſſons, & que l'un voulût le calme, quand l'autre voudrait du vent, & de la pluie, vous ſentez bien que l'ordre de la Nature ne ſubſiſterait pas tel qu'il eſt. Vous m'avouerez qu'il eſt néceſſaire que tout dépende de celui qui a tout fait. Vous donnez quatre chevaux blancs au Soleil, & deux chevaux noirs à la Lune; mais ne vaut-il pas mieux que le jour & la nuit ſoient l'effet du mouvement imprimé aux Aſtres par le Maître des Aſtres, que s'ils étaient produits par ſix chevaux? Les deux Citoyens ſe regardèrent, & ne répondirent rien. Enfin *Socrate* finit par leur prouver qu'on pouvait avoir des moiſſons ſans donner de l'argent aux Prêtres de *Cérès*, aller à la chaſſe ſans offrir des petites ſtatues d'argent à la Chapelle de *Diane*, que *Pomone* ne donnait point des fruits, que *Neptune* ne donnait point des chevaux, & qu'il falait remercier le Souverain qui a tout fait.

Son diſcours était dans la plus exacte Logique. *Xénophon* ſon diſciple, homme qui connaiſſait le Monde, & qui depuis ſacrifia au vent dans la retraite des dix-mille, tira *Socrate* par la manche, & lui dit, Vôtre diſcours eſt admirable; vous avez parlé bien mieux qu'un Oracle: vous êtes perdu; l'un de ces honnêtes gens à qui vous parlez, eſt un boucher qui vend des moutons & des oies pour les Sacrifices; & l'autre un orfèvre qui gagne beaucoup à faire de petits Dieux d'argent & de cuivre pour les femmes; ils vont vous accuſer d'être un

impie qui voulez diminuer leur négoce ; ils dépoſeront contre vous auprès de *Mélitus* & d'*Anitus* vos ennemis qui ont conjuré vôtre perte : gare la cigüe ; vôtre Démon familier aurait bien dû vous avertir de ne pas dire à un boucher, & à un orfèvre, ce que vous ne deviez dire qu'à *Platon*, & à *Xénophon*.

Quelque tems après les ennemis de *Socrate* le firent condamner par le Conſeil des Cinqcent. Il eut deux-cent-vingt voix pour lui. Cela fait préſumer qu'il y avait deux-cent-vingt Philoſophes dans ce Tribunal ; mais cela fait voir que dans toute Compagnie le nombre des Philoſophes eſt toujours le plus petit.

Socrate but donc la cigüe pour avoir parlé en faveur de l'Unité de DIEU : & enſuite les Athéniens conſacrèrent une Chapelle à *Socrate* : à celui qui s'était élevé contre les Chapelles dédiées aux Etres inférieurs.



CHAP.

CHAP. SOIXANTE ET DIX-NEUVIEME.

EXAMEN
DU
TESTAMENT POLITIQUE
DU CARDINAL ALBERONI.

APrès tant de Teſtamens caſſés par le public, celui du Cardinal *Albéroni* vient de paraître. Je ſouhaite à l'éditeur qu'en effet le Cardinal *Albéroni* l'ait mis ſur ſon Teſtament. Cet Editeur, ou cet Auteur, connait ſans doute aſſez les hommes, & les affaires & le train de ce Monde, pour ne pas ſavoir qu'un bon legs qui procure une vie heureuſe, vaut mieux que toutes les ſpéculations politiques. Un Ecrivain fait un beau livre plein de profonds raiſonnemens ſur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes : Un Négociant d'un trait de plume y envoye ſans raiſonner des effets; il s'enrichit, & ne lit point le livre. Il en eſt de même dans la Politique; l'homme d'eſprit oiſif fait des projets, pour changer la face de l'Europe; ceux qui gouvernent ſuivent leur routine, & ne s'informent pas ſeulement ſi on a fait des projets.

L'Abbé *de Bourzey*, dans la crainte de n'être point lu, prit ſans façon le nom du Cardinal *de Richelieu.* D'autres ont pris le nom de *Mazarin*, de *Colbert*, de *Louvois*, du Duc de Lorraine. Tous ces Teſtaments ſont faits dans le goût de celui de *Criſpin*, qui prend la robe de chambre & le nom de *Geronte* dans le Légataire univerſel. On voit bien que ce n'eſt pas *Geronte* qui a fait ce Teſtament-là : on y reconnaît bien vîte *Criſpin.*

Ce n'eſt pas un *Criſpin* à la vérité qui a compoſé le Teſtament du Cardinal *Albéroni*; c'eſt un homme paſſablement inſtruit; mais il faut qu'il ſe détrompe de la vanité de faire accroire que ce Teſtament ſoit effectivement l'ouvrage du Cardinal. Il a beau dans ſa préface vouloir éluder la loi que j'ai fait valoir, que ce ſeul mot, *Teſtament d'un Miniſtre*, impoſe le devoir indiſpenſable de dépoſer dans des Archives publiques l'original de l'ouvrage, ou d'en conſtater l'autenticité par des voies équivalentes.

Cette loi ne peut être violée ſans que le public ſoit en droit de crier à la ſuppoſition. Il eſt abſolument néceſſaire de montrer au public qu'on ne le trompe pas, quand il s'agit d'ouvrages de cette importance. Lorſque je fis imprimer à la Haye *l'Anti-Machiavel*, j'en dépoſai l'original à l'Hôtel de Ville, & il y eſt encor. Auſſi l'Auteur ne prétend pas que le Teſtament du Cardinal *Albéroni* ſoit l'ouvrage de ce Miniſtre : il dit ſeulement que ce ſont ſes intentions, que c'eſt un recueil de quelques penſées du Cardinal auxquelles l'éditeur a joint les ſien-

siennes; & par-là c'est un ouvrage qui peut devenir doublement précieux. Qu'on l'appelle Testament ou non, il n'importe. Les titres des livres sont comme ceux des hommes aux yeux du Philosophe; il ne juge de rien par les titres.

Que ce soit le Cardinal *Albéroni*, ou son Truchement, qui propose au Roi d'Espagne d'encourager l'agriculture; il est clair que c'est un très-bon avis, & qu'il faut le suivre, soit qu'il vienne d'un Ministre ou d'un Fermier. L'Auteur propose de cultiver les terres Espagnoles par des Négres. Pourquoi non? ces terres, qui manquent de laboureurs, accusent encor le malheureux Roi qui les priva des mains des Maures sous lesquelles elles étaient fertiles. Les déserts de la Prusse, cultivés par des étrangers, sont un reproche aux terres de la Castille.

Peu d'hommes connaissent mieux l'Espagne que l'Auteur. On croirait presque que c'est le Ministre de *Philippe V.* ou celui qui a été le compagnon de sa retraite & son malheureux ami, (si l'on peut être l'ami d'un Roi). Il compte toutes les causes de la dépopulation de l'Espagne: mais il me semble qu'il a tort de ne pas mettre parmi ces causes l'expulsion des Juifs & des Maures, & les transplantations en Amérique. L'émigration des Protestans est insensible en France. Oui, parce que la France posséde environ vingt-deux millions d'habitans industrieux; mais il n'y a guère plus de six millions d'ames en Espagne; & la fiére oisiveté y étouffe l'industrie. Otez beaucoup à celui qui a peu; que lui reste-t-il?

&

& comment réparer ces pertes dans un pays où les péres tranſmettent aux enfans la maladie qui attaque le Genre humain dans ſa ſource, & où la ſuperſtition enſevelit la nature dans les cloîtres? Je me ſers ici du mot de ſuperſtition que le Cardinal emploie. Je me ferais un ſcrupule de changer ſes paroles. D'ailleurs l'Auteur fait bien voir que l'Eſpagne eſt le pays de la grandeur & des abus. Il fait plus. Il montre les reſſources. L'ouvrage n'a pas été revu par les Inquiſiteurs. Il y a tel pays qui exige qu'on ſoit à ſix-cent milles de lui pour lui dire des vérités utiles.

Dans le Chapitre 7. on voit une partie de ce plan immenſe conçu autrefois par le Cardinal *Albéroni*. Cet homme en 1707. n'avait été connu dans Anet (dont il refuſa la cure) que ſur le pied d'un *uomo faceto e piacevole*, qui faiſait des ſoupes à l'oignon excellentes. *Campiſtron* le protégeait alors; & en 1718. il allait bouleverſer la Terre. J'en parlai dans l'hiſtoire de *Charles XII.* Je lui rendis juſtice, & il me remercia avec d'autant plus de ſenſibilité qu'il était alors malheureux. Ce projet, prêt à éclore, était d'armer l'Empire Ottoman contre l'Autriche; *Charles XII.* & le Czar contre l'Angleterre; d'établir le Prétendant à Londres par les mains du vainqueur de Narva; d'arracher la Régence de la France au Duc d'Orléans; de rendre pour jamais l'Italie indépendante de l'Allemagne, après ſept-cent ans de ſujettion ou d'eſclavage ou de ſoûmiſſion. Suivant ce deſſein, un Corps Italique s'établiſſait, à l'exemple à peu près du Corps

Ger-

Germanique. *Don Carlos* devait posséder Naples & Sicile ; son frére *Don Philippe* avait la Toscane. La Lombardie faisait le partage des Ducs de Savoie. Mantoue était ajoutée aux Etats de Venise. Le Domaine du Duc de Modène s'accroissait de plus de moitié par celui de Parme.

Les vuës du commerce le plus étendu venaient à l'appui de ces arrangemens ou de ces dérangemens politiques. Le coup de fauconneau qui tua *Charles XII.* renversa tout le projet. Mais cette machine brisée fut encor assez forte quelque tems après pour porter *Don Carlos* sur le Trône des deux Siciles par de nouveaux ressorts.

L'Auteur voudrait que le Prétendant se fût fait Roi en Corse, au lieu de tenter inutilement d'être Roi d'Angleterre : ensuite il lui propose la Vice-Royauté de Majorque : est-ce bien le Cardinal *Albéroni* qui fait ces propositions ?

Est-ce bien lui qui s'acharne contre la mémoire du Cardinal de *Fleury*, & qui dit qu'on n'a entendu que les plaintes & les gémissemens des Peuples pendant son Ministère ? Si c'est le Cardinal *Albéroni* qui parle ainsi, ou il est bien prévenu, ou il ne connaissait pas la France comme il connaissait l'Espagne. Il s'attache à décrier en tout le Cardinal de *Fleury*. Il l'abbaisse au-dessous du médiocre. Mais quand on voyage de St. Dizier à Moyenvic, on dit : *C'est le Cardinal de Fleury qui a donné toutes ces terres à la France ; qu'aurait fait de mieux alors un grand-homme ?* Le Cardinal *Albéroni* est devenu

venu un cenſeur bien impitoyable depuis ſa mort. Son Teſtament eſt une ſatyre.

Il blâme le Cardinal de *Fleury* d'avoir voulu la guerre de 1741. & on ſait qu'il ne la voulait pas, & qu'il s'y oppoſa autant qu'il put.

Il blâme l'Empereur *Charles VI.* d'avoir fait ſa Pragmatique Sanction. Sa fille ne ſera pas de cet avis. Il veut changer la conſtitution de l'Allemagne: c'eſt un homme qui a perdu ſon bien au jeu, & qui, ſe plaiſant encor à regarder jouer, dit tout haut les fautes qu'il croit appercevoir.

Eſt-ce donc le Cardinal *Albéroni* qui juge ainſi les vivans & les morts? On connaît dans l'Europe un Maréchal de France qui s'eſt fait un nom célèbre par ſes grandes vuës, par ſon eſprit d'ordre & de détail, par ſon génie & par ſon activité. Le prétendu Teſtateur le traite bien durement. Je ne crois pas qu'il ſoit permis à l'Hiſtoire de parler des vivans: elle doit imiter les jugemens de l'Egypte qui ne décidaient du mérite des Citoyens que lorſqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics ſont toûjours dans un faux jour pendant leur vie. Mais ſi quelqu'un voulait répondre aux reproches amers que fait le Cardinal *Albéroni* à cet illuſtre Français, ne pourait-il pas lui dire: Ceſſez de reprocher à ce Maréchal l'épuiſement des tréſors de la France, dans la magnifique Ambaſſade de Francfort, où *Charles VII.* fut élu Empereur. Ceſſez de repréſenter l'Allemagne en défiance de cette profuſion prétenduë. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne y faiſait une auſſi grande

figure que celui de France. Le Duc *de Riperda* avait paru avec plus d'éclat encor à Vienne ; & jamais on n'a vû les Nations prendre l'allarme ſur le nombre des domeſtiques & ſur la vaiſſelle d'un Plénipotentiaire. Vous étiez malade apparemment quand vous dictâtes cet article de votre Teſtament ; & vous donnez en mourant votre malédiction pour bien peu de choſe. Votre Eminence était de mauvaiſe humeur quand elle a dicté l'article par lequel elle reprouve en politique le projet de ce Général. Ce n'eſt pas à elle à juger par l'événement. Des hommes qui auront plus de réputation que vous dans la poſtérité, parce qu'avec un génie égal au vôtre ils ont eu plus de bonheur, ont dit, que ce plan qui vous paraît chimérique était le comble de la vraiſemblance. En effet quel était ce plan? C'était d'unir la France, l'Eſpagne, la Pruſſe, la Saxe, la Baviére, pour juger, les armes à la main, le procès de la ſucceſſion de l'Autriche. Un jeune Roi victorieux avait d'un côté cent mille hommes en armes & les mieux diſciplinées de l'Europe; la Saxe en avait près de cinquante mille; deux armées Françaiſes, d'environ quarante mille hommes chacune, étaient toutes deux au milieu de l'Allemagne. On était aux portes de Vienne. L'Eſpagne allait fondre dans l'Italie : & à peine paraiſſait-il alors qu'il y eût un ennemi à combattre. On avait propoſé encor de faire agir d'autres reſſorts que l'Hiſtoire découvrira un jour. On demande après cela, ſi jamais entrepriſe eut de plus belles apparences? On demande ſi ce projet n'était

pas

pas cent fois plus plausible que les vôtres? On a vû quelquefois de petites armées renverser de grands Empires. Ici deux-cent-cinquante mille hommes attaquent une femme sans défense; & elle se soûtient. Avouez-le, Monsieur le Cardinal, il y a quelque chose là-haut qui confond les desseins des hommes.

Vous êtes bien mal instruit pour un grand Ministre, quand vous dites, que ce Général que vous condamnez, demanda cent mille hommes au Cardinal de *Fleury*. Je peux assurer V. E. qu'il n'en demanda que cinquante mille pour aller à Vienne; & dans cette armée il voulait vingt mille hommes de Cavalerie. On ne lui donna que trente-deux mille hommes complets, parmi lesquels il n'y avait que huit mille cavaliers. Mais cela composait, avec les troupes des Alliés, une force à laquelle il paraissait que rien ne devait résister, puisque ceux qu'on attaquait n'avaient pas encor une armée rassemblée. Je pourais sur ce point d'Histoire apprendre à feu Vótre Eminence bien des choses qu'elle ignore, & qui lui feraient connaître que celui qu'elle feint de mépriser, est très-digne de son estime.

Comme je suis encor en vie, il ne m'est pas permis d'ètre aussi libre que vous, qui êtes mort, & qui pouvez tout dire impunément. Mais je pourais vous donner au moins des lumiéres sur le siége de Prague, qui vous feraient changer de pensée. Vous ne pouriez nier que les sorties n'ayent été de véritables batailles, & que la retraite n'ait été glorieuse.

Je

Je ne ſais pas ce que le Cardinal de *Fleury*, & le Général dont vous parlez, vous ont fait. Mais il me ſemble, Monſeigneur, qu'un bon Chrêtien comme vous, qu'un Cardinal devait en mourant ſe réconcilier avec ſes ennemis. Il ſemble que votre Teſtament ait été fait ***ab irato.*** Cela ſeul ſuffirait pour l'invalider.

Ce Teſtament ſera plus utile aux Politiques qu'aux Hiſtoriens. Le Teſtateur eſt loin de tomber dans la faute abſurde du fauſſaire qui prit le nom du Cardinal de *Richelieu.* Ce fauſſaire mal-habile, en faiſant parler le plus grand Miniſtre de l'Europe, dans la criſe de la guerre avec l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, ne dit pas un mot de la manière dont la France devait ſe conduire avec ſes alliés & avec ſes ennemis. C'était un étrange contraſte de voir le Cardinal de *Richelieu* paſſer ſous ſilence les négociations, les intérêts de tous les Princes, pour parler de l'Univerſité & de la Gabelle. C'eſt ici tout le contraire. L'Auteur entre dans les intérêts de tous les Potentats ; il fait à chacun leur part ; il arrange le Monde à ſon gré, & ſe met à la place de la Providence. Il parle de tout ce qu'on aurait pû faire, de tout ce qui pourait arriver ; c'eſt le recueil des futurs contingents.

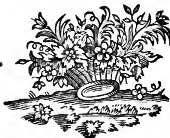
On ne voit dans cet écrit aucune notion ſimple & commune. Il y eſt dit que lorſque l'Empereur *Charles VII.* était ſans Etats & ſans armée, il aurait dû mettre la Reine de Hongrie au ban de l'Empire. Il paraît cependant que quand on rend un pareil arrêt, il faut a-

voir

voir cent mille Huiſſiers aguerris pour le ſignifier.

Au reſte jamais Teſtament ne contint des legs plus conſidérables. Le Cardinal donne & légue la Bohème à l'Electeur de Saxe, le Duché de Zell au Duc de Cumberland, le Tirol & la Carinthie à l'Electeur de Bavière, le Briſgau avec les Villes foreſtières au Duc des Deux-Ponts, & le Duché des Deux-Ponts à l'Electeur Palatin. Cela reſſemble au Teſtament que *Céri-ſantes* le Gaſcon fit à Naples du tems du Duc de *Guiſe*. Il légua à ce Prince ſes pierreries & ſa vaiſſelle d'or, cent mille écus aux Jéſuites, autant à un Hôpital; il fonda un Collége & une Bibliothèque publique.

Il n'avait pas de quoi ſe faire enterrer.



CHA-

DIALOGUES
ENTRE
LUCRECE
ET POSSIDONIUS.



CHAPITRE QUATRE-VINGTIEME.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOtre Poëfie eft quelquefois admirable : mais la Phyfique d'*Epicure* me parait bien mauvaife.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes fe font arrangés d'eux-mèmes de façon qu'ils ont produit cet Univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres Mathématiciens nous ne pouvons convenir que des chofes qui font prouvées évidemment par des principes inconteftables.

LUCRECE.

Mes principes le font.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poffe reverti.
Tangere enim & tangi nifi corpus nulla poteft res.

 Que

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'eſt touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vuide, vous ne me perſuaderez pas plus que l'Univers s'eſt arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que ſi vous diſiez aux Romains que la Sphère Armillaire compoſée par *Poſſidonius* s'eſt faite toute ſeule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le Monde?

POSSIDONIUS.

Un Etre intelligent, plus ſupérieur au Monde & à moi, que je ne le ſuis au cuivre dont j'ai compoſé ma Sphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choſes évidentes, comment pouvez-vous reconnaitre un Principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que vôtre Livre était d'un homme d'eſprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matiére est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des Soleils, des Mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les Philosophes qui nous ont précédés ont crû la matiére éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré; & quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'*Homère*.

LUCRECE.

Non; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matiére organisée avec le tems, & devenuë un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval; & organisée plus finement composera l'*Iliade*.

POSSIDONIUS.

Vous le supofez sans aucune preuve; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits: je vous laisserai travailler vous & tous les *Epi-*

curieux du monde. Confentiriez-vous à faire le marché de poſſéder l'Empire Romain, ſi vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédients tout préparés, ou à être pendu ſi vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRECE.

Non; cela paſſe mes forces, mais non pas celles de la Nature. Il faut des millions de ſiécles pour que la Nature, ayant paſſé par toutes les formes poſſibles, arrive enfin à la ſeule qui puiſſe produire des êtres vivants.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute vôtre vie, tous les matériaux de la Terre mêlés enſemble, vous n'en tirerez pas ſeulement une figure réguliére; vous ne produirez rien. Si le tems de vôtre vie ne peut ſuffire à produire ſeulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y ſuffira-t-il? Ce qu'un ſiécle n'a pas fait, pourquoi pluſieurs ſiécles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vû naître des hommes & des animaux du ſein de la Terre, & des bleds ſans germe &c. &c. pour oſer affirmer que la matiére toute ſeule ſe donne de telles formes: perſonne que je ſache n'a vû cette opération, perſonne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Eh bien! les hommes, les animaux, les arbres,

bres, auront toujours été. Tous les Philosophes conviennent que la matiére eſt éternelle; ils conviendront que les générations le ſont auſſi. C'eſt la nature de la matiére qu'il y ait des Aſtres qui tournent, des oiſeaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui faſſent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

Dans cette ſuppoſition nouvelle vous changez de ſentiment; mais vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion, vous admettez une choſe dont vous n'avez pas la plus légére preuve.

LUCRECE.

Il m'eſt permis de croire que ce qui eſt aujourdhui était hier, était il y a un ſiécle, il y a cent ſiécles, & ainſi en remontant ſans fin. Je me ſers de vôtre argument; perſonne n'a jamais vû le Soleil & les Aſtres commencer leur carrière, les premiers animaux ſe former & recevoir la vie. On peut donc penſer que tout a été éternellement comme il eſt.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un deſſein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deſſein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous

n'avez aucune connaiſſance.

POSSIDONIUS.

C'eſt comme ſi vous me diſiez, que je ne dois pas croire qu'un Architecte a bâti le Capitole, parce que je n'ai pu voir cet Architecte.

LUCRECE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vu bâtir des maiſons, vous avez vû des Architectes; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux Architectes d'aujourdhui qui a bâti le Capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même: le Capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matiére exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſſéde par ſa nature la forme qu'elle a aujourdhui? Ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaître la Nature qui ſe modifie elle-même, que de reconnaître un Etre inviſible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la Nature agit. Dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre & cette même Nature, & un Etre inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matiére puiſſe avoir des deſſeins inſi-

infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un Etre intelligent; qui gouverne cette matiére par ſes deſſeins infinis, & par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRECE.

Quoi? C'eſt donc parce que vôtre eſprit ne peut comprendre une choſe, qu'elle en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la Nature s'eſt arrangée en Planètes, en Soleils, en animaux, que vous recourez à un autre Etre?

POSSIDONIUS.

Non: je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la Nature: mais je comprens évidemment que la Nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; & cette ſeule raiſon me prouverait un DIEU, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matiére avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſſède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſſéde, puiſque

que je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matiére poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or ſi cette proprieté lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en ètre ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier penſe. La penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matiére.

LUCRECE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme ; je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matiére. Cependant ce fumier, ce tas de boue, ne ſont pas actuellement en mouvement ; ils y ſeront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déja de la penſée, il faut un deſſein arrèté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls ètres qui ont ici-bas des deſſeins, ſoient formés;
vous

vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encor ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matiére. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matiére. Or le mouvement n'exiſte pas toujours. Les Pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matiére ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des Pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matiére; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie, & la penſée.

LUCRECE.

Je peux vous répondre en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement, & de l'intelligence dans le Monde: ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout tems, ſuivant les loix de la Nature. La matiére étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre: elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement & ſans la penſée: il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fuſſent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque choſe que vous faſſiez, vous ne pouvez jamais que faire des ſuppoſitions. Vous ſup-

ſuppoſez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous ſuppoſez le mouvement & la penſée, avant que la matiére fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des penſées. Vous ne pouvez nier que la penſée n'eſt pas eſſentielle à la matière, puiſque vous n'oſez pas dire qu'un caillou penſe. Vous ne pouvez oppoſer que des *peut-être* à la vérité qui vous preſſe; vous ſentez l'impuiſſance de la matiére, & vous êtes forcé d'admettre un Etre Suprême, Intelligent, Tout-Puiſſant, qui a organiſé la matiére & les êtres penſants. Les deſſeins de cette Intelligence ſupérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des Aſtres. On voit que tout eſt dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un deſſein ce qui n'eſt qu'une exiſtence néceſſaire? Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'eſt qu'un uſage que nous faiſons des choſes qui exiſtent? Les Argonautes ont bâti un vaiſſeau pour aller à Colcos: direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtiſſent un vaiſſeau, & que la Mer a été faite pour que les Argonautes entrepriſſent leur navigation? Les hommes portent des chauſſures: direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre Suprême pour être chauſſées? non, ſans doute: mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire,

vire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaifons que la matiére avait prifes, il s'eft trouvé que les humeurs, & la corne tranfparente qui compofent l'œil, féparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars fe font raffemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matiére du Soleil longtems répandue & écartée dans l'efpace s'eft conglobée, & a fait l'Aftre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impoffibilité?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir férieufement recours à un tel fyftème. Premiérement en adoptant cette hypothèfe vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez fur les caufes finales. Il y a des ufages volontaires que nous faifons des préfents de la Nature: il y a des effets indifpenfables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaiffeau; mais ces arbres étaient vifiblement deftinés à croitre fur la Terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir fes jambes d'une chauffure; mais la jambe eft vifiblement faite pour porter le corps, & pour marcher, les

yeux

yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'efpèce. Si vous confidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq-cent millions de lieues de nous il part des traits de lumiére qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'inftant la fenfation de la lumiére, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un deffein admirable. Or, n'eft-il pas déraifonnable d'admettre une mécanique fans artifan, un deffein fans intelligence, & de tels deffeins fans un Etre Suprême ?

LUCRECE.

Si j'admets cet Etre Suprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? fera-t-il hors de tout lieu ? fera-t-il dans le tems, hors du tems ? remplira-t-il tout l'efpace, ou non ? pourquoi aurait-il fait ce Monde ? quel eft fon but ? Pourquoi former des êtres fenfibles & malheureux ? Pourquoi le mal Moral, & le mal Phyfique. De quelque côté que je tourne mon efprit, je ne vois que l'incompréhenfible.

POSSIDONIUS.

C'eft précifément parce que cet Etre Suprême exifte, que fa nature doit être incompréhenfible : car s'il exifte, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il eft, fans favoir ce qu'il eft, & comment il opère. N'êtes-

vous

vous pas forcé d'admettre les aſſimptotes en Géomètre, ſans comprendre comment ces lignes peuvent s'aprocher toujours, & ne ſe toucher jamais? N'y a-t-il pas des choſes auſſi incompréhenſibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhenſible, quand l'exiſtence de cet incompréhenſible eſt prouvée.

LUCRECE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure*?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raiſon.



CHAPITRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

JE commence à reconnaître un Etre Suprême inaccessible à nos sens, & prouvé par nôtre raison, qui a fait le Monde, & qui le conserve ; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisiéme Livre, admiré de tous les savants de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord,

Idque situm media regione in pectoris hæret.

L'Esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'esprit de *Ciceron*, ou de l'Orateur *Marc Antoine*, ne dites-vous pas que c'est une bonne tète ? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons ?

LUCRECE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur

cœur que ſe forment les ſentimens de joie, de douleur, & de crainte?

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne ſentez-vous pas vôtre cœur ſe dilater ou ſe reſſerrer à une bonne ou mauvaiſe nouvelle? N'y a-t-il pas là des reſſorts ſecrets qui ſe détendent ou qui prennent de l'élaſticité? C'eſt donc là qu'eſt le ſiége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui paſſe à l'eſtomac & au cœur, qui deſcend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'eſt dans les parties de la génération que réſide l'entendement humain?

LUCRECE.

Non, je n'oſerais le dire; mais quand je placerai l'ame dans la tète, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes ſubſiſteront toujours: l'ame ſera toujours une matiére infiniment déliée, ſemblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matiére

déliée puiſſe avoir des penſées, des ſentiments par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le ſentiment; parce que ce ſentiment eſt répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matiére extrémement ſubtile & rapide; parce que je ſuis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuſcules très déliés, & que par-conſéquent mon ame ne peut être que l'aſſemblage de ces corpuſcules.

POSSIDONIUS.

Nous ſommes déja convenus dans nôtre premier entretien qu'il n'y a pas d'aparence qu'un rocher puiſſe compoſer l'*Iliade.* Un rayon de Soleil en ſera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de Soleil cent mille fois plus ſubtil & plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des ſentiments & des penſées?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles feront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être.* Du

Du feu ne peut penſer par lui-même plus que de la glace. Quand je ſuppoſerais que c'eſt du feu qui penſe en vous, qui ſent, qui a une volonté, vous feriez donc forcé d'avouer que ce n'eſt pas par lui-même qu'il a une volonté, du ſentiment & des penſées.

LUCRECE.

Non, ce ne ſera pas par lui-même; ce ſera par l'aſſemblage de ce feu, & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne penſent point chacun ſéparément, il réſulte la penſée quand ils ſont unis enſemble?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris ſéparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaiſon n'eſt qu'éblouiſſante. Cet arbre a en ſoi le germe des fruits; on le voit à l'œil dans ſes boutons: & le ſuc de la terre dévelope la ſubſtance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déja en ſoi le germe de la penſée, & que les organes du corps dévelopaſſent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impoſſible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matiére quinteſſencée, n'a pas en elle plus de droit à la penſée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque choſe de ſemblable à ce qui la produit; or une penſée, une volonté, un ſentiment, n'ont rien de ſemblable à de la matiére ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui ſe heurtent, produiſent du mouvement; & cependant ce mouvement n'a rien de ſemblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimenſions, il n'a point comme eux de figure: donc un être peut n'avoir rien de ſemblable à l'être qui le produit: donc la penſée peut naître de l'aſſemblage de deux corps qui n'auront point la penſée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaiſon eſt encor plus éblouïſſante que juſte. Je ne vois que matiére dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps paſſants d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raiſonnons enſemble, je ne vois aucune matiére dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai ſeulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce ſont pour moi deux choſes également inexplicables; & toutes deux me prouvent

vent également l'exiſtence & la puiſſance d'un Etre ſuprême Auteur du mouvement & de la penſée.

LUCRECE.

Si notre ame n'eſt pas un feu ſubtil, une quinteſſence éthérée, qu'eſt-elle donc?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en ſavons rien; je vous dirai bien ce qu'elle n'eſt pas; mais je ne puis vous dire ce qu'elle eſt. Je vois que c'eſt une puiſſance qui eſt en moi, que je ne me ſuis pas donné cette puiſſance, & que par conſéquent elle vient d'un Etre ſupérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre pére; vous avez reçu de lui la penſée avec la vie, comme il l'avait reçue de ſon pére; & ainſi en remontant à l'infini. Vous ne ſavez pas plus au fonds ce que c'eſt que le principe de la vie, que vous ne connaiſſez le principe de la penſée. Cette ſucceſſion d'ètres vivants & penſants a toujours exiſté de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le ſyſtème d'*Epicure*, & que vous n'oſez plus dire que la déclinaiſon des atomes

produit la penſée: mais j'ai déja refuté dans notre dernier entretien la ſucceſſion éternelle des êtres ſenſibles & penſants; je vous ai dit, que s'il y avait eu des êtres matériels, penſants par eux-mêmes, il faudrait que la penſée fût un attribut néceſſaire eſſentiel à toute matiére; que ſi la matiére penſait néceſſairement par elle-même, toute matiére ſerait penſante: or cela n'eſt pas; donc il eſt inſoutenable d'admettre une ſucceſſion d'êtres matériels penſants par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raiſonnement que vous répétez, n'empêche pas qu'un pére ne communique une ame à ſon fils en formant ſon corps. Cette ame & ce corps croiſſent enſemble; ils ſe fortifient, ils ſont aſſujettis aux maladies, aux infirmités de la vieilleſſe. La décadence de nos forces entraine celle de notre jugement; l'effet ceſſe enfin avec la cauſe, & l'ame ſe diſſout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore: ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque;
Om-

Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aeris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere: & ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers; mais m'apprenez-vous par là quelle est la nature de l'ame?

LUCRECE.

Non; je vous fais son histoire, & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance, qu'un pére communique à son fils la faculté de penser?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfants ont les inclinations de leurs péres, comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un pére en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opé-

rations de la nature que nous avons examinées? Ne ſentez-vous pas, ſi vous êtes de bonne foi, que les hommes ne ſe donnent rien, & qu'ils ſont ſous la main d'un Maître abſolu?

LUCRECE.

Si vous en ſavez plus que moi, dites-moi donc ce que c'eſt que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en ſavoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'eſt que la végétation.

LUCRECE.

C'eſt un mouvement interne qui porte les ſucs de la terre dans une plante, la fait croître, dévelope ſes fruits, étend ſes feuilles &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne penſez pas ſans doute qu'il y ait un être appellé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais penſé?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'eſt point donné la végétation lui-même.

LU-

LUCRECE.

Je ſuis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'eſt.

LUCRECE.

C'eſt la végétation avec le ſentiment dans un corps organiſé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appellé *la vie* qui donne ce ſentiment à un corps organiſé?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie ſont des mots qui ſignifient les choſes végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent ſe donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos penſées?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je penſe à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de Métaphyſique, & je vous en parle.

POS-

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en sai rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant; vous faites des vers en rêve; *César* prend des villes; je résous des problèmes; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté; elles nous sont données par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Etre suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantot sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant? & attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir? ou enfin est-ce dans l'Etre Suprême que chaque être animé voit les idées des choses? quelle est votre opinion?

POS-

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère fur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments fe digèrent, comment du blé fe transforme en fang? je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue fur tout cela mon ignorance. Le Monde pourra avoir un jour de nouvelles lumiéres, mais depuis *Thalès* jufqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'eft de fentir notre impuiffance, de reconnaître un Etre Tout-Puiffant, & de nous garder de fes fyftèmes.



TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce Volume.

Les

CHAP.



